SÉMINAIRE DE PSYCHANALYSE

22

Année 2016 - 2017

MODE D'AMPLOI

ASSOCIATION
LACANIENNE
INTERNATIONALE
DES ALPES-MARITIMES
aefl

SÉMINAIRE DE PSYCHANALYSE 2016-2017
ASSOCIATION LACANIENNE INTERNATIONALE DES ALPES-MARITIMES
ASSOCIATION D'ÉTUDES DE FREUD ET DE LACAN
(A.E.F.L.)

ACTUALITÉ DE LA CLINIQUE FREUDIENNE

OÙ VA LA PSYCHANALYSE ?
MODE D'AMPLOI

RÉALISATION DE CE NUMÉRO:
OLIVIER LENOIR

MAQUETTE COMPOSITION
MISE EN PAGE :
JEAN-LOUIS RINALDINI
OLIVIER LENOIR

www.aefl.fr
www.gnipl.fr

CONTRIBUTIONS

Michèle Achard (Éducatrice spécialisée Nice)
Hervé Andréani (Psychologue clinicien)
Daniel Cassini (Psychanalyste Nice)
Georges Froccia (Psychanalyste Nice)
Olivier Lenoir (Psychanalyste Nice)
Nora Lomelet (Psychanalyste Nice)
Gérard Pommier (Psychanalyste, Professeur émérite des Universités, Enseignant à Paris VII Diderot, Paris)
Véronique Ratto (Psychologue clinicienne Nice)
Jean-Louis Rinaldini (Psychanalyste Nice)
Michèle Zuntini (Musicienne Professeur de guitare au conservatoire Nice)

La journée spéciale du 12 novembre
SURREALISTE LA PSYCHANALYSE
fait l'objet d'une publication séparée consultable sur le site du GNiPL
http://www.gnipl.fr

Important :
Le film « Qu'est-ce que ça vous dit la psychanalyse » de Jean-Louis Rinaldini et Nora Lomelet, présenté en ouverture du séminaire est accessible sur le site du GNiPL ou sur :
https://www.youtube.com/watch?v=V97hDkOZtmI

En 1896 Freud invente le mot psychanalyse. Le but est modeste : changer la misère névrotique en malheur ordinaire. Plus de cent ans après, qu'est-ce que ça vous dit la psychanalyse?

Les textes présentés dans cette publication constituent la trace écrite d'un travail de questionnements, d'échanges et de réflexion autour de textes fondamentaux de Freud et de Lacan. Ce séminaire de psychanalyse accueilli par l'Institut d'Administration des Entreprises de l'Université de Nice (I.A.E.), s'est tenu durant l'année 2015-2016, organisé par l'ALI Alpes-Maririmes–A.E.F.L. (Association d'Études de Freud et de Lacan) école de Nice de l'Association Lacanienne Internationale. Les textes ont été en règle générale sauf indication contraire fournis par leurs auteurs ou relus par eux après retranscription.

Couverture : composition - Jean-Louis Rinaldini

SOMMAIRE

OÙ VA LA PSYCHANALYSE ?
MODE D'~~A~~MPLOI

4. *Argument du séminaire*

7. **Daniel Cassini** *The times they are a-changin'*

19. **Gérard Pommier** *L'avenir de la psychanalyse après les récents bouleversements de société*

35. **Jean-Louis Rinaldini** *Tire ta langue. Dans une analyse que faisons-nous aujourd'hui de l'Œdipe ?*

47. **Georges Froccia** *J'ai croisé mon cadavre*

53. **Nora Lomelet** *Clichés psychanalytiques*

65. **Georges Froccia** *Quelle psychanalyse pour quel psychanalyste ?*

71. **Véronique Ratto** *Tu me demandes où va la psychanalyse… Mais je sais que tu le sais. Alors pourquoi me racontes-tu des salades ?*

77. **Hervé Andréani** *Je ne mange que des salades (quelle est la place de la théorie psychanalytique dans la pratique d'un psychologue clinicien)*

83. **Michèle Zuntini** *Un abécédaire Lacanien*

99. **Olivier Lenoir** *Titre Avenir*

109. **Michèle Achard** *Où va la psychanalyse dans un monde dirigé par les nombres ?*

ARGUMENT

« Démasquer le réel est le travail du psychanalyste. Le réel c'est ce qui résiste, insiste, existe irréductiblement, et se donne en se dérobant comme jouissance, angoisse, mort ou castration »[1]. La tâche ainsi annoncée indique de multiples renoncements : rejeter la maîtrise, rejeter le pouvoir, se détourner de tous les paravents, de tous les escabeaux et de tous les échafaudages qui illusionnent et empêchent l'exploration. Il s'agit cependant de faire la dupe.

Comment atteindre le Réel du symptôme afin que celui-ci puisse cesser de s'écrire. L'utilisation de l'équivoque dans l'interprétation recèle l'insaisissable, l'insuccès de l'inconscient à atteindre. Le symptôme étant défense contre le Réel, le symptôme est Réel. Savoir-faire avec son symptôme, c'est la fin de l'analyse. Ça suppose l'assomption de la distance entre idéal du moi et petit a. S2 ne répond pas, c'est de l'escroquerie, S(A) barré, S1 ne représente pas le sujet auprès de S2. C'est la duplicité de A, c'est la duplicité du signifiant, il ne se montre pas tel qu'il est, c'est pour cela qu'il faut s'accrocher au mot d'esprit qui est constitué par l'équivalence du son et du sens. La vérité qui est celle de la castration s'avère poétique…

Lacan évoque sa difficulté à avancer à ce moment de sa recherche, celui où il s'expose dans le séminaire L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre, et souligne vivement en tout cas ce qui n'est pas satisfaisant et ce qui est à dépasser. Il met en scène l'espace duquel il faudra se détourner, le mystère du monde reste entier dira-t-il plus tard, il reste donc à explorer ce qui est explorable, le monde de la création. Mais aura-t-il fallu dans un premier temps, aller au bout d'une orientation de recherche pour la laisser tomber. C'est ce qu'en dira Safouan dans son approche de la topologie et le temps. Il y écrit, « Mais cette dernière approche ne nous semble susceptible de quelque fécondité que si le parcours qui y mène aura été effectué ».

Deux objectifs donc pour Lacan dans ce séminaire de l'insu :

Premièrement, réduire à néant le concept freudien d'inconscient rattaché aux mythes et donc à la prédominance de l'imaginaire : L'inconscient freudien c'est l'inconscient qui sait et qui conduit à la vérité, là dans un espace précis contenant les questions et les réponses. L'inconscient de Freud, c'est donc un « tout faux » nous dit Lacan et le seul tout qui puisse exister c'est justement le « tout faux ».

« Le seul tout qui compte, c'est un tout faux, une bévue entre les mots. »

Oui, l'inconscient est un savoir car il est l'effet des signifiants mais en

1- Serge Leclaire, *Démasquer le réeel*, éditions du seuil, novembre 1971

aucun cas il ne peut être dit qu'il y ait du savoir de l'inconscient. L'inconscient c'est une bévue à tour de bras.

De plus, tout est empêtré dans la signification lorsque le discours n'est pas fondé sur le signifiant. Le discours, c'est mental et c'est débile, « débile mental » dira Lacan. Il dira aussi que l'analyse est une escroquerie car tout ce qui se dit est une escroquerie. Le psychanalyste doit faire semblant, tenir la place de S1, faire vrai auprès de S2. Ce semblant qui doit faire que la psychanalyse ne soit pas la forme moderne de la religion, une escroquerie.

Il faut aller plus loin encore, tout discours nous dit Lacan n'est que semblant au regard de l'impossible écriture du rapport sexuel à laquelle supplée le langage. Ce non rapport sexuel donc, qui ne peut passer que par le symbolique, passe de ce fait par quelque chose de bien insatisfaisant, c'est à dire le mensonge. Le symbolique ne nous dit que des mensonges et pourtant, la vérité, le savoir absolu du Réel, du non rapport sexuel ne peut passer que par le symbolique, c'est-à-dire, le mensonge. La sexualité est entièrement prise par les mots.

Arrive le second objectif lacanien : se rapprocher au plus près du Réel, en insistant sur l'observation navrée des limites du symbolique. Réel qu'il a abordé dans le séminaire précédent, « le sinthome ». Lacan souhaite une écriture qui représente le Réel matériellement car « matériel ne ment » nous dit-il, une écriture qui n'ait rien à voir avec les symboles. Utilisation donc de la topologie, du nœud borroméen qui par sa matérialité démontre un réel, une structure qui n'est pas réductible au symbolique même si elle lui est liée.

On comprend aisément qu'autour de cette praxis proposée, nombreux s'en détournent nombreux dévient, nombreux rejettent ce qui paraît comme pure castration et du côté des thérapeutes et du côté de ceux qui souffrent. La psychanalyse fait fuir. Elle s'oppose catégoriquement à la doxa ambiante, elle s'oppose au discours du capitaliste qui se répand exponentiellement. Où va donc la psychanalyse, comment peut-elle attiser un désir d'exploration, quelle place les psychanalystes d'aujourd'hui et de demain peuvent-ils proposer, faut-il convaincre et comment ? De multiples questions que nous allons poser durant cette année.

Daniel Cassini

The times they are a changin'

« La poésie est le réel absolu »
Novalis

« Il voulait voir la vérité, l'heure du désir et de la satisfaction essentiels »
Rimbaud

« Je ne vais pas bien mais il faut que j'y aille ». Tel est le titre d'un roman posthume, plein de fantaisie, de Maurice Roche, publié en 1977, Grand Prix de L'humour Noir et prix Paul-Vailland Couturier.

Mort il y a presque 20 ans, Maurice Roche était écrivain, compositeur, journaliste, il a collaboré notamment et régulièrement à la désormais légendaire revue Tel quel.

Ce titre « umoreu », comme écrivait Jacques Vaché, pourrait s'appliquer quasiment Tel Quel justement à la psychanalyse. En ce début de 21ème siècle la psychanalyse ne va pas bien, mais il faut qu'elle y aille – en dépit des attaques dont elle est l'objet dans les médias et les livres à scandale, boutée de surcroit hors des institutions de soins comme *persona non grata.*

Mais vous le savez sans doute: « Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve. »

Les dernières avancées de Lacan sur l'interprétation et la fin de cure peuvent nous mettre sur la voie d'une analyse qui, entre la transparence illusoire tant à la mode – tout dire, tout exposer, tout montrer, le comble dénié de l'opacité – et la fermeture de l'inconscient, aille, selon les termes mêmes de Lacan, au delà de l'Oedipe, plus loin que l'inconscient ; l'analyste, riche de son seul désir et « armé d'une ardente patience », se faisant jusqu'au réel de la lettre *amployeur* – avec un a et un e – de signifiant. Maurice Roche était ainsi passé maître dans l'art de jongler, jouer avec les mots et les lettres dans ses écrits, faisant ainsi mentir l'aphorisme de Karl Kraus selon lequel « Chaque lettre de l'alphabet peut devenir une fatalité ». Confer l'Homme aux Loups et, dans son destin, la pesanteur sexuée des lettres V et W.

« Un être capable d'un autre destin que le sien est un être

fécond », soutient une phrase de « Totalité et infini ».

Dans le Séminaire XXIV, Lacan fait référence – révérence à la poésie - chinoise particulièrement – et comment la poésie, « le dire le moins bête », peut orienter les analystes, « le truc analytique ne sera pas mathématique », avait-il écrit auparavant, à l'étonnement de la basse-cour de ses élèves nourris aux mathèmes et qui avaient fait leur cette exclamation de Molloy de Beckett : « Extraordinaire comme les mathématiques vous aident. »

« La poésie qui est effet de sens mais aussi bien effet de trou. Il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation et c'est en cela que je n'arrive plus dans ma technique à ce qu'elle tienne, je ne suis pas pouâte, je ne suis pas pouâte assez. »

Pouâte alors l'analyste, aujourd'hui, qui se doit, s'il suit l'indication lacanienne, de tenir compte du sonore, du savoir de la lalangue, qui doit, dixit Lacan, « se tenir à la corde du réel » et se soutenir de la matérialité sonore du dire de l'analysant, la « lalangue articulant des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé. »

L'interprétation, jeu sur l'équivoque signifiante et effet de sens (équivoque homophonique, grammaticale, logique), se veut donc d'accueillir le sonore, le sonore se devant de consonner avec ce qu'il en est de l'inconscient, la vérité se spécifiant d'être poétique – ne pas comprendre mais entendre.

« Faire en sorte que les mots servent de musique, et que leur sonorité transmette un sens complètement différent de celui qui leur est spécifiquement reconnu aujourd'hui à chacun. Maintenant, il n'y a pas de doute que pour autant qu'il s'agit de lire les mots selon leur valeur sonore, nous ne sommes que de simples hommes des cavernes ayant seulement les idées les plus élémentaires quant à ce qui pourrait constituer le rythme, la tonalité d'une voix et l'expression », écrit en 1922 James Joyce dans une « lettre de protestation » exprimant le « point de vue d'un lecteur moyen » et que Joyce, avec humour et malice, s'est adressée à lui - même à propos de Finnegans wake commencé en 1922 à Nice, à Rauba Capeu, à l'hôtel Suisse situé juste en dessous de la colline du Château et achevé en 1939 à Paris.

Entendre Gherasim Luca, auteur du « Premier Manifeste non Oedipien », lire ses poèmes dans lesquels le sens glisse sous le son, le son sous le sens, et où les sons produisent des idées...

Méditer sur ce qu'écrit Yves Bonnefoy dans « L'écharpe rouge » et dont je ne livre que quelques lignes :

« Le son, si on le perçoit ainsi, en amont de toutes les significations, c'est la bêche qui retourne le sol durci du langage, le levier qui

peut renverser des mondes. »

« La poésie, écrit de son côté Isidore Ducasse en 1870, doit avoir pour but la vérité pratique ». C'est à dire la plus grande liberté possible

La *varité* pratique pour la psychanalyse, où la vérité variable n'est pas identifiée à la certitude.

Poésie, « le langage de l'impossible », affirme Georges Bataille, poésie comme inscription de l'impossible réel au cœur même de la parole, à sa limite angoissante, *anjoissante*.... « Joie énorme comme les couilles d'Hercule », indique en 1925 un Papillon surréaliste.

Le devoir de l'analyste, son éthique, son art surprenant coupant-nouant est celui d'interpréter mais aussi de pousser l'analysant, en cela lui-même interprétant, à s'interpréter, c'est à dire à en venir à repérer comment sont noués pour lui le registre du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique, susceptibles de se dénouer ou de se faire nœud de trèfle.

« Celui qui fait le vrai travail, c'est celui qui parle, le sujet analysant » précise Lacan. Appelons le alors, après Rimbaud, un « *mhorrible* travailleur » affronté à la motérialité de l'inconscient.

Cette interprétation, toujours selon Lacan, doit « passer par les tripes » et couper l'herbe du sens sous le pied du vouloir dire de l'analysant pour que le symptôme pâtisse de l'interprétation sans que soit pour autant oubliée la part d'incurable qui demeure toujours attachée au symptôme qu'il s'agit moins de déchiffrer que de réduire...

Inouï du poème qui se spécifie de laisser un sens blanc pour aborder ce que Jean-Claude Milner dans « L'amour de la langue » appelle « un point de poésie », inouï de l'interprétation cueillie dans la bouche même de l'analysant et qui dans le meilleur des cas produit un forçage du bouchon au réel qu'est le sens.

Ainsi, la poésie oblitérée, circoncise, trouée, de Paul Celan :

« L'écrit se creuse, le dit vert-océan, brûle dans les baies.

Qui dans ce carré d'ombre suffoque, qui, sous lui, en lueur émerge, émerge ? »

Le sens joui est déchiffré par l'équivoque de l'interprétation analytique qui joue contre le jouir en lien avec la lalangue, celle-ci se révélant être la somme des équivoques possibles. *Amployeur* d'équivoques – toujours a et e – que l'analyste dont l'interprétation pour émouvoir l'inconscient a un effet de nouage qui raboute le symptôme avec le réel, ce reste inassimilable.

Jean-Pierre Verheggen est un truculent écrivain et poète belge, on lui doit notamment ces livres savoureux que sont « Le degré Zorro de

l'écriture », « Divan le terrible », et son dernier paru en 2015 « Ca n'langage que moi »

Tout en donnant l'impression de déconner à plein tubes dans ses ouvrages, Verheggen est un auteur d'une inventivité constante, je l'ai convoqué ici amicalement en ce qu'il utilise – ô surprise – dans un ouvrage appelé « Ridiculum vitae », le terme étonnant *d'insonscient*, la lettre s remplaçant le c d'inconscient.

Verheggen : « Nous aurions un *insonscient* comme on dit un inconscient . Un équivalent de l'inconscient par le son ! Un son qu'on pressent qu'on a dedans mais qu'on ne capte que lorsqu'on laisse vraiment être l'être de notre gnê-gnêtre nous parler gnan-gnan tout en nous voussoyant. »

Dans un registre parallèle voilà le sort hilarant que fait subir Verheggen à ce qu'il appelle « son latin de cousine », à savoir les très sérieuse locutions latines que l'on retrouve ou retrouvait dans les pages roses insérées au milieu des dictionnaires Larousse ou autres, entre la partie vocabulaire et la partie historique, et qu'enfant je consultais avec crainte et respect tant me semblait déposé là un savoir aussi rare que mystérieux et inaccessible.

Ecoutez plutôt :

Suis generis
Son gendre sent le suint

Fac simile
Emile est en Fac

Quo vadis
Quoi ma valise

Ab ovo
J'en bave de ton omelette

Fluctuat nec mergitur
Avant c'était les nems, aujourd'hui ce sont les merguez dont le prix fluctue

Ultima cave
T'es vraiment le dernier des caves

Errare humanum est
Il est rare qu'il ne fasse pas humide en Belgique

Hic et nun
Mon oncle est éthylique

Sic transit Gloria Mundi
Gloria lasso chantait partout, en transes, dans le monde

Ars longa, vita brevis
La garce l'a longue, mais mon vit est Belge

Vade in pace
Va à la pêche

Ex abrupto
Son ex est retournée dans les Abruzzes

Deo gratias
Dieu aussi se gratte

O tempora, o mores
Il y a eu des histoires de mœurs, chez Temporel

Jus privatum
Plus d'courant !

Aere perennuis
Aère le plus souvent possible ton périnée.

Nunc est bibendum
Mon oncle travaille chez Michelin

Honoris causa
C'est la faute à la nourrice

Thalassa ! Thalassa !
T'en a laissé deux ! T'en a laissé deux dans ton assiette. Reviens !

Et pour finir :
Unbewust
Une-bévue

Non, pardon, ça c'est de Jacques Lacan. Avec ce néologisme d'outre mesure il lance là quelque chose qui va plus loin que l'inconscient freudien.

Mais avant cela justement :

« L'analyse avec fin et sans fin » questionne précisément le terme d'une analyse, qui a, indique Freud, plusieurs sens possibles, le par-

cours de fin allant de la misère hystérique au malheur banal.

L'analyse est terminée quand l'analyste et le patient ne se rencontrent plus pour l'heure de travail analytique. Ici, rappel à la Fernand Raynaud et tiré par ce grand humoriste du très sérieux « Manuel d'instruction militaire ». Combien de temps met le fût d'une analyse, d'un canon pardon ! - pour refroidir. Il met un certain temps. Un certain temps. Qui dit mieux.

Pour qu'il y ait selon Freud une fin véritable de l'analyse et pas son interruption il convient que soient advenus des effets thérapeutiques « tels que le patient ne souffre plus de ses symptômes, et ai surmonté ses angoisses comme ses inhibitions. »

L'analyste doit également avoir pris la mesure de la part de refoulé inconscient, d'incompréhensible élucidé et de résistance intérieure vaincue.

Freud se demande si une analyse menée à son terme rend possible de « liquider durablement et définitivement un conflit pulsionnel » c'est à dire de « dompter la revendication pulsionnelle ».

Pour Freud, également, l'analyse ne vaccine pas les analysants contre toute manifestation symptomatique ultérieure. Des manifestations « résiduelles » demeurent, des « restes symptomatiques », des « affects imprévisibles ». Ainsi le « trait de pingrerie » chez le mécène, ou l'acte hostile chez celui qui déborde habituellement de bonté.

Pour ce qui est de la liquidation définitive de la revendication pulsionnelle incluse dans le symptôme Freud déclare : « c'est en général impossible et ce ne serait pas non plus du tout souhaitable. »

Freud conclut en nous demandant de nous incliner devant l'hégémonie des forces contre lesquelles nous voyons nos efforts se briser, et la fin posée par Freud demeure une impasse en ce que le roc de la castration est indépassable.

Quant à Ferenczi, dont Lacan considérait qu'il était l'auteur de la première génération le plus pertinent à questionner ce qui est requis de la personne du psychanalyste et notamment pour la fin du traitement, il écrivait dans « Le problème de la fin de l'analyse » que celle-ci se devait de « mourir d'épuisement », une façon de dire pour Ferenczi que l'analyse devait s'achever en atteignant en quelque sorte un terme supposé naturel qu'il reprochait d'ailleurs à Freud de ne pas avoir atteint avec lui, avec les conséquences que l'on sait...

The times they are a-changin'

Tout au long des Séminaires et de l'enseignement de Lacan plu-

sieurs critères de fin d'analyse sont apparus qui se sont succédés, complétés, noués, jusqu'au dernier que nous allons plus précisément interroger.

- l'assomption de l'être pour la mort
- la subjectivation de la castration
- la destitution subjective – que l'on peut, il me semble – qualifier d'expérience du Néant. « Oh! que le néant est beaucoup ! » s'exclame Baltazar Gracian. Heidegger parle de « la richesse abyssale du néant. »
- le franchissement du plan des identifications aliénantes
- le deuil à accomplir de l'objet a – chute de la cause du désir
- la traversée du fantasme qui pour chacun fait tenir le monde – son monde.

Au fur et à *démesure* de ses réflexions, amorcées lors de son retour à Freud et poursuivies sans égard pour ce qui de la théorie analytique semblait établi de toute éternité, Lacan repense le fondement de la psychanalyse. Il la détache progressivement de la référence au père, référence centrale dans l'inconscient Freudien, élucubration de savoir sur la lalangue – pour l'inscrire dans sa dimension réelle, sans loi, celle de la jouissance au-delà des semblants – mixte d'imaginaire et de symbolique – qui traverse le parlêtre.

Lacan en arrive ainsi à poser une nouvelle clinique , au-delà du phallus et de l'Oedipe, basée non plus sur le nom du père mais sur la jouissance et ses nouages singuliers, d'autres opérateurs que le nom du père pouvant instaurer des modèles efficaces de suppléance et par là même stabiliser la relation entre sens, jouissance et corps.

Là où l'analyse peut s'avérer interminable sur le versant du sens dès lors que n'aura pas été mis fin aux amours avec la vérité menteuse, elle peut trouver sa fin sur le versant de l'Inconscient réel.

Ainsi le sinthome et son écriture prend la place du symptôme freudien sans pour autant renvoyer ce dernier aux oubliettes, mais l'amplifie, le met en résonance en ce qu'il est un combiné de symptôme et de fantasme.

L'afin d'une analyse pour Lacan - l 'afin, « l » apostrophe « afin » – étant en dernier ressort le savoir y faire avec ce symptôme, savoir se débrouiller avec son partenaire sexuel par exemple – savoir y faire avec son blues chante le vieux musicien du Delta Son House en théoricien inspiré par les relations dysharmoniques entre homme et femme et leur dissentiment.....

« Savoir y faire avec le symptôme, c'est la fin de l'analyse, c'est court » dit Lacan, « mais jouable, pour autant que l'on sache être dupe de l'Inconscient et fasse advenir des bouts de réel. »

« Il n'y a pas d'accès continu au réel, confiait Lacan, à Catherine Millot, on y accède plutôt par éclair, et chaque éclair a des chances d'ê-

tre suivi par une retombée. L'idée d'avoir un rapport continu avec le réel est dans un sens un mode parmi d'autres d'une retombée dans le fantasme. »

« Tu t'alourdis toi-même avec une fausse imagination et ne peux voir ce que tu verrais si tu la secouais », met en garde Dante, Béatrice dans la Divine Comédie.

« Le mot éclair revenait dans sa bouche pour caractériser le plus sérieux d'une analyse, ce qu'elle peut atteindre, poursuit Catherine Millot dans un entretien « S'établir dans un libre rien » paru dans la revue « Ligne de risque. »

« Les paroles essentielles sont des actions qui se produisent en ces instants décisifs où l'éclair d'une illumination splendide traverse la totalité d'un monde », énonce Martin Heidegger dans son Séminaire sur Schelling en 1936.

26 novembre 1654. Entre 22h30 et minuit trente, « Nuit de feu », Pascal à la « réelvélation » qui va le conduire à coudre le parchemin actant cette « réelvélation » et dont il ne se sépare jamais dans la doublure du vêtement qu'il porte sur lui.

Plus près de nous, dans le roman « La belle amour humaine » l'écrivain haïtien Lyonel Trouillot évoque : « celui auquel personne n'a songé à dire que la parole sert parfois à trouver les mots, à les sortir de leur cachette afin qu'ils nous aident à nous révéler à nous même ».

Dans la nouvelle science chaque chose vient à son tour, telle est son excellence ; aussi, considérant le long work in progress lacanien qui n'affecte pas la forme d'une ligne droite ascendante mais d'une spirale, on passe du symptôme qui a un sens fuyant mais à rechercher, au sinthome qui est jouissance et réel hors sens, « note propre à la dimension humaine », chaque sujet devant trouver - bricoler sa solution au delà du fantasme.

À l'entrée, en amont, l'analysant croit à son symptôme comme à ce qui ne va pas, comment pourrait il en être autrement, celui-ci dit quelque chose, il a un sens, ignoré certes, mais il a un sens. En bout de course, en aval du fleuve *intranquille* de l'analyse qui s'est faite la dupe du père, il ne dit plus rien ou presque, il est délivré de sa religiosité pour aller vers l'athéisme du réel, vers une éthique du réel...

L'analysant cesse d'y croire, mais il sait faire avec, il s'identifie avec lui, le symptôme pouvant même se rebrousser, précise Lacan, en effet de création.

« Beau comme le tremblement des mains dans l'alcoolisme », avance ainsi crânement celui qu'Artaud appelait l'impensable Comte

de Lautréamont dans la série fameuse des « beau comme » issue des Chants de Maldoror et que l'on pourrait renommer ici « escabeau comme. »

Cette issue par le sinthome qui noue signifiant, jouissance et réel est la réponse singulière que chaque parlêtre peut inventer face à l'inexistence du rapport sexuel – Ya d' l'un : impossible d'écrire ce qui serait le deux du sexe.

Le sinthome, vous le savez ici, a été abordé grâce à ce désabonné à l'Inconscient qu'était James Joyce l'hérétique dans le cadre de la pratique post-joycienne de l'analyse. Joyce ayant réussi à faire de son symptôme l'escabeau de son art unique d'écrire élevé à la dignité de la Chose, l'enveloppe formelle du symptôme se faisant marchepied de sublimation.

Écriture pour Joyce, « son » pour Giacinto Scelsi, peinture pour Frida Khalo, sculpture pour le Facteur cheval et son Palais Idéal, machines célibataires et autres étonnantes création pour Serge Dorigny l'ami de France Delville et d'Alexandre De La Salle, le « chat » pour Max, tel qu'évoqué par Jeanne Granon-Lafont dans son ouvrage sur la topologie lacanienne, etc, etc.

Il convient de préciser que l'analyse à la différence des psychothérapies de tous poils prend la mesure d'une part d'incurable qui ne cesse pas de s'écrire et maintient la singularité de la faille subjective de chaque sujet recouverte autant par la pelote des identifications que par les variétés de l'objet a ; un symptôme plus vivable se substitue à un autre jusque là invivable et ayant justifié une demande d'analyse.

Là où le symptôme en tant que formation de l'Inconscient aux côtés des lapsus, rêves et autres actes manqués, est structuré comme un langage, métaphore, effet de sens, le sinthome lacanien, quatrième rond du nœud Bo est selon ses termes même, « événement de corps ».

Dans sa rencontre avec la langue il fait tenir le parlêtre et comporte une part irréductible de jouissance.

Ici prêtons l'oreille à ce que Franck André Jamme, auteur à l'œuvre rare-riche écrit dans « La récitation de l'oubli » :

« N'oublie pas je t'en prie, c'est ton corps la pensée durable – et la pensée, la passagère »...

Le parlêtre, terme qui vient in fine se superposer à l'Inconscient pour Lacan, joue sa fin de partie, comme dirait Beckett, avec la lalangue de sa jouissance particulière.

À la différence du texte « Fonction et champ de la parole et du

langage » dans lequel les S1 et S2 faisaient chaîne et structuraient le discours de l'inconscient transférentiel, l'inconscient parlêtre se définit comme essaim de S1 sans connexion.

Au terme de la cure, si d'aventure celle-ci advient et étant entendu qu'il n'y a pas de fin « toute », le sinthome sera l'invention du sujet, effectué lors du compagnonnage avec l'analyste grâce auquel il aura « déliré » de la bonne façon lors de son abonnement à l'Inconscient, son « *ardisanat* » en somme.

L'analysant en retirera une satisfaction dépourvue de souffrance dans laquelle selon la formule employée dans le Séminaire sur Joyce, « la jouissance opaque du symptôme qui exclut le sens aura été dévalorisée », on pourrait ajouter - préciser affaiblie par l'équivoque.

Plus que d'une démonstration de savoir obtenue de haute lutte analytique et qui ne serait qu'élucubration, Lacan insiste sur l'expérience de satisfaction, « la seule permise par la promesse analytique » qui soutient un mode d'être, un art de vivre et d'exister – on passe, c'est important, de « l'ontologie à l'ontique » - et fait advenir un style - un destin - caractérisé par une augmentation de la puissance d'exister dont seul le sujet au travers de son éprouvé peut mesurer le bénéfice inédit.

Au cas par cas, la fin, au Cassini par Cassini, au De Franceschi par De Franceschi . Ainsi s'inscrit la singularité de chaque analysant – en physique quantique on appelle « singularité » la région centrale des trous noirs - son plus intime, au delà du père, au-delà de l'Autre et contre les diagnostics et autres évaluations de calibrage social qui courbent le sujet sous la primauté d'un universel que condense – récuse en une simple phrase Christian Bobin : « Les hommes, c'est comme tout le monde ; les femmes, c'est comme personne. »

Tous assortis – assujettis en quelque sorte vise l'universalisme capitaliste qui veut notre même bien, celui de consommateurs dociles-ravis, réduits au rôle passif-poussif de porteurs de marchandises – comme il y eut, en un temps autrement plus noble, des « porteurs de valises ».

Séminaire VIII : « On retire au sujet son désir et, en échange, on l'envoie sur le marché où il passe dans l'encan général ».

Objets du désir à portée de main, est-il écrit, à la rubrique « shopping » de la classieuse revue Stylist. « L'homme de désir reçoit l'eau de la vie gratuitement » dit pourtant le texte de l'Apocalypse.

Et contre ces fichus analystes qui nous bassinent avec leur « il n'y a pas de rapport sexuel », le discours capitaliste prouve, pornographie à gogo oblige, qu'il y a, ô combien, du « ça rapporte sexuel » , (corps interchangeables à volonté, mutiques, sur fond de misère psychique et d'énorme laideur) qui contourne le vif insupportable de la vie

érotique à travers la vénération du phallus exhibé alors que le lexique et la grammaire de la lalangue de chaque analysant sont chaque fois inouïs et pour tout dire l'enjeu d'une cure, dans une conception lacanienne s'entend, la notre à l'AEFL.

Aussi, contre le règne sans partage de la communication et du culte de l'image qui s'empare du regard - les pouvoirs de domestication du nouvel analphabétisme - quelle tâche plus sérieuse y a - t - il que de ménager une brèche – un ajour, écrirait André Du Bouchet – une ouverture possible à l'impossible, à la méprise contre la prise et, faille que faille, s'amployer sur la ligne de risque à faire vivre une analyse en mouvement, en capacité, au un par un et tant mal que pis, d'aller... encore, de dire... encore... de faire arriver la parole à la parole...

Le dire, plus mèche encore, d'Isidore Ducasse, inventeur de la technique du détournement que les situationnistes surent mettre au service de leur critique sans égard du spectaculaire diffus, concentré, intégré aujourd'hui où « le devenir monde de la falsification est aussi un devenir falsification du monde. »

Détournement que pour ma part je m'autorise à pratiquer sur un court extrait du Méridien, seul précieux document de la poétique de Paul Celan – le mot « art » ici remplacé – qui relance-ouvre, patoutise les développements précédents.

« Élargir la psychanalyse. Non. Prends plutôt la psychanalyse avec toi pour aller dans la voie qui est la tienne. Et dégage toi. »

The times they are a changin'

« Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie. »

Des têtes en liberté. Oui !L'évasion dans le libre. Oui !

A chacun, en renonçant à « la rage de vouloir conclure » mais pas au questionnement, de « trouver le lieu et la formule. »

Gérard Pommier

Quel est l'avenir de la psychanalyse à l'aube de notre nouvelle civilisation ?

L'avenir de la psychanalyse n'est pas si assuré, alors qu'il y a quelques années, il paraissait prometteur et même triomphant. Il faut d'abord mesurer que notre époque est celle d'un changement de société sans précédent depuis la naissance du Monothéisme. D'une manière générale, l'Histoire progresse selon un mouvement d'ensemble, et ce dernier est en train de s'inverser. Jusqu'à hier et encore aujourd'hui, ce sont les hommes, leur lutte pour le pouvoir et leurs ambitions qui l'ont dirigé. Le patriarcat a été - et est encore - dominant. Il est loin d'avoir cédé sa place, mais un peu partout, des lois nouvelles - et surtout des façons de vivre inédites - montrent qu'un changement irréversible est en train de se produire.

Tout d'abord, comment un pouvoir aussi injuste s'est-il installé et maintenu pendant si longtemps ? C'est le monothéisme qui lui a donné son autorité depuis plusieurs millénaires, et s'il est loin d'avoir disparu, son déclin paraît désormais imminent. Notre époque est celle de la dévaluation de ce pouvoir masculin, de la perte de légitimité du patriarcat, et de la libération du féminin qu'il a opprimé et rejeté presque partout.

La psychanalyse permet de lire cette histoire en faisant un parallèle entre le destin individuel et le destin collectif, entre ontogenèse et phylogenèse : le développement de la société prend le même chemin que le développement de chaque enfant. En résumé, un enfant aime son père, mais ce dernier est un rival qui le castre, ce qui signifie qu'il le féminise. On peut lire dans le cas Schreber notamment, une analogie entre castration et féminisation. Sous le coup de cette angoisse, un fantasme parricide naît et grandit, et en même temps cet enfant rejette son propre féminin. C'est la même dynamique qui a présidé à la naissance des religions. L'apparition du Dieu du monothéisme s'est accompagnée de la destruction parricide des Idoles et d'un rejet violent du féminin. Le Monothéisme a pris son essor selon un double mouvement : d'un côté l'adoration d'un Père éternisé, et symétriquement un rejet et une oppression du féminin.

Il n'est pas nécessaire d'être sociologue pour constater que la croyance religieuse se transmet dans la famille, conformément à la religion d'un certain pays. Mais ces acquisitions « culturelles » ne deviennent une puissante foi intériorisée que parce qu'elles s'enracinent dans le complexe d'Œdipe. Je résume ce que j'ai dit : dans la petite enfance la séduction du père est intense. Chaque garçon affirme sa virilité en rejetant violemment son propre féminin. Ainsi par exemple dans les

Cinq psychanalyses, on peut lire les exemples de l'*homme aux loups* ou de l'*homme aux rats* : ils éprouvèrent d'abord un amour féminisé pour leur père. *L'homme aux rats* eut même cette idée folle que son père risquait de mourir à chaque fois qu'il faisait l'amour. En effet, faire l'amour s'accompagne d'un fantasme parricide, quand le fils se débarrasse des griffes de son père. Et d'ailleurs en même temps débarrasse une femme de son père : c'est le motif le plus efficace de l'orgasme féminin.

Donc, la séduction paternelle est puissante, mais comme elle se heurte à l'interdit de l'inceste, elle provoque un profond traumatisme. Ce traumatisme n'est pas simplement une angoisse homosexuelle « d'aimer un homme », comme l'a écrit Freud dans *Le cas Schreber*, car l'homosexualité ne rend pas fou. C'est l'angoisse d'un inceste avec le père. C'est ce traumatisme insupportable qui a comme conséquence le fantasme parricide, c'est-à-dire d'envoyer le père au ciel. Le Dieu du monothéisme est apparu comme ça. Il est né lorsque les idoles ont été abattues et c'est pourquoi les hommes éprouvent une culpabilité incessante face à Dieu. Leur péché les fait trembler devant le père qu'ils ont envoyé aux cieux. Le motif de leur désir parricide, c'est d'abord l'angoisse d'être séduits par le père, et féminisés. De là vient leur peur et leur répression du féminin. Par exemple, dans sa prière du matin le Juif pieux remercie Dieu de ne pas l'avoir fait femme. Ou encore : les femmes n'ont pas le droit d'entrer dans certains cimetières musulmans. Ce sont quelques expressions de la névrose religieuse.

Je résume : les hommes ont fait du père un Dieu, et ils l'envoient très loin, là-haut, au ciel, tout en rejetant le féminin, à commencer par leur propre féminin. Cette divinisation est en réalité un parricide, qui déclenche une culpabilité si grande que les hommes se punissent et sont prêts à se sacrifier. Le moteur caché de leur violence est la peur du féminin. Les psychanalystes pourraient mettre en évidence ce moteur invisible, mais ils ne le font pas, sans doute parce qu'ils sont eux-mêmes paralysés par leurs propres conceptions patriarcales, qui leur ôtent toute clairvoyance. Et pourtant il faut faire un choix : ou bien Dieu existe - et dans ce cas la femme n'existe pas - ou bien le contraire. Notre époque est en train de décider si c'est la femme ou Dieu qui n'existe pas.

Ce que je viens de dire serait ridicule si je parlais d'un pouvoir des « hommes » qui s'opposerait à la libération des « femmes ». Si les psychanalystes de toutes les écoles n'ont pas vu venir les actuels changements de société, c'est qu'ils ont oublié les leçons de Freud sur la bisexualité. Je l'ai dit : les garçons comme les filles craignent la séduction paternelle : c'est le traumatisme fondateur dont résulte la névrose la plus généralisée, c'est-à-dire l'hystérie qui se pose la question bisexuelle : « Suis-je un homme ou une femme ? ». On dit : « Le » féminin = c'est bisexuel. En réalité, les psychanalystes ont ignoré les travaux de Freud sur la bisexualité, c'est-à-dire sur la différence entre

le sexe anatomique et le genre psychique. Les catégories « hommes » et « femmes » sont des *noms substantifs* qui concernent l'anatomie, alors qu'au contraire « masculin » et « féminin » sont des *adjectifs qualificatifs*. Ces qualificatifs définissent une plus ou moins grande masculinité ou une plus ou moins grande féminité, et cela selon chaque « homme » et selon chaque « femme ». Ce ne sont pas les féministes américaines - comme Judith Butler - mais Freud qui est l'inventeur de « la théorie du genre ». Comme il l'écrit dans « Les nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse » dans le chapitre sur la féminité : « Un être humain mâle ou femelle se comporte sur tel point de façon « masculine », sur tel autre de façon « féminine »… Les proportions entre lesquelles masculin et féminin se mêlent dans un individu sont soumises à des variations considérables ». Pour me faire comprendre, souvenez-vous que l'empereur César était un homme pour les femmes et une femme pour des hommes. De même une femme peut s'habiller comme un homme le matin et en *star* de la mode le soir.

Je vais essayer de résumer comment s'installe cette bisexualité : les garçons comme les filles commencent leur vie sexuelle par la masturbation qui est masculine : le pénis ou le clitoris ont la même valeur phallique pour les deux genres. Ils sont d'abord masculins, mais le désir du père les féminise : le père préfère les filles. La féminité apparaît ainsi comme la cause initiale du désir du père, et ensuite la cause majeure du désir. Il y a donc une hésitation dès le départ entre masculin et féminin. Un choix va s'imposer entre les deux genres et l'un des genres s'installe ou non, selon que le féminin est rejeté ou qu'il est plus ou moins accepté. Ce « choix » rejette une moitié de la bisexualité d'origine, et il cause donc ensuite le désir.

Il faudrait quand même réussir à se rendre compte que le désir n'a pas d'objet : le désir pousse chacun à rechercher le genre qu'il a rejeté. Dans la vie amoureuse, les genres sont aussi incompatibles qu'inséparables. De sorte que le masculin et le féminin se font sans arrêt la chasse, sans harmonie stable. L'ignorance de la bisexualité a comme conséquence une difficulté à comprendre la nature du désir lui-même. La plupart des psychanalystes ignorent cette bisexualité qui est la structure même du désir inconscient. Ils continuent d'opposer en colonnes les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, alors que - comme l'a écrit Freud - il faut tenir compte pour chacun d'une proportion variable du masculin et du féminin. C'est cette incompréhension qui a entraîné le rejet des femmes et des homosexuels pendant des millénaires. Il faudrait enfin s'en rendre compte : même le Pape s'est excusé publiquement de l'attitude de l'Église à l'égard des homosexuels pendant tous les siècles passés de répression sanglante.

Dans ce que je viens de dire à propos de la mise en tension du masculin et du féminin, le féminin est confronté en premier au désir du père, et il résiste, il fait des « crises ». Le féminin a presque automatiquement une attitude subversive. La subversion du féminin va au-delà

de la réclamation de droits égaux. C'est une subversion qui mine le Patriarcat depuis ses débuts. C'est un moteur de progrès même lorsque les femmes n'en bénéficient pas tout de suite. Le féminin énerve, il met en ébullition les chercheurs, les artistes, les écrivains… et même les guerriers depuis la guerre de Troie. En réalité, cette ébullition dure depuis la sortie d'Éden, depuis le début des temps, mais ce n'est que depuis peu que - finalement - cet esprit subversif se traduit par une libération des femmes.

Cela ne veut pas dire que les femmes se seraient inscrites dans un parti politique révolutionnaire. Il s'agit d'abord d'une mise en question permanente, d'une subversion de l'imposture : c'est un facteur de changement constant. C'est moins une réclamation d'égalité qu'une étincelle de progrès : cette perspective d'avenir ouverte par le féminin n'est pas égalitaire et son éthique est supérieure à celle du masculin, parce que le masculin opprime et que le féminin n'opprime personne.

Je viens de parler de la subversion spontanée du féminin, de sa mise en question du pouvoir patriarcal. C'est encore plus facile à comprendre, si l'on considère que - dans le rapport sexuel - l'orgasme résulte d'une subversion de l'emprise incestueuse paternelle. C'est le scénario de la fiancée qui entre à l'église au bras de son père, et qui en ressort au bras de son mari, laissant son papa en larmes – le pauvre ! L'orgasme a comme condition que l'amant - ou le mari - soit débarrassé de toute identification paternelle. Et si ce n'est pas le cas, alors les femmes restent frigides et les hommes courent voir des prostituées. Il y a un siècle à peine, il y avait à Paris un nombre de « maisons closes » impressionnant, et les pères emmenaient leurs fils en ces lieux pour faire leur éducation sexuelle. Et je rappelle que dans l'Antiquité les prostituées étaient les prêtresses de Dieu dans des temples consacrés à Éros. Pendant le rapport sexuel amoureux, la chute du père est une libération qui succède à une mise en question constante – car c'est depuis toujours que les femmes refusent l'emprise incestueuse du père – et d'ailleurs derrière le père, de la mère. L'orgasme n'est pas une « jouissance supplémentaire », mais au contraire la fin soulageante de la jouissance. Si c'était une Autre jouissance, cela voudrait dire que les femmes auraient un orgasme avec leurs mères ! Au contraire l'orgasme se produit lors de la rencontre d'un homme qui - lui-même - tue le père. C'est ce qui débarrasse la jouissance de ce qu'elle a d'incestueux. Du fait de cette négation, d'un refus de l'emprise paternelle, seul le féminin est sujet à l'orgasme. Les hommes n'ont un orgasme qu'en réplique à celui de leur compagne. Et c'est pourquoi ils sont obsédés par la conquête du féminin.

Le féminin a été un principe subversif facteur de progrès sans avoir le moindre programme. Cela ne l'a pas empêché d'avoir un rôle politique majeur à certains moments de l'Histoire. Freud a parlé de deux foules conventionnelles, l'Église et l'Armée, il existe une troisième foule dont il n'a pas parlé : c'est la foule révolutionnaire qui est

féminine, car c'est la subversion féminine qui met en mouvement le *Malaise dans la culture*. Cela a été le cas pendant la Révolution française. Ce sont les femmes qui sont allées chercher le Roi qui s'était enfui à Versailles, et qui l'ont ramené à Paris. Les associations de femmes ont eu ensuite un rôle révolutionnaire pendant quelques années : elles eurent le droit de s'armer et de se vêtir en portant un pantalon, jusqu'à ce que Napoléon enterre la Révolution. Une loi a été ensuite votée pour interdire aux femmes de porter le pantalon. Il est bizarre, mais significatif que le port du pantalon ait été de nouveau autorisé depuis quelques années seulement en France.

J'ai rappelé ces repères de l'anthologie psychanalytique pour comprendre ce qui arrive à notre époque, avec les progrès de la libération des femmes. Il existe un féminisme qui lutte pour l'égalité des droits avec les hommes. Il a déjà obtenu des résultats importants, mais beaucoup de ces conquêtes ne sont encore que des droits de papier. Ce féminisme qui lutte pour l'égalité est encore loin du but. Mais je voudrais parler d'une sorte de féminisme qui était invisible jusqu'à aujourd'hui : c'est l'envers symétrique du pouvoir patriarcal. À l'opposé de l'oppression patriarcale, il existe déjà une sorte de supériorité éthique du féminin - puisqu'il n'opprime personne. C'est la promesse d'une autre hiérarchie. C'est une promesse dont nul ne sait ce qu'elle va donner. Nous ignorons quelle Culture va remplacer celle du patriarcat, et nous naviguons vers cet horizon à l'aveugle – comme cela a toujours été le cas dans l'histoire.

Nous sommes donc à un tournant de la civilisation. Continuer à s'accrocher aux conceptions dépassées d'une société révolue, ce serait condamner la psychanalyse à perdre son autorité dans notre nouvelle société. C'est d'ailleurs déjà ce qui risque d'arriver en France. La psychanalyse n'a pas disparu, mais du fait des positions silencieuses, rétrogrades et patriarcales qu'elle a souvent prises, elle a perdu son hégémonie. Elle est maintenant considérée à l'égal de l'hypnose ou des diverses psychothérapies. Il semble bien que les nouvelles demandes d'analyse baissent. Il est vrai que Lacan n'a pas pu dit un mot de ces bouleversements de société et il ne pouvait les prévoir. Il est resté un homme de son époque, et il n'a pas imaginé le changement actuel. Lacan n'a pas mesuré ce qu'était la bisexualité selon Freud où en tout cas il n'en a pas parlé, de même qu'il n'a pas parlé de la répression du féminin ou de l'orgasme.

Quel est l'avenir de la psychanalyse dans cet énorme bouleversement de société ? Cette question est d'autant plus urgente que ces changements se sont produits sans guère de participation des Associations psychanalytiques, et même à dire vrai, dans leur silence le plus total. Individuellement, de nombreux psychanalystes ont pris position depuis longtemps. J'ai pour ma part, par exemple publié il y a plus de dix ans un numéro de *La clinique lacanienne* sur les homosexualités. Mais,

dans l'ensemble les psychanalystes ont affiché leur hostilité, comme s'ils espéraient que le patriarcat allait revenir au pouvoir. Actuellement la plupart des Associations sont dans une position de résistance passive, comme si les changements de société en cours étaient une catastrophe symbolique, et allaient entraîner une décomposition de la société à cause de la chute du père. Et pourtant, la fin de la domination du patriarcat ne veut pas dire que nous allons vers une société sans père, destinée à être dirigée par les femmes. Ce n'est pas d'une supériorité des manières de vivre des femmes dont il s'agit, mais de la mise en question du pouvoir patriarcal.

Il faut donc éclaircir certaines questions urgentes, et la première d'entre elles est « Qu'est-ce qu'un père ? » Le « désir du père » a été une interrogation majeure de Freud qui a mis en évidence le rôle fondateur du père pour les enfants, et montré comment sa séduction déclenche un fantasme parricide. Parallèlement dans la société, la mort du Totem fonde le sentiment religieux. Mais ce sont là des conséquences qui ne répondent pas à la question : « qu'est-ce qu'un père ? » pour chaque homme. Freud a laissé la question intacte. Lacan non plus n'y a pas répondu. Si le père était - comme il l'a écrit - une simple métaphore dans le désir de la mère, ce serait la définition même de la forclusion ! Non, le père n'est pas une métaphore, ni d'ailleurs un « sinthome » ! Il existe un « désir du père » puissant qui habite presque tous les hommes : c'est un désir qui les effraie ou bien qu'ils cherchent à réaliser. C'est d'ailleurs comme cela que l'on commence à comprendre le « désir du père » : un père n'est jamais qu'un fils qui veut avoir un enfant – et cela pour cesser d'en être un. Un fils supplante son père en voulant devenir père, mais il reste un fils coupable que la paternité effraie, ou qui le transforme en personnage muet et violent. Vous pouvez à cet égard voir la pièce de Strinberg « Le père », ou celle de Pasolini « *Affabulazione* » qui montre très bien le rêve et les impasses du désir de paternité. Au fond c'est le mystère du sacrifice d'Abraham.

Si l'on fait cet approfondissement, on voit bien que ce ne sont pas les pères, mais le patriarcat qui est en cours de disparition. C'est chaque homme pris un par un, qui affrontera son désir de paternité, sans recourir à la mise en scène religieuse qui le protège de son angoisse. C'est déjà le cas et c'est un changement, car depuis les débuts du Monothéisme, le patriarcat a répondu à la question « qu'est-ce qu'un homme » par l'obligation d'avoir une descendance, c'est-à-dire de devenir père. Devenir père masque la question de ce « qu'est un homme » - un homme qui hésite entre masculin et féminin ; sans le parachute divin de la paternité.

Lacan a donné son enseignement dans une civilisation où le Patriarcat régnait et il a repris les mêmes façons de voir. Regardez par exemple les Mathèmes de la sexuation dans le séminaire *Encore*. Regardez l'écriture de la colonne des hommes. Selon cette écriture, je cite : « A gauche la ligne inférieure « pour tout X phi de X » indique

que c'est par la fonction phallique que l'homme *comme tout* prend son inscription, à ceci près que cette fonction trouve sa limite dans l'existence d'un X par quoi la fonction phi de X est niée, il existe un X pour lequel non-phi de X. C'est là ce qu'on appelle la fonction du père. Le tout repose donc ici sur l'exception posée comme terme sur ce qui, ce phi de X le nie intégralement ». Il n'existe pas de meilleure définition du patriarcat me semble-t-il ! Comment un homme pourrait-il être un « tout », contrairement à la femme qui alors serait « pas toute » ? N'est-ce pas impossible ? l'homme aussi est divisé par sa bisexualité. Il est donc également « pas tout ». Et comment serait-il possible que le père ne connaisse pas la castration ? Il ne pourrait y arriver que par la violence : lorsqu'il impose cette castration à son fils. C'est une telle prétention qui a empêché durant des millénaires d'apercevoir ce qu'était un père. Le père apparaissait - soit comme un personnage de cauchemar - soit comme l'acteur d'un fantasme de séduction tout aussi traumatisant. Ce n'est pas la définition du père freudien, qui est mort et castré. Il faut se demander si dans l'avenir d'une nouvelle culture, c'est non pas le « père d'exception », mais chaque homme qui dira « non à la castration », ou plutôt qui essaiera de dire « non », selon une dynamique qui sera celle de son propre désir, propulsé par son destin solitaire. Chaque homme - et non le père - est une exception.

Ce ne sont pas les psychanalystes, mais l'histoire des sociétés modernes qui a remis en cause le patriarcat, et ce qui a été sa justification, c'est-à-dire les religions. Mais de la même façon que la chute du patriarcat ne signifie pas que les pères vont disparaître, de la même façon la chute du patriarcat ne signifie pas la fin de l'esprit religieux, ni un athéisme matérialiste. Peut-on parler d'un athéisme qui garderait le sens du sacré ? Ce sont là des problèmes auquel nous ne pourrons éviter de réfléchir. Nous ne pouvons pas prévoir encore ce que sera la société qui commence à naître ni ce que deviendront les religions monothéistes qui ont baptisé le pouvoir du patriarcat. Mais une fois ce pouvoir aboli le sens du sacré va-t-il durer sous d'autres formes ?

Le rôle des églises n'est plus directement politique dans les pays occidentaux du moins, mais il est à nouveau directement politique dans plusieurs pays de culture islamique. De sorte que la principale cause de violence dans les dernières semble décennies semble être religieuse. Cela a commencé dès la fin des luttes contre le colonialisme et juste après les échecs du socialisme d'état. Les croyances religieuses ont continué de s'imposer sous une forme laïcisée, ce qui les rend beaucoup plus opaque, et peut-être plus dangereuse. Je vais d'abord examiner l'idée que des guerres de religions masquées sont à l'œuvre et elles se poursuivent sans relâche.

Dans ses livres qui apportent des informations très utiles et des réflexions fécondes, Fethi Benslama a inventé le concept de *sur-musulman* pour expliquer que les jeunes gens terroristes pervertiraient un

Islam qui serait d'essence pacifique. Mais cela correspond-il aux faits historiques ? L'Islam depuis ses débuts, a été *djihadiste* et s'est lancé dans des guerres qui lui ont permis de conquérir des empires immenses. Le *djihad* fait partie intrinsèque de la culture musulmane. La même violence est d'ailleurs à l'œuvre dans la chrétienté, qui elle aussi, toujours au nom de la foi, a colonisé une grande partie de la planète en massacrant une bonne partie de ses populations. Donc, je ne crois pas pour ce qui concerne l'Islam, que le concept de *sur-musulman* soit adapté aux faits actuels. En revanche, pour ce qui concerne la vie moderne on pourrait dire des musulmans dont la vie pratique est laïque qu'ils sont devenus des *sous-musulmans*. De même que les chrétiens laïcisés qui ne vont plus à la messe se présentent comme des *sous-chrétiens*. Et je dirais donc qu'en dépit de la baisse de visibilité des religions dans la vie pratique, les rêves d'empire se poursuivent en pire. La chrétienté comme l'Islam restent des cultures conquérantes, et à l'occasion terroristes.

Il me semble donc que la laïcisation n'a pas désenchanté le monde, elle en a fait un enfer où la même violence se poursuit sous des prétextes qui masquent la croyance. Je vais essayer de comprendre un peu plus la laïcisation des croyances depuis le début du siècle des Lumières. C'est une laïcisation progressive, qui s'est produite d'une façon toujours plus massive, au moins en Europe, aux Amériques, en Russie, en Chine, mais elle a laissé intact le moteur de la foi.

Depuis le début des temps les croyances religieuses se sont toujours transformées au cours de l'histoire. Elles sont passées de l'animisme au polythéisme, puis du polythéisme au monothéisme, jusqu'à nos Lumières. Leur vérité a toujours resurgi sous d'autres formes et il faut se demander quelle est cette vérité. Encore une fois c'est la comparaison freudienne de la phylogenèse et de l'ontogenèse qui en donne la clef : la foi prend appui sur ce qui a pris forme dans l'enfance. Elle s'appuie sur l'*Unglauben*, sur ce qu'il y a d'incroyable dans le rapport au père, un père qui pousse toujours plus à le spiritualiser. C'est cet *incroyable* qui commande le *croyable* : c'est-à-dire une croyance forcenée, qui paraît jusqu'à aujourd'hui indestructible. Car qu'est-ce qu'un père ? il est d'abord aimé, mais comme cet amour a une dimension incestueuse, il fait naître le fantasme de le tuer et de le dévorer. C'est la source des idées délirantes qui formate le désir. Cet amour incestueux fomente un délire au sens du *Wahn*, c'est-à-dire aussi bien le délire de la psychose que de la névrose. C'est un *Wahn* qui est au cœur même du désir, et qui fait sa folle insatiabilité. Ce n'est pas le manque qui est au cœur du désir, mais la folie cannibale du rapport au père et l'angoisse d'être féminisé qui active le rejet du féminin et son désir violent. Le « manque » est seulement le masque romantique de l'ignorant. Le « manque » de l'Autre suprême n'est pas le moteur du désir, qui est ou bien le désir du père, ou bien le désir de la femme. C'est le délire qui résulte de ces contradictions, qui commande ces sor-

tes de projections que sont les croyances religieuses dans une rédemption à la fin des temps.

La même indestructibilité se poursuit par exemple, dans notre croyance laïcisée dans le « progrès », qui est une transposition de la foi en la Rédemption et au Jugement dernier qui marquera la fin des temps. Le progrès promet le paradis non plus après la mort mais sur terre.

Nous pouvons avoir l'impression que dans notre Occident civilisé, les religions ont été mises au second plan par les appétits financiers du capitalisme, qui s'occupe exclusivement de ses profits, sans tenir compte d'aucune croyance. Mais Max Weber nous a appris que le capitalisme protestant - qui domine le monde d'aujourd'hui - n'est qu'une forme de laïcisation du dogme luthérien de la parabole du Bon Semeur : selon ce dogme, il y a depuis toujours dans le dessein de Dieu les « Élus » qui sont rédimés et les « pêcheurs » qui sont condamnés pour l'éternité. À partir de ce dogme s'installe une bipartition systématique, une « loi de la concurrence » imposée par la guerre ou religieusement respectée entre les élus et les damnés, les riches et les pauvres, les cow-boys et les indiens, les fumeurs et les non-fumeurs, etc.

Le dogme athée de la concurrence qui libère le monde est une croyance religieuse qui prend appui sur la contradiction insoluble du « désir du père » : il y a ceux qu'il a élus et ceux qu'il a damnés. Il projette dans le réel son délire persécuté, puis un délire de rédemption paradisiaque.

La religion apparaît comme une sorte de nécessité psychique qui répète dans la vie extérieure ce qui a été originairement refoulé dans le complexe d'Œdipe. C'est une projection au sens paranoïaque du terme, au moins au moment de la fondation d'une religion, et la foule des névrosés y adhère ensuite parce que la promesse d'une rédemption est un symbole protecteur contre la culpabilité. La religion paraît en ce sens d'un grand secours pour guérir et pour protéger et d'abord faire oublier l'*Unglauben*. Souvenons-nous que tous les apôtres et Jésus lui-même ont été en même temps des guérisseurs. La croyance est une façon de demander le pardon en oubliant le pardon de quoi, c'est-à-dire du geste parricide lui-même et de son motif, c'est-à-dire la séduction paternelle incestueuse. Dans le monothéisme chrétien, et dans la mystique islamique, Dieu a souvent été appelé « l'époux, le mari », et cela pas seulement par les mystiques : Dieu représente un père incestueux qui a perdu son image et son nom. Tselem Elohim – Je suis celui qui suis. C'est un père séducteur qui pour cette raison, a été en butte à un fantasme parricide. Le pardon de ce crime est alors remis à plus tard, après la mort, à l'heure du jugement dernier, après la fin du monde, après le suicide du *djihad*. À ce titre la « raison civilisée », c'est-à-dire civilisée par cette croyance - n'est rien d'autre que celle d'un délire qui reste inapparent parce qu'il est collectif. Un temple, une Église, une mosquée le justifie en chantant l'amour de Dieu. La croyance commu-

nautaire est une bouée de sauvetage de l'affirmation subjective, c'est-à-dire de la *Bejahung* : c'est une affirmation collectivisée de la croyance qui contredit l'*Unglauben* singulier de chacun.

Il est d'usage de dire que la croyance collective chrétienne a perdu de sa puissance, et cela d'abord grâce à quelques découvertes scientifiques, comme celle de Copernic ou de Darwin, jointes sur le plan philosophique aux thèses de Descartes ou de Spinoza. Grâce à ces scientifiques et à ces philosophes serait né le siècle des Lumières.

Je voudrais souligner que l'œuvre de ces scientifiques et de ces philosophes n'a fait que continuer la passion parricide selon les vecteurs historiques que j'ai déjà évoqués : de l'animisme au polythéisme, puis du polythéisme au monothéisme et enfin à la science. Le père n'arrête pas de se casser la figure. La science cherche à tuer Dieu jusque dans son paradis. Elle le poursuit jusqu'au-delà du tombeau. Car depuis le début des temps, la chute du père n'a jamais cessé : il faut spiritualiser ce père incestueux, et c'est ce qui se poursuit sous la forme d'un progrès constant, qui cherche à réaliser le paradis, non plus au ciel, mais sur terre. Une sorte de croyance en la science a pris le relais de la religion, et elle prolonge ce que Freud a appelé « la mégalomanie humaine », c'est-à-dire prendre la place de Dieu : le rêve de Prométhée qui a volé la foudre de Zeus se poursuit.

On aurait pu croire que Descartes avait mis un coup d'arrêt à ce délire religieux. Mais en dépit de ses allures athées, Dieu est toujours la clé de voûte de sa pensée. Descartes a pourtant accompli un progrès immense, c'est que la preuve de l'existence de son Dieu est établie par la raison. Peut-être ne met-on pas assez en valeur la sorte de miracle que Descartes a accompli. Ce n'est plus Dieu qui crée l'homme *Tselem Elohim*, mais l'homme crée Dieu en un geste parricide, maniaque, qui le fait l'égal du Père du Logos. Le mouvement des étoiles est désormais à la merci de ces calculs, mais plus que tout ce barda d'algorithmes et de mathèmes, le voilà débarrassé de sa culpabilité. Prométhée est désormais maître de sa faute. Le dieu de la raison ne devrait plus inspirer de crainte : c'est une libération de l'action… mais c'est aussi une libération de la violence contre le semblable. C'est une violence qui germe dans la pensée elle-même. Chacun connaît le plus célèbre aphorisme de Descartes : « Je pense, donc je suis ». C'est un solipsisme étrange, car comment serait-il possible de penser tout seul ? Non, la pensée se forme toujours à partir du semblable auquel on s'adresse. C'est comme si le semblable n'existait plus dans le solipsisme cartésien. La guerre s'installe ainsi au cœur de la pensée. La guerre germe ainsi dans la pensée elle-même : elle se poursuit et s'étend, sous les formes laïcisées. Souvenons-nous que celui qui est peut-être le plus grand philosophe du vingtième siècle Heidegger, fut un nazi, et qu'il n'est jamais revenu et n'a jamais critiqué son nazisme jusqu'à sa mort. Pourquoi la pensée s'affirme-t-elle avec cette violence ? C'est qu'elle est faite pour refouler, pour masquer le désir inconscient, un désir dont

Dieu, ou la Femme sont les premières figures. C'est ce désir inconscient que la psychanalyse est faite pour entendre – et que son acte réduit à sa croyance d'enfance.

Après ces généralités sur la laïcisation, il semble bien que nous soyons dans les conditions d'une guerre de religion masquée et continuée. L'Islam est une religion qui s'est voulue pré-mosaïque : il se réclame seulement du geste d'Abraham. Après lui Moïse et Jésus auraient perverti le message de son sacrifice. L'Islam a donc pu prétendre être plus pur que tous les autres monothéismes. C'est la religion la plus patriarcale et la plus anti-féminine de toutes. Je pourrais ajouter en marge que si l'Islam est polygame c'est peut-être bien parce qu'il se déclare pré-Mosaïque. Le meurtre de Moïse a fait naître une culpabilité qui rend monogame. Cela fait plus civilisé. Mais - mis à part cette ambition de l'Islam d'être la plus pure - les autres monothéismes sont tout aussi patriarcaux, tout aussi guerriers. Ils sont tout aussi marqués par le rejet du féminin, toujours à cause de ce choix forcé qui s'impose entre l'amour de Dieu le père, ou bien celui de la femme. Je l'ai dit, c'est la même croyance que celle de « l'Homme aux rats » décrit par Freud, il craignait que son père ne meurt chaque fois qu'il faisait l'amour avec une femme. C'est la crainte elle-même d'être séduit et féminisé par le père, comme dans le délire de Schreber, qui lui aussi a bel et bien fondé une religion. N'est-ce pas cette crainte d'être féminisé qui est le ressort d'une guerre à l'infini entre les hommes ? Il faut savoir lequel des deux protagonistes est masculin et lequel est féminin.

Oui, les guerres de religion masquées ou ouvertes se poursuivent sans relâche avec la destruction des états, les bombardements quotidiens dont les médias parlent à peine et que personne n'oserait qualifier de « terrorisme » – mais le massacre d'innocents n'est-il pas le même ?[1] Et puis chacun connaît le résultat : c'est l'exode massif des peuples de ces pays. Nous détruisons toutes leurs structures d'État… et maintenant nous sommes si bons et tellement civilisés de les laisser mendier dans nos rues et dormir sur notre sol (lorsqu'ils arrivent à s'enfuir et ne se noient pas au cours de leur exode).

[1] Depuis 2014, l'aviation française a effectué 5 000 bombardements sur les pays du Moyen-Orient. En un an, l'armée anglaise a effectué 1 300 frappes. Les treize pays frappeurs ne reconnaissent que 152 victimes civiles.

La guerre se poursuit avec autant de virulence sur le terrain des idées. Parmi les nombreuses analyses sociologiques, politiques et même psychanalytiques de la terreur *Djihadiste*, presque aucune n'en parle comme de conséquences du monothéisme et de la destruction des États du Moyen-Orient. Nos idéologues bombardent ces arriérés que sont ces peuples avec la même supériorité aérienne que notre aviation de chasse. Ils analysent en finesse la psychologie du *Djihadiste* et de l'adolescent des banlieues.

Si l'on met dos à dos les condamnations mutuelles, le résultat n'est-il pas la mise en opposition d'une conception Monothéiste contre une autre ? Les brillantes analyses des psychologues, politologues, sociologues et même psychanalystes affirment en réalité la supériorité d'une Culture sur une autre, et justifient un écrasement systématique

qui se poursuit, depuis le démantèlement de l'empire Ottoman en 1926.

La civilisation, la nôtre et celle des autres sont donc menacées par des guerres de religions masquées. Mais après tout, ne vaut-il pas mieux que ces civilisations guerrières, appuyées sur le monothéisme, laissent la place à une autre ? Il faut se souvenir que la Science est la fille de Prométhée, qui vola sa foudre à Zeus et Zeus depuis nous divise. Et Zeus nous a envoyé Pandora, la Femme qui tient nos cœurs dans le tourment. Et c'est bien par elle en tout cas que nos civilisations patriarcales meurtrières sont mises en cause, comme je l'ai dit tout à l'heure.

Dans les motifs des guerres monothéistes, il faudrait souligner ce qui me semble son point le plus sensible : c'est l'angoisse sexuelle du féminin qui en est le fil rouge. Elle exacerbe les réactions extrémistes actuelles, même si elles s'enracinent sur des problèmes d'adolescents de banlieues perturbés et en quête d'idéaux sacrificiels.[2]

[2] - Et cela même s'il s'agit d'une réplique politique à la destruction préméditée des États du Moyen-Orient, à commencer par les États laïques.

Le terrorisme est le fait des hommes, de leurs violences sacrificielles pour l'amour d'un père divin. Ce sont les mêmes fous de dieux qui voilent, mutilent, asservissent des millions de femmes. Les femmes étaient majoritaires dans les manifestations tunisiennes et égyptiennes. N'y a-t-il pas une relation entre leur rôle révolutionnaire et les réactions terroristes qui ont ensanglanté l'actualité ?

La conclusion de ces remarques schématiques devrait être que le mouvement de l'histoire pousse les religions vers la sortie. Ce mouvement va sans retour de l'animisme vers les Lumières. Depuis le début des temps, la chasse au père n'a jamais rebroussé chemin. Le pouvoir des Églises devrait, un peu plus tôt, un peu plus tard s'amenuiser, et peu importe les jugements de valeur. En fait, les jugements de valeur importent et il vaut mieux que les religions disparaissent. Ce point de vue oublie pourtant la leçon principale : c'est que l'esprit religieux n'est qu'un retour du refoulé qui va s'imposer sous d'autres formes.

Dès le début de la vie le refoulement des pulsions veut dire que toutes nos sensations sont investies par notre animisme propre. En refoulant les pulsions, le monde extérieur se peuple à proportion de démons et d'anges, c'est-à-dire de la part de nous-mêmes que nous rejetons à chaque fois que nous affirmons notre subjectivité. C'est notre religion la plus intime dont nous ne nous passerons jamais. Ce premier étage de la vie religieuse peut toujours resurgir dans une dimension irréelle qui rend le monde épiphanique, nimbée d'une aura sacrée. Le monde que nous percevons est habité par nos pulsions : c'est-à-dire par ce que nous y projetons : traduit en termes religieux, il s'agit de notre âme. C'est une source de l'esprit religieux qui ne disparaîtra pas. L'esprit religieux a partie liée dès le départ avec cet inconscient. La vie psychique s'oriente ensuite selon un désir qui donne une place divinisée à une figure paternelle, et met le féminin à la place d'un tabou – le phénomène de la croyance religieuse n'est qu'une conséquence de ces déboîtements du refoulement. Ce niveau œdipien du reli-

gieux se vectorialise en allant de l'animisme, au monothéisme, et son dernier avatar a une dimension scientifique.

Il y a par exemple un ravage de la science qui fonctionne comme une religion, auquel nous avons affaire : c'est celui de la psychiatrisation neuroscientifique du champ de la santé mentale. Voilà un bel exemple de mise en « religion » de la science. Cela n'empêche pas de se servir d'un savoir qui prouve le contraire pour nier la spiritualité du sujet (par le terme provisoire « spiritualité » j'entends que le sujet n'est pas localisable dans son corps), et les neurosciences le démontrent malgré elles. Je fais ce raccourci tout de suite pour montrer que cet usage de la science est religieux : il assure une collectivité de son refoulement. Par exemple, les neurosciences ne savent pas localiser le sujet dans le cerveau, ni délimiter l'aire de la conscience ou celle de l'inconscience. Un enfant à qui on ne parlerait pas meurt. Ce sont quelques évidences énormes, mais cela n'arrête pas le délire scientifique car c'est devenu une croyance collective utilisée pour refouler l'inconscient.

La psychanalyse a un rôle culturel, très politique, parce qu'elle réduit les croyances collectives à la religion personnelle de chacun. J'ai dit que l'incroyable de *Unglauben* avait comme conséquence la projection et les croyances délirantes. La psychanalyse ne travaille que sur l'*Unglauben*, c'est-à-dire sur l'assise infantile de fantasmes si contradictoires qu'ils cherchent leur solution dans une croyance collective. Dans la comparaison entre phylogenèse et ontogenèse, il ne s'agit pas d'une relation symétrique. Car l'infantile précède sa projection communautaire. Par conséquent l'analyse de l'infantile devrait défaire les croyances collectives, et les ramener à la religion individuelle de chacun. Ce noyau de l'enfance ne disparaîtra jamais, et le sens de ce « sacré » demeurera. En ce sens, la psychanalyse concerne une dimension sacrée, qui défait sa ritualisation dans la collectivité. Elle ramène la religion communautaire à sa genèse individuelle. L'athéisme psychanalytique, consiste à ne plus croire aux dieux des autres, et poursuit le débat de chacun avec ses anges, car l'existence des anges est certaine, contrairement à celle de Dieu : *Pater semper incertus*.

Il n'est pas assuré, mais probable que la psychanalyse perdrait son autorité et son hégémonie si elle se renfermait aussi bien dans les religions de l'ancienne société, que dans celle qui s'appuie sur la « science », y compris ses figurations pseudo-mathématiques et topologiques. Ce ne sont au mieux que des illustrations d'après-coup. Il s'agit en somme de rester fidèle au désir, c'est-à-dire à la découverte initiale de Freud. Dès leur naissance les enfants répètent, ils répètent dans leurs rêves, ils répètent ce qui s'est passé pendant la journée. Ils répètent le scénario d'une séparation d'avec leur mère dont ils ne veulent pas, mais qu'ils veulent quand même, parce que le risque de l'inceste les angoisse. C'est une séparation qui les pousse en avant, dans la nostalgie de ce qu'il y avait avant. Ils répètent en rêve, mais en

rejouant ce qu'il s'est passé à leur profit. C'est une répétition à l'envers que le désir met en tension. Une fille séduite cherche à séduire, un enfant battu cherche à battre, etc. Le désir n'a pas d'objet : il est pure répétition inversée ou non. Le symptôme, par exemple, est une répétition qui ne s'inverse pas et noue un événement passé à ce qui arrive au présent. C'est cette répétition douloureuse qu'il faut dénouer pour aller de l'avant. À quoi sert la psychanalyse sinon à rendre sa liberté au désir ligoté par le symptôme ? Le désir répète d'abord tous les évènements traumatisants, et parmi eux, le plus décisif est le partage de la bisexualité, qui a comme conséquence le désir du masculin pour le féminin, et réciproquement. C'est le désir que nous éprouvons tous les jours, n'est-il pas vrai ? C'est une répétition qui cherche à remédier à la séparation de la moitié du genre de chacun : le désir devient ainsi un désir sexuel de l'autre sexe, et son tracas qui jamais ne cesse tire le fini dans l'infini.

La pratique psychanalytique soulage la souffrance lorsqu'elle libère le symptôme et qu'elle rend le désir à sa poésie. Shakespeare écrivit que… : « Nous sommes tissés de la même étoffe que nos rêves, et notre vie infime est cernée de sommeil. » C'est dans cette nuit que la psychanalyse oriente celui qui parle de ses pensées intimes. La poésie rime, elle répète - elle aussi – elle d'abord. C'est un modèle pour le psychanalyste qui doit entendre les répétitions – c'est-à-dire les rimes – qui insistent dans la parole.

Pour ma part, je ne suis pas lacanien pour les mathèmes de Lacan, pour ses nœuds, ses graphes etc., mais pour son geste solitaire, nostalgique, poétique. Chacun peut constater que les psychanalystes ne sont pas d'accord entre eux. Il existe plusieurs écoles, et chaque analyste invente même sa propre théorie spontanée. Mais toutes ces théories viennent après la pratique. Les théories de la psychanalyse sont nombreuses, mais il n'y a qu'une seule pratique : c'est celle du divan et du fauteuil, qui permet d'entendre sans interférences les répétitions dans la parole, et de les rendre à leur poésie. C'est la pratique de la musique la plus intime : elle est sans équivalent et elle donne à la psychanalyse un grand avenir.

Jean-Louis Rinaldini

Tire ta langue. Dans une analyse que faisons-nous aujourd'hui de l'Œdipe ?

Les psychanalystes ne s'aperçoivent pas bien que les mots qu'ils utilisent sont la plupart du temps complètement internes à leur spécialité. Identification, pulsion, fantasme, grand Autre, jouissance etc. Certes on ne peut pas en faire grief à la psychanalyse, toute discipline a son propre lexique, ce qui en revanche peut poser problème c'est la grille de lecture univoque que Freud a imposée pour lire l'inconscient. Et en particulier ce qu'on pourrait nommer axiome, qui est le fameux complexe d'Œdipe.

Lacan à sa façon s'est coltiné à cette question. Il a cherché des invariants plus généraux pour décrire le mieux possible la trame de l'inconscient et sa possible lecture. Jusqu'à la fin de son enseignement il n'a cessé d'interroger ce qui nous paraît comme un monstre sacré et qui est pourtant une de ses créations en 1956 : le Nom-du-Père. Dans une cure, l'analysant vient toujours à parler de son Œdipe dont le seul point concret et (Freud le note bien) l'attitude envers le père. Que ce soit une attitude de haine, d'amour, de respect, de dégoût, de mépris, de vénération, de défi, d'exécration, de reniement… C'est l'expérience analytique qui permet de saisir la fonction essentielle de l'Œdipe : à savoir instaurer dans la libido un manque, un manque structurant (sinon c'est la paranoïa) à savoir le manque du phallus imaginaire, phallus imaginaire qui dans l'image spéculaire est négativité et que Lacan note -φ, ce –φ Lacan en faisant l'objet imaginaire de la castration symbolique.

Aujourd'hui, dans une analyse, et suite aux dernières avancées de Lacan, comment manier ce fameux Nom-du-Père et le complexe d'Œdipe ? Que deviennent la visée et la fin d'une analyse ?

Lacan et l'Œdipe

L'Œdipe a une fonction normative dans notre civilisation occidentale. Et cela découle du monothéisme. Voici quelques citations lacaniennes :

On aurait tort de croire que : « le mythe freudien de l'Œdipe en

finisse là-dessus avec la théologie »[1].

L'Œdipe « ne saurait tenir indéfiniment l'affiche dans des sociétés où se perd de plus en plus le sens de la tragédie »[2].

« Que le drame est que le discours du maître, dans sa forme impérialiste, l'a revendu, ce mythe, en même temps que les lois de la colonisation »[3].

Lacan note, lorsqu'il évoque trois personnes originaires du Togo qu'il avait eues en analyse, c'est qu'on va retrouver chez ces personnes ayant passé leur enfance en Afrique le fait que l'inconscient fonctionnerait selon les bonnes règles de l'Œdipe.

Il y aurait donc une normativation œdipienne qui colonise, mondialise l'inconscient que Lacan met en cause quand il déclare dans *Subversion du sujet dialectique désir* que « la psychanalyse n'est pas le rite de l'Œdipe ».

Alors, comment l'analyse peut-elle sortir le névrosé de cette jouissance momifiante dans l'Œdipe ?

Il faudra 10 ans pour que Lacan, en 1970 dans *L'envers de la psychanalyse* propose de penser au-delà du complexe d'Œdipe, au-delà de ce qu'il considère être le rêve de Freud ; pour qu'il pense le vrai ressort de l'analyse. Et cela impliquera un nouvel usage dans l'analyse de la fonction père. Ce sera le cas de Joyce en 1975 qui lui en apportera la preuve. Qui lui permettra de soutenir que le Nom-du-Père on peut non pas s'en foutre mais s'en passer, à la condition de s'en servir. La question sera alors : que subsume cette condition ?

Le Mythe et son implication freudienne

Au départ nous avons Laïos dont le père meurt alors qu'il n'a qu'un an et qui devait devenir roi de Thèbes à sa majorité mais il y a des méchants Amphion et Zéthos ce dernier lui souffle la place et prend le trône. Alors Laïos est recueilli par le roi Pélips qui a un fils qui s'appelle Chrysippe. Et voilà que Laïos séduit Chrysippe que Pélips lui avait confié pour qu'il lui apprenne à conduire les chars. Donc Laïos fait de Chrysippe son amant. Du coup Pélips pour se venger va trouver Apollon pour qu'il maudisse Laïos. La malédiction consiste en ceci : « si tu as un fils, il te tuera et il épousera sa mère » lui prédit la pythie de Delphes. Au départ de l'histoire il y a bien une faute du père qui implique la malédiction.

Quand Zéthos meurt Laïos devient roi de Thèbes. Il épouse Jocaste. Mais il n'a pas de relations sexuelles avec elle. Il a peur de la malédiction, il a peur du pire. Comme il n'a pas d'éthylomètre, un soir il boit et couche avec elle ce qui entraînera la naissance d'Œdipe. Il veut donc l'éliminer et l'expose aux bêtes sauvages, les pieds percés et

1. J. Lacan, *Écrits*, Paris, le Seuil, 1966, p. 812.

2. *Ibid.*, p. 813.

3. J. Lacan, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, le seuil, 1991, p. 104.

liés par des cordes. Un brave berger qui passait par là le recueille et il est confié à Polybe roi de Corinthe qui l'élève avec sa femme Mérope. Un jour, un homme le traite « d'enfant supposé ». Cela sème le doute dans son esprit et il questionne son père adoptif et sa mère adoptive qui s'indignent. Mais il doute quand même et va consulter la pythie à Delphes qui lui prédit qu'il couchera avec sa mère et tuera son père. Pour échapper à cette horreur il quitte le royaume de Corinthe pour aller à Thèbes. C'est alors qu'à la croisée des trois chemins réel, symbolique, imaginaire, que le symptôme noue de façon funeste, Œdipe rencontre un homme (Laïos), sur son char, qui lui ordonne de céder le passage à son supérieur. Œdipe rétorque qu'il ne connaît pas d'autres supérieurs que ses parents et les dieux. Laïos crie tant pis pour toi et une roue du char écrase le pied d'Œdipe. Fou de rage Œdipe jette Laïos à terre qui, pris dans les rênes de son char, est traîné et déchiqueté par ses chevaux.

Alors comment s'y prend Freud ? Freud va travailler à partir de l'Œdipe de Sophocle. Il l'évoque dès les années 1897 dans une lettre à Fliess. Il évoque ce mythe où le parricide ouvre en grand la porte de l'inceste puni de castration, mais il y ajoute son totem et tabou où cette fois le parricide interdit l'inceste.

L'Œdipe chez Freud assoit une pensée normative de la loi de l'Autre et du lien social, sur le père porteur du phallus à partir duquel se décide la transmission de l'ordre sexuel et familial. Donc, Freud pense l'analyse des névroses à partir de ce procès de normativation de la sexuation, d'une part comme génitalité hétérosexuelle et d'autre part comme identification qui permet l'assise identitaire du sujet.

Il est clair que la pensée freudienne de l'Œdipe, va déterminer, commander la façon d'analyser et d'interpréter d'une part et d'autre part orienter l'issue de l'analyse.

Rappelons-nous que dans *Analyse avec fin et analyse sans fin*, Freud pose la limite butoir de l'analyse pour tout sujet qu'il soit fille ou fils comme une féminisation, une attitude passive à l'endroit du père qui fait le roc de la castration.

QUE FAIT LACAN DE L'ŒDIPE ?

Il faudra donc attendre 1970 pour que Lacan ouvre l'au-delà de l'Œdipe qui n'a rien à voir avec un anti Œdipe. Dès lors l'Œdipe ne se réduira plus à guignol, celui de la rivalité sexuelle dans le trio papa maman et moi.

Lacan va reprendre l'Œdipe freudien pour en corriger l'imaginaire boiteux.

D'abord il le linguistise. En le réduisant à une métaphore, la

fameuse métaphore paternelle : le Nom-du-Père comme signifiant qui détermine le retour du refoulé et gouverne tout le discours réel du sujet alors qu'il ne peut être articulé dans ce discours, lui-même étant le refoulement en tant que tel. Puis, il se sert de ses trois catégories RSI, et il distingue trois temps logiques de l'Œdipe qui sont trois modalités du manque dans la relation d'objet. La frustration, qui est un manque imaginaire de l'objet réel, l'agent étant la **mère symbolique**. La privation qui est un manque réel d'un objet symbolique, l'agent étant le **père imaginaire**. La castration qui est un manque symbolique d'un objet imaginaire, l'agent étend le **père réel**.

Il ressort de ceci que de père symbolique, dont on nous rebat les oreilles, il n'y a pas ! C'est d'ailleurs ce que dit Lacan dès 1955 quand il revisite le cas du petit Hans : le père symbolique n'est nulle part. Mais c'est aussi ce que dit le mythe de totem et tabou. Le père est mort d'avance, tué de tout temps, donc sauvé. Prévert n'écrit-il pas : notre Père qui êtes aux cieux, restez-y !

La conséquence est que le Père ne saurait, comme symbolique, énoncer la loi. Il ne peut que la servir dira Lacan, le père législateur étant automatiquement forclos, comme le montre Schreber.

Alors ? Alors l'Œdipe freudien, comme mythe du père symbolique que totem et tabou veut élever au réel d'avant l'histoire du sujet en prend un sacré coup. De père il ne peut y avoir que réel ou imaginaire, le père réel n'étant effet que du langage, le père imaginaire étant effet de l'idéal. C'est bien ce que nous constatons en analyse, chaque fois que le sujet parle du père, c'est du père imaginaire ou du père réel qu'il parle sans pouvoir dire à aucun moment si c'est d'ailleurs de l'un ou de l'autre qu'il parle. Cette question a été très bien explorée par Moustafa Saphouan, aux journées de l'EFP en 1972 dans sa contribution « La question du père réel ».

Revenons donc à notre question, pourquoi Lacan en revient-il de ce Nom-du-Père qu'en 1956 il avait promu comme le signifiant qui fait tenir debout la conception freudienne du complexe d'Œdipe ?

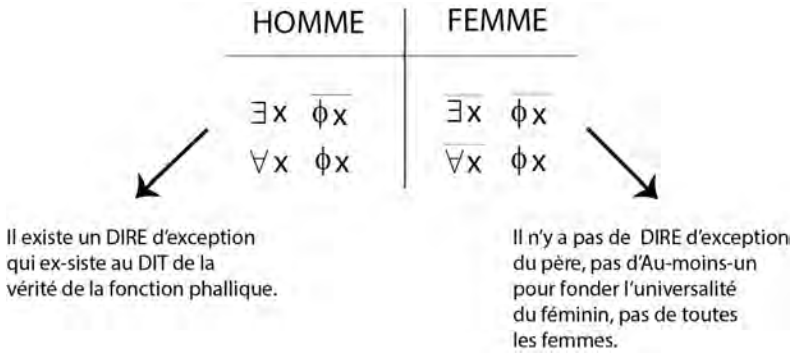
Du constat qu'il fait en 1971 que la métaphore paternelle est vouée à l'échec ! Parce qu'elle ne fait que « couvrir le phallus c'est-à-dire la jouissance en tant qu'elle est du semblant ». La métaphore paternelle échoue à couvrir le réel de la jouissance. En effet avec le Nom-du-Père comme métaphore Lacan avait premièrement ancré le Nom-du-Père dans le symbolique qui se trouvait renforcé. Car du coup le Nom-du-Père était dans l'Autre, le signifiant de l'Autre, en tant que lieu de la loi. Donc un Autre symbolique tout puissant. Et deuxièmement, en posant la métaphore du Nom-du-Père comme forclose ou non il posait une cloison structurale étanche entre psychose d'une part et névrose et perversion d'autre part.

En octobre 1967 dans la première version de la proposition sur la passe il déclarera : retirez l'Œdipe et c'est « toute la pensée normative de la psychanalyse » qui « se trouve équivaloir en sa structure au délire de Schreber ».[4]

[4]. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, le seuil, 2000, p. 527.

Voilà donc que la métaphore paternelle, Lacan la dit, vouée à l'échec !

Cette thèse de 1971 a une conséquence logique : ce sera celle énoncée en 1976 sur la jouissance opaque du symptôme exclue du sens. Lacan y réduit le Nom-du-Père à un semblant dont l'analyse se fait la dupe pour traiter ce réel de la jouissance. Donc, du père on peut s'en passer à condition de s'en faire la dupe, de se servir de son semblant dans le discours analytique. Notons au passage que cet au-delà de l'Œdipe relève de la logique du pas-tout, celle du côté droit des formules de la sexuation.



L'au-delà de l'Œdipe et donc un au-delà du recours à la supposition du Nom-du-Père sur quoi repose la supposition de l'inconscient freudien par laquelle les dits de l'analysant se déchiffrent. S'abstenir du recours au père de l'Œdipe pour analyser cela revient à s'abstenir de toute pensée normative de la psychanalyse. C'est sortir du « j'ai réussi là où le paranoïaque échoue » de Freud. C'est sortir de la réussite délirante de la psychanalyse comme pensée normative. Alors ? Ce qui est à obtenir c'est une analyse pas-toute, désassortie, soit un analyste qui ne s'autorise d'aucune pensée unique. Entrer dans l'au-delà de l'Œdipe c'est entrer dans le dire du pas-tout qui n'est pas que le dire de la jouissance féminine mais qui est aussi le dire désassorti du sinthome.

Si nous résumons, dans l'au-delà de l'Œdipe n'entrent pas les Nom-du-Père et leurs semblants, la métaphore paternelle qui toujours échoue à barrer la jouissance, car elle ne fait que la couvrir d'un voile celui sacré du phallus. Mais alors que faudrait-il faire ? Faire entendre un dire mais lequel ? Un dire qui réussisse à nommer, et à nouer le réel de cette jouissance opaque du symptôme sur lequel échoue la métaphore. C'est-à-dire faire ou défaire le nœud du parlêtre.

Et il aura fallu Joyce, la lecture, l'analyse qu'il aura faite de Joyce, de son art-dire, pour que Lacan s'assure de cette thèse sur l'efficace borroméenne du dire. Le dire ne vient pas de l'Autre, le dire ne

vient pas du signifiant, le dire ne vient pas du verbe. Le dire premier vient du réel, de même que le symptôme et c'est pourquoi la psychanalyse pour réussir doit prendre son départ du réel. Sans quoi le dire de l'analyse restera oublié. Et c'est là où commence le dernier enseignement de Lacan. Il n'y a pas d'autres témoins du réel que le dire. Dire du « y a pas de rapport sexuel » pour le dire de l'inconscient. Dire du « il y a du borroméen » pour le dire du sinthome.

Analyser au-delà de l'Œdipe remplace-t-il analyser à partir du fantasme ?

En octobre 1967 Lacan n'en était pas encore à l'analyse au-delà de l'Œdipe. Il en était à la passe et l'objet petit ***a***. Il pense l'analyse à partir du fantasme puisque très tôt il définit névrose et perversion à partir de ce dernier, ce qui implique trois types de désirs déterminés différemment par le fantasme. Dans l'hystérie où le désir est insatisfait, dans la névrose obsessionnelle où le désir est impossible, dans la névrose phobique où le désir est prévenu. Il propose le mathème du fantasme, $\$ \diamond a$, l'objet petit ***a*** étant ce devant quoi le sujet défaille au moment de se désigner dans son désir. Le sujet défaille à se nommer, à dire son nom de désirant. Il ne peut se situer dans le désir sans risquer de perdre le plus essentiel de sa vie. Le fantasme repose sur une défaillance de la nomination du désir parce qu'il coupe court à toute possibilité de nomination, puisque l'objet petit ***a*** est toujours une forme de la coupure : du mamelon, de l'excrément, du regard, de la voix. Le fantasme donne forme à la coupure de l'objet et à la fente du sexe qui est aussi bien la fente du sujet. D'ailleurs, c'est cette fente du mystère profond du sexe que le pervers se plaît à simuler. Lacan finira le séminaire *Le désir et son interprétation*, sur une contrepèterie du poète belge Désiré Viardot dans Ripopée :

« La femme a dans la peau un grain de fantaisie » à lire : « La femme a dans la fente un grain de poésie ».

Et il ajoute que c'est de l'analyse comme pratique de la coupure de la parole qu'on peut attendre ce grain de poésie. Mais le fantasme n'est pourtant pas ce qui de l'inconscient est le plus réel. Le plus réel de l'inconscient c'est le symptôme (confère *La troisième*, 1974).

Pour être clair :

- La jouissance du symptôme est opaque, exclue du sens et du vraisemblable et la métaphore paternelle échoue à la couvrir de semblant.

- Alors que la jouissance du fantasme n'est pas exclue du sens ni de la signification du phallus. Elle est claire, énonçable en une phrase comme celle du fantasme (On bat un enfant). Il est prêté au père une volonté de jouissance, jouir de la castration du

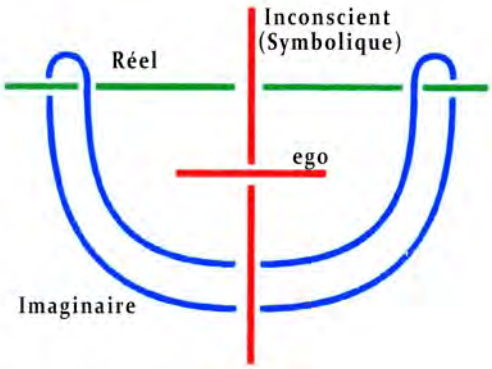
sujet.

- La jouissance du symptôme à un noyau de réel, elle se passe de la supposition qui soutient le fantasme d'un père jouissant de la castration du sujet. Son dire vient du réel outre le père, son dire vient d'au-delà de l'Œdipe où le symptôme se jouit sans que le père en soit l'agent.

Joyce encore

Mais alors comment faire dans l'analyse avec cette jouissance opaque du symptôme ? Cette jouissance exclue du sens ? Lacan précise dans « Joyce le symptôme » que pour dévaloriser cette jouissance opaque, la décaper, il faut en passer par le sens ! Ce qui implique que l'analyse se fasse la dupe du père. Dévaloriser la jouissance exclue du sens du symptôme suppose donc une passe par le sens qui permet de le charger d'une autre valeur : la capacité à nommer et à nouer.

Capacité à nouer et nommer autrement qu'en passant par le Nom-du-Père, à la condition de s'en servir, et de l'user jusqu'à la corde, s'en passer… sans pour autant errer. La preuve c'est Joyce qui invente son nœud BO. Mais il n'y a pas le même enjeu chez un Joyce ou chez un névrosé. James Joyce est enraciné dans le père, mais de tout son ego il le renie. Son urgence existentielle et son choix logique, c'est suppléer au dénouement de RSI par le sinthome de son art-dire borroméen. C'est ce que Lacan appelle son hérésie. Joyce n'était pas un névrosé pour qui le borroméen depuis l'enfance est fait. Il ne disposait pas du Nom-du-Père symptôme qui dans le dire parental fait le nouage à quatre. Mais pour autant il n'était pas psychotique. Il réussit à faire aussi bien et même mieux que le névrosé. Pourquoi ? Parce que le névrosé a les pieds pris dans le nœud pépère de son Œdipe : le *nœdipe*. Alors que son nœud borroméen Joyce a dû se le faire, il a dû se le *fils-er* sans Œdipe et sa *père-version*. C'est par son art que Joyce reconstitue le borroméen que Lacan dessine par un dessin en forme de croix patriarcale avec recours à la droite infinie (en topologie un cercle est une droite infinie) :



Lacan par-là apporte la démonstration de ce qu'il avançait dans le symposium sur Joyce, à savoir que Joyce témoigne du sinthome en tant qu'il faut ainsi appeler sa façon de coiffer le Nom-du-Père comme élément quart sans lequel rien n'est possible dans le nœud. Joyce coiffe ainsi le Père sur le poteau.

La singularité de Joyce change radicalement la façon qu'a Lacan de penser la psychanalyse, sa visée et sa fin, y compris pour un névrosé. Cela a pour conséquence de modifier sa conception de la forclusion et du traitement possible des psychoses, elle ouvre une voie pratique à une analyse au-delà de l'Œdipe pour le névrosé qui peut lui aussi se passer d'être au service de l'amour du père à condition de s'en servir comme d'un dire sinthome.

Une fois la jouissance exclue du sens du symptôme dévalorisée, que reste-t-il ? Il reste la possibilité que le symptôme, séparé de la jouissance que le fantasme valorisait en l'imputant à l'Autre, puisse prendre la valeur d'un sinthome dont l'analyste fasse le choix de s'autoriser, sans l'Autre. Mais que faut-il *in fine* entendre par sinthome ? Si l'on suit la logique du séminaire sur Joyce, le sinthome est le symptôme quand il prend une fonction *nouante et réparatrice d'une faute de nouage*. Il répare une faute de nouage du nœud de trèfle au lieu où un dessus est devenu un dessous. C'est la correction qu'opère une femme symptôme pour l'homme. Ou encore il corrige le ratage de R.S.I. par son quatrième rond.

La singularité de Joyce est qu'il réussit à refaire un nouage borroméen en dépit de la forclusion « de fait » du père qui, chez lui, a eu pour effet de défaire R.S.I., séparant le rond de l'imaginaire, soit le corps, des deux autres ronds. Joyce refait le nœud au moyen de son ego d'artiste et grâce à son *art-dire*. C'est cet art-dire, cet art du dire qui est noueur, c'est son dire, le dire de son art, le dire de son écriture, qui fait nœud, de surcroît borroméen. Telle est la thèse finale du séminaire sur Joyce. Bien que son père ait démissionné de sa fonction, Joyce a réussi, *pas sans le dire,* à s'en passer en s'en servant de sinthome. Son dire d'artiste lui a permis de savoir y faire avec la forclusion du père et de ne pas devenir fou. C'est ce dire qui a un effet de nœud, un effet de correction de l'orthographe de l'écriture du réel, un effet borroméen. Ainsi, Joyce subvertit le prérequis borroméen du Nom-du-Père, qui est le prérequis freudien de la réalité psychique comme nécessitant l'Œdipe. Il conduit Lacan à repenser les structures ainsi que les identifications.

Lacan en vient à penser, d'une part, qu'être fou c'est perdre le borroméen (confondre, comme le paranoïaque, réel, symbolique et imaginaire, les mettre en continuité) et que, d'autre part, la discontinuité borroméenne peut se faire sans le Nom-du-Père, le sinthome permettant d'y suppléer. C'est un changement dans sa doctrine des psychoses. Le bor-

roméen ne nécessite pas le père. *Mais il nécessite le dire,* un certain art, un certain savoir-faire qui vaille comme dire-qui-fait-le-nœud. Pour que le réel du nœud *s'écrive* il faut le dire. C'est le dire qui porte le réel du parlêtre à l'ex-sistence. Ainsi, pour que le nouage par le sinthome s'effectue, la lettre, la lettre du symptôme comme fonction de jouissance, ne suffit pas. Entre symptôme et sinthome il y a donc cette différence, ce saut qui *sépare la lettre du dire.* Pas de passage, pas de passe du symptôme au sinthome sans le dire, sans le dire silencieux de l'interprétation qui prend là sa portée borroméenne. L'interprétation efficace à la fin d'une analyse est celle dont le dire a un effet de nouage borroméen par ce qui, de la jouissance du symptôme ayant été assez dévalorisée, vaut alors comme sinthome à même de réaliser un nouveau nœud analytique.

Ceci pourrait être repris autrement.

Qu'est-ce vraiment que réussir à savoir se servir du Nom-du-Père comme d'un symptôme ? Et comment y arrive-t-on ? On l'a vu, y répondre nécessite d'en passer par Joyce le Symptôme et la lecture que donne Lacan de son *savoir-faire* d'artiste. James Joyce a incarné en lui le symptôme, « le symptôme pur », pur parce que désabonné à l'inconscient. Joyce a résilié son abonnement à l'inconscient : sa jouissance n'est plus reliée au *fixe* du Nom-du-Père. Le Père comme nom n'en fixe plus la référence. Joyce incarne donc une autre raison que l'autre raison que découvre Freud. Cette autre raison que la raison depuis Freud est celle que Lacan découvre chez Joyce et qu'il nomme sinthome.

L'autre raison qui, à la différence de celle de Freud, qui n'est *pas sans* le Nom-du-Père, gouverne le discours *sans* la nomination par le Père. Sans le Nom-du-Père, la psychanalyse, l'élucubration freudienne perdrait la raison, serait folle. Alors que Lacan découvre avec Joyce une autre raison que la raison freudienne, qui, bien que sans le Père, bien que sans y croire, n'est pas folle, ne retombe pas dans la trinitarité paranoïaque. Lacan découvre avec Joyce une autre raison, une raison non religieuse, une raison « hérétique » et « automystique ». Joyce réussit, sans le Père, un nouage au quatrième rond avec son ego d'artiste. Il élève le symptôme au nom propre. Il s'en sert pour nommer le symbolique. Certes le symptôme n'a pas l'exclusivité de la nomination ! L'inhibition, l'angoisse, le fantasme aussi, peuvent servir à nommer, et donc à faire le nouage. Il peut en effet y avoir nomination de l'imaginaire par l'inhibition comme quatrième rond. Et il peut y avoir nomination du réel par l'angoisse comme cinquième rond, ou bien encore par le fantasme comme sixième rond.

Mais pour Joyce, quelle a été son hérésie ? Il a fait le choix de ce que Lacan nomme le « sinthome roule ». Le choix de *rouler* la vérité. Car le sinthome roule la vérité et ne roule pas *pour* l'inconscient. Joyce le combinard a trouvé la combine ! Tout son art, tout son arti-

fice a consisté à « déjouer, si l'on peut dire, ce qui s'impose du symptôme. À savoir, la vérité »[5]. Joyce a déjoué la vérité en tant qu'elle se joue du sujet. Il déjoue ce qui, de la vérité du symptôme, se joue *dans* le sujet. C'est en déjouant ainsi la vérité faite symptôme que l'artiste est capable de *produire* l'objet d'art, soit dans le discours du maître le petit ***a***.

[5]. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 136.

Cette perspective modifie la visée et la fin d'une analyse d'un névrosé. En effet le séminaire sur Joyce modifie la conception que Lacan se fait de l'inconscient comme l'annonce le titre : *L'insu que sait de l'une bévue c'est l'amour*. Désormais l'inconscient l'une bévue n'est plus l'inconscient Œdipe. C'est-à-dire que l'analyse est à penser au-delà de cet amour du Père œdipien qui fait l'insuccès de l'Unbewust.

ÊTRE ANALYSTE SINTHOME

Ainsi la vraie question à laquelle chaque analysant en analyse se doit de répondre (et qui se pose tout au long de l'analyse) est celle-ci : où en suis-je avec mon père ? Où en suis-je avec la question du père ? En quoi, par quoi, suis-je encore identifié à mon père ? Par quel trait est-ce que j'en jouis ? Suis-je encore à son service ? Est-ce que j'arrive à m'en passer ? Est-ce que j'arrive enfin à tourner la page du « père ne vois-tu pas » ? Lacan se déclare ainsi analyste au-delà de Freud. Et c'est la lecture de Joyce qui l'y a fait entrer. C'est pourquoi il soutient : que l'analyste ne peut pas se concevoir autrement que comme un sinthome qui apporte une aide contre. Que l'analyste se servant de son inconscient est une aide contre ce que le recours au Nom-du-Père tente en vain de boucher : le trou. Le trou de l'absence de norme, le vrai trou de l'absence de garantie. Comme sinthome l'analyste n'a donc que l'au-delà de l'Œdipe pour prendre appui dans son acte. Pour passer au-delà de l'Œdipe il n'y a qu'à passer par-dessus le corps du père mort. Il faut enjamber le tombeau vide, aussi vide que celui du Christ. Enjamber ce vide écrit la barre de S grand A barré. Une psychanalyse n'est pas une psychothérapie. Elle ne manie pas le transfert avec l'Œdipe pour normer le désir. Ce qui fait échouer une psychanalyse c'est la facticité symbolique de l'idéologie œdipienne et de sa pensée normative. Ce qui fait réussir une psychanalyse c'est l'acte par lequel elle prouve que d'un père de qui s'autoriser l'analyste doit se passer pour s'autoriser de lui-même.

Pas de père duquel s'autoriser comme analyste. Il faut une façon de s'en servir, de se servir de sa fonction, dans l'interprétation, dans le transfert, d'où on puisse vérifier qu'on peut s'en passer, se passer de son usage normatif et religieux. Soyons clairs. Il ne s'agit pas de s'en passer en tombant dans la dispersion du réel, du symbolique et de l'imaginaire, par rupture du nœdipe, qui envoie balader le Nom-du-Père, ni de tomber dans le délire de Schreber qui faute d'un Œdipe quatrième

rond, fusionne les trois.

Il s'agit de se servir autrement du quatrième rond. Il s'agit de sortir la question du père de son en-moïsement freudien en passant au-delà du rite obsessionnel de l'Œdipe. Rappelons que pour Lacan non seulement Freud perpétue la religion mais qu'il la consacre comme névrose idéale (RSI, leçon du 17 décembre 1974).

De la névrose idéale on peut se sortir, à condition de mettre le pied au-delà de l'Œdipe où ce sont les pieds de la Lalangue, les uns incarnés, hors chaîne et hors sens, les uns de ses émissions sonores à la Lalangue que le poème du savoir joui de l'inconscient scande.

Au-delà de l'insuccès d'Œdipe, il y a un dire, le dire du réel qui ex-siste à sa vérité. Ce dire fait la preuve de ce qui dans l'analyse s'est noué et ex-siste au-delà du nœdipe. Ce dire est *aufhebung* de l'horreur de savoir. Aufhebung peut être traduit par supprimer, ce qui a été malheureusement l'option prise par les traducteurs de Freud mais qui doit être traduit si l'on se veut au plus près du texte de Hegel comme le dépassement d'une contradiction dialectique où les éléments opposés sont à la fois affirmés et éliminés.

La preuve d'une analyse réussie serait ce dire qui est seul à témoigner de la cause de notre horreur de savoir. Ou encore, une analyse réussie, prouve l'efficace de ce dire qui témoigne de ce trou dans le savoir qui nous fait horreur phobique. Il n'y a que le dire qui nous hisse à l'existence. Une analyse au-delà de l'Œdipe est une analyse au-delà de ce dont les analystes depuis le petit Hans (depuis qu'il promena Freud et son père à travers ses circuits de voies ferrées) ont peur. Dans Télévision Lacan semble dire que les analystes ont peur que le père ne soit plus l'assureur multirisque capable de couvrir le réel de la jouissance. Assurément, le Nom-du-Père n'assure plus tous les avenirs. Car au-delà du Nom-du-Père il y a le fait qu'on dise qui fait que prendre sa vie en main ne soit plus une parole en l'air.

L'inconscient réel, l'inconscient de l'invraisemblable qu'est le réel, ne marche pas sur la tête du père. Sa poétique est suspendue entre le double abîme du savoir et de la jouissance de la Lalangue. L'analyse n'a d'autres moyens que la parole et ses ratés. La psychanalyse prouve que la parole peut déplacer des montagnes, les montagnes du refoulement. Mais, il y a le réel. Le réel que le miracle de la parole ne déplace pas. Là où la difficulté commence c'est quand on se demande par quelle voie cette action de la parole procède. Lacan s'y est cogné tout au long de son parcours. Il dit que ça demande une grande pratique et une patience infinie. Patience et mesure voilà les deux instruments de la psychanalyse : il faut savoir mesurer l'aide que l'on donne à l'analysant en l'écoutant. C'est en cela que la psychanalyse est difficile. Le plus difficile est de concevoir sa finitude, qu'elle trouve un terme satis-

faisant, concluant. À quelles conditions une psychanalyse peut-elle finir ? Le problème est qu'avec la seule parole sous transfert comme moyen de déchiffrage de l'inconscient une psychanalyse ne peut pas prendre fin. Elle est in-finie. Car la course à la vérité menteuse est sans fin.

Alors, si on ne peut se contenter du pouvoir de la parole pour qu'elle trouve une fin, sur quoi l'analyse peut-elle prendre appui ? À quoi tient le fini d'une analyse ? Lacan répond : du réel de la jouissance du symptôme. De son invraisemblance. C'est ce réel que vise une analyse. Elle vise à nous réveiller du rêve éveillé par lequel le fantasme nous fait dormir debout, comme le fait l'homme aux rats quand il rêve de réanimer, de ressusciter le père mort pour qu'il lui demande d'exhiber l'image de son pénis en gloire.

Georges Froccia

J'ai croisé mon cadavre

Introduction de l'introduction

Avant de commencer mon exposé proprement dit, je voudrais vous parler du dernier livre de Gérard Haddad, pas du tout pour faire sa pub, mais pour que vous notiez un changement renversant : Il travaille dans ce livre la question de la fratrie et fait la démonstration que ce n'est plus l'œdipe c'est à dire la question intergénérationnelle qui est fondamentale et première mais celle du frère, celle de la fratrie. C'est ce que j'ai entendu clairement et très précisément de sa bouche dimanche matin sur France Culture. Vous pouvez évidemment retrouver cette interview.

Ce que je veux mentionner à partir de cet exemple-là, et c'est l'introduction de mon introduction, c'est que les textes psychanalytiques, en particulier ceux de Freud et de Lacan ne disent pas des vérités. Ceux qui les présentent comme des vérités sont des psychos rigides. Mais tous ces textes sont des sources infinies de créativités nouvelles pour les praticiens de la psychanalyse qui ont besoin de se construire une religion personnelle, religion selon l'étymologie de relegere, c'est-à-dire lire, lecture, relire. Religion indispensable de l'analyste pour, faut-il le souhaiter, que les analysants puissent créer à leur tour la religion qui leur convient.

À partir du moment où l'inconscient et bien évidemment le transfert restent centraux, le texte produit par celui qui pratique la psychanalytique, produit inévitablement un élément qui s'ajoute au corpus des textes fondamentaux de la psychanalyse. Il rentre, ce texte, dans la trame qui constitue le corps de la psychanalyse. (Je n'oublie pas la sexualité infantile comme référent central. Elle est devenue de nos jour un fondement tellement évident, qu'il allait de soi pour moi de ne plus l'évoquer).

Voici maintenant la religion qui me constitue et à partir de laquelle fonctionne ma pratique psychanalytique.

Je crois en ce que je ne connais pas.

Je crois en l'inconscient, je crois au transfert et je crois à l'*amort*, néologisme lacanien qui avec le préfixe privatif a, définit la nécessité fondamentale pour le sujet de repousser la mort. Ce qui est une manière de *fairAvec* la mort. Et comme l'*amort*, en ce qui me concerne, correspond au réel lacanien, c'est-à-dire, à ce qui échappe, à ce qui ne se maîtrise pas ; je crois également en une trinité qui est le tissage du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

Ainsi posé le cadre, je dis que J'ai croisé mon cadavre, titre de mon intervention. Le cadavre c'est le corps sans ses habillages culturels. J'ai croisé mon cadavre est une rencontre fulgurante et terrassante qui ne s'écrit pas. C'est ce qui s'inscrit dans l'angoisse. Il n'y a pas d'écriture pour l'absorber. Vous avez tous rencontré votre cadavre. Il n'y a pas dans cette rencontre, une seconde écriture qui pourrait remplacer une première puisqu'elle n'existe

pas. Comment faire avec ce qui ne se remplace pas ? Quel est le discours du psychanalyste face à l'analysant pénétré par l'angoisse ?

Il y a ce qui s'écrit.

Le *grand Autre* s'est construit à partir des mythes culturels et ses particularités chez chacun d'entre nous se sont tissées avec le *réel*. De ce fait, à toute forme que peut prendre le cadavre, correspond une construction particulière du *grand Autre*. Le cadavre a la tessiture que lui a donnée le *grand Autre*. Le cadavre imaginaire et symbolique du samouraï n'a rien à voir avec celui du djihadiste, ni avec celui qui a été élevé au biberon des monothéismes traditionnels.

Ce que nous rencontrons dans la souffrance psychique, c'est un *Grand Autre* qui borde inefficacement ce trou qu'est le *réel*.

C'est ce que nous pouvons avancer pour toutes les personnes qui consultent un psychanalyste. Ces mythes repérés comme aliénants révèlent que ce trou peut se border *Autre-ment*.

La création, c'est une lecture *Autre* puis une écriture *Autre*. L'analyste, nous dit Lacan dans le séminaire *le moment de conclure*[1], c'est un rhéteur parce qu'il est le « *supposé-savoir-lire-autrement* ». Lire *Autre-ment* ce qui est écrit. Ce qui est écrit c'est tout ce qui est du registre du mythe, de la doxa, de la culture et des constructions humaines. J'ouvre le mythe et je me construis mon mythe *Autre-ment*. Tout en sachant que mon mythe ment tout autant que les autres mais il me convient, je me le suis choisi. Je me construis ma religion personnelle comme disait Gérard Pommier, ici, il n'y a pas bien longtemps.

[1]. Jacques Lacan, séminaire, *Le moment de conclure*, éditions ALI, page 36, séance du 10 01 78.

Quel devenir pour la psychanalyse ? Interrogeons-nous cette année à l'AEFL. Il est évident qu'il est question de la religion individuelle que se construit l'analyste qui va permettre aux analysants de construire la leur. Religion dans le sens de l'étymologie, relegere, relire.

Ouvrir la doxa, ouvrir la religion instituée par le politique pour aller vers une religion de l'individuel, c'est ce que Freud et Lacan ont proposé. Ils ont fait ce qu'ils ont pu en cette direction. Ils se sont révoltés pour se désaliéner d'une doxa. Cela ne les a pas empêchés de rencontrer des impasses et d'y rester. Tout simplement là où ils n'ont pas pu ne pas mettre un bouchon.

Dans *L'homme Moïse et le monothéisme*, Freud va jusqu'à faire chavirer le mythe fondateur du monothéisme : Moïse n'est pas Juif écrit-il et en plus il n'a pas existé mais se trouve être la concaténation de deux hommes appartenant à des époques différentes.

De son côté Lacan donne un coup fatal aux mythes en posant le *réel*, comme « *Zéro absolu*»[2]. Origine impossible à appréhender. Il s'agit donc, de cette origine, de cet impossible de s'en détourner pour s'orienter vers la poésie. Poésie Lacanienne qui écarterait même, irrémédiablement, les concepts de père et de mère puisque nous ne devrions parler dorénavant que de *Pouâtes*. En effet, les parents devront incarner l'orientation artistique pour pouvoir la proposer et la transmettre à leurs enfants. De ce fait, il est à envisager pour Lacan de remplacer les parents par des *pouâtes*. Je le cite : « pour-

[2]. Jacques Lacan, séminaire *Le Sinthome*, éditions ALI, page 121.

quoi ne dirait-on pas qu'on est apparenté à part entière d'un *pouâte* par exemple, au sens où je l'ai articulé tout à l'heure, le *paspouâteassez* ?[3]

De plus, nos symptômes comme conséquence de nos mythes, Lacan va l'expliciter en inventant « *L'hystorique* », avec un y comme dans hystérique pour inscrire l'hystérique et de ce fait tous les symptômes à la fois dans l'histoire et le tore qui a pour spécificité de représenter la structure humaine qui fait que l'homme tourne en rond[4].

L'homme tourne en rond s'il s'entête à vouloir boucher par un savoir théorique ce que rien ne peut boucher.

Nous sommes ici, à l'opposé d'une théorie qui se construit à partir du clivage premier et fondamental, entre celui qui a un pénis et l'autre qui ne l'a pas. Bien sûr, le pénis devient imaginaire puis phallus symbolique, bien loin de ses origines corporelles et vierge de toute corporéité nous dit-on. Mais que se passe-t-il dans l'inconscient ? Cette théorisation se verrouille et est présentée facilement comme vérité. Cette théorisation est devenue rapidement discriminante, elle a empêché la compréhension de certaines pathologies et s'est avérée inadéquate. C'est ce qu'avancent Jean-Pierre Bénard et Elisabeth Godart :

« *Cette théorisation «aura contribué à ce que certains fassent de la psychanalyse une théopsychothérapie destinée à remettre le sujet dans le droit fil du dé-lire correct, assujetti et coupable. Ce dernier point est patent chez Freud qui cherche incessamment là où le sujet serait en faute relativement à une juste inscription dans le registre d'une famille convenue. Le péché œdipien se présente comme une faute originelle à laquelle aucun sujet n'échapperait, sauvé au dernier ressort par une singulière référence au Père comme fondateur.* »[5]

Comprenons la férocité de certains exercée contre cette psychanalyse ; je pense à Deleuze, Guattari, Onfray, aujourd'hui. Je les approuve. Il y a une autre psychanalyse, il faut la faire connaître.

Dans ses derniers séminaires, dont l'Insu et *Le moment de conclure*, Lacan dit que cet échafaudage patriarcal, binaire et phallique ne peut rendre compte du réel. Il masque le réel, il le borde de mythes insatisfaisants, inopérants. Par l'intermédiaire du *grand Autre*, il escamote, dissimule, l'absence évidente de réponse à la question du mystère de la vie et pervertit, la confrontation à la détresse fondamentale de la vie et de la mort. Lacan s'escrime à nous le dire. En même temps qu'il propose les parents comme des *pouètes*, il se décentre totalement du sexuel pour interroger la mort et la question du cadavre qui devient pivot de l'inconscient.

Croiser son cadavre et croiser une représentation de son cadavre, ce n'est pas la même chose.

Nous croisons répétitivement des représentations de notre cadavre dans la culture et toutes les formes artistiques. Croiser une représentation de son cadavre c'est croiser une forme de vie, une mascarade nécessaire. Il faut le savoir. Nous ne pouvons-nous en passer encore faut-il ne pas en être dupe pour pouvoir jouer à la dupe. La rencontre avec la pomme sûre, celle que l'on

3. Jacques Lacan, séminaire *l'insu*, éditions ALI, page 132.

4. Jacques Lacan, séminaire *l'insu*, éditions ALI, page 22, leçon du 14 décembre 76.

5. Élisabeth Godart et Jean Pierre Bénard, *Freud, Lacan… Quel avenir*, page 346

ne peut plus manger, pourrie même, est l'une de mes premières rencontres avec la représentation de mon cadavre. Premier poème contenu dans la Méthode Boscher ou *la journée des tout petits* chez Belin, premier poème adressé aux écoliers du cours préparatoire dans les années cinquante, soixante.

« *Petite pomme au bord du pré,*
Si je te donne un coup de pied,
Où iras-tu rouler ?
Oh je t'en prie,
Laisse-moi finir ma vie sous mon pommier. »

La pomme dit quelque chose de la mort, un habillage de la mort. Mort liée à la maltraitance et à la séparation. Le pommier imposant et tutélaire, immédiatement propose la sécurité, la bien traitance et la sérénité. Origine et fin qui se rejoignent. Sécurisées et sécurisantes en même temps. Nous qui ne pouvons pas penser sans une origine, nous la trouvons possible, protectrice totalement. Origine et fin au même endroit. Un mythe est dit, un mythe est ouvert. Nous sommes dans la verticalité, nous ne sommes pas loin de l'ombre apaisante de Dieu.

C'est ici, autour du cadavre de la pomme que se construisent les histoires, les mythes, les religions et donc toutes les défenses pour mettre à distance la mort. Ainsi, l'homme qui ne peut pas ne pas préparer les corps morts pour la mort puis ensuite donner une construction à ces corps, introduit ici, la rigueur du rituel pour maîtriser quelque chose de la disparition et du cadavre. Se construit peu à peu le *grand Autre* qui exige une organisation autour de cet inéluctable. Une disparition qui doit se dire en forme de présence. Cette mort qui se situe au centre des préoccupations de l'humain doit être maquillée en représentations de vie. C'est l'œuvre du *grand Autre*.

Vous avez tous vu le film de Jeux interdits de René Clément. Les deux enfants, Paulette et Michel se mettent à créer des sépultures pour tous les animaux morts qu'ils découvrent. Ces sépultures sont métaphore du corps pour effacer le réel du corps, pour effacer la mort.

Nos sociétés, particulièrement celles d'aujourd'hui planifient obsessionnellement le faire et l'avoir. Elles font des propositions multiples pour profiter au maximum de la vie, propositions et productions successives et incessantes qui effaceraient la mort. C'est *l'amort*, avec le a privatif. Cette pomme pourrissante, en sécurité sous son pommier en est une. Le pommier c'est Dieu qui pourvoit à une fin sécurisé, Dieu dans toutes les figures de puissance et bien évidemment celle de la théorisation du phallus. Se trouver sous l'une de ces figures permettrait de se sentir plus fort, passage obligé bien évidemment par la rédemption et l'effacement du péché. D'où cette verticalité présente partout et tout le temps. Bien évidemment cela rate et particulièrement chez les personnes qui consultent. L'angoisse de mort perce. Ce qui signifie que ces sujets sont embourbés dans une relation mythique au grand Autre, une dépendance au désir de ce *grand Autre* qu'ils ne peuvent satisfaire.

Verticalité par rapport au *grand Autre* qui possède, du coup le corps et définit les règles qui entourent et pansent ce corps. Il en va bien évidemment aussi de penser les corps avec la pensée Si la mort c'est le réel ; le corps devient le grand Autre. Le grand Autre qui a recouvert et éloigné le cadavre.

Il y a ce qui ne s'écrit pas.

Le corps est une écriture du *grand Autre* pour le *grand Autre*. L'écriture théorique psychanalytique qui puise dans le sexuel ne répond pas. Lacan, abandonne le sexuel pour poser le primat de l'interrogation du côté de l'a-mort : je le cite :

« *Le point d'interrogation (...) a sa réponse pour tout tétrume un. J'écrirais ça l'amort* »[6].

Ainsi, à ce moment de sa recherche, pour Lacan, l'objet perdu c'est l'éternité. Le temps, serait celui d'une vie marquée par la mort. Le rêve dirait l'absence de temps, l'éternité de ce fait. Le rêve dirait l'effacement de la mort, et constituerait une machinerie fertile en production mythique. Je cite Lacan :

« *L'absence de temps - c'est quelque chose qu'on rêve – c'est ce qu'on appelle l'éternité. Et ce rêve consiste à imaginer qu'on se réveille. On passe son temps à rêver, on ne rêve pas seulement quand on dort. L'inconscient, c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort* »[7].

Quelle conséquence à tirer de cela pour l'analyste ? C'est que cette nouvelle hypothèse de l'inconscient ne peut fonctionner que pour un analyste en rapport et en travail avec cette question de la mort, la question de sa propre mort. L'acceptation fondamentale au niveau de son discours, de ne pas maquiller son cadavre. C'est à dire ne pas boucher le discours de l'analysant par du maquillage. C'est ce qui peut se jouer très finement dans une analyse et c'est ce que Lacan explicite lorsqu'il définit la formation de l'analyste. Je le cite :

« *Mais il y a un réel en jeu dans la formation même du psychanalyste. Nous tenons que les sociétés existantes se fondent sur ce réel (...) ce réel provoque sa propre méconnaissance, voire produise sa négation systématique* ».

Rien de plus clair : le clinicien doit faire entendre sa propre méconnaissance, sa capacité à accepter de devenir absence, n'être personne, c'est-à-dire ne pas prendre la place du Grand Autre. À son insu dans son rapport à l'absence, à sa capacité de s'effacer, il dit son rapport personnel à l'angoisse, là où se manifeste l'étrange et le bizarre. À son insu car c'est de ce rapport-là, celui de l'analyste à son cadavre, à sa capacité à être absent que l'analysant entend le trop plein aliénant de son propre mythe. Du coup, il en va de même du symptôme. Le symptôme qui peut être décrypté dans son rapport qu'il entretient avec la mort.

Je termine :

Croire en ce que l'on ne sait pas et s'intéresser à ce que l'on ne sait pas, c'est donner la priorité à l'intuition et à la créativité. C'est une piste pour le

[6]. Jacques Lacan, *Le moment de conclure*, éd. ALI, page 40, leçon du 17 janvier 1978

[7]. Jacques Lacan, *Le moment de conclure*, éd. ALI, page 10, leçon du 15 novembre 1977.

psychanalyste, partagée entre autre par Jean Paul Gilson. Je le cite :

« *Cependant, il ne pourrait guère expliquer, celui-là, la certitude qui en l'an 1492, en pleine mer, décida C. Colomb à risquer la poursuite de l'aventure quand il savait que la moitié des vivres venaient d'être consommés, interdisant de fait, la possibilité d'un retour. Il y va d'autre chose que d'efficience : mais d'un savoir dans lequel l'analyste doit puiser sa certitude au même titre que le patient trouve la sienne dans son fantasme tout d'abord, dans son sinthome ensuite.* » .

Nora Lomelet

Clichés psychanalytiques

Il y a bien longtemps que la psychanalyse n'interroge plus du coté de l'origine qu'elle soit biologique ou factuelle, elle n'est plus celle des premiers balbutiements, Il ne s'agit pas de faire d'une cure analytique, un chantier archéologique avec des fragments de pièces historiques et une datation au carbone 14. Et pourtant, lorsque vous évoquez la psychanalyse à des profanes vous ne manquerez pas d'entendre la dimension Historique comme étant la pièce majeure de cette expérience, " ce qui m'est arrivé " Alors qu'il s'agit d'hystoricité, c'est-à-dire, comment l'analysant parle de ce qu'il a vécu et d'où il parle. Telle est la structure, un discours, qui nous tient bien plus que nous le tenons.

La cure analytique s'exporte mal en dehors du cabinet où elle s'exerce, elle est avant tout une expérience de transfert, de discours, de parole et d'une rencontre particulière avec un psychanalyste. Essayez, de ne raconter ne serait-ce qu'un fragment d'une de vos séances et vous constaterez que c'est une tentation risquée parfois qui laissera votre interlocuteur, au mieux indifférent, au pire inquiet, voire dubitatif même s'il est de notoriété publique que parler est un bon moyen d'aller mieux.

Il y a 4 ou 5 ans, une série tv israélienne s'essaie dans la reconstitution de séances entre un psy et son patient. Malgré les efforts des réalisateurs, le spectateur se retrouve mis en place d'un tiers exclu, il assiste impuissant, à un face-à-face, il s'y verra endurer 60 minutes de plaintes entrecoupées de silence et de crises de larmes pas toujours télégéniques. Malgré quelques flash-back, le feuilleton ne réussit que la performance de vous transformer en un voyeur sadique ou de vous happer dans un ennui abyssal. C'est peut-être pour cette raison que Freud ne croyait pas possible une illustration des cas et encore moins une application de la psychanalyse au cinéma. En 1925 le producteur de cinéma Samuel Goldwyn, fondateur de la MGM, lui propose 100 000 dollars pour l'aider à élaborer « une histoire d'amour vraiment formidable ». Malgré son manque d'argent, Freud ne daigna pas répondre.

Hollywood ne fut pas empêché pour autant de monter des films traitant de la psyché, humaine, mais plus spécialement, celle des femmes et des fous, et toujours au regard d'une certaine normalité. Il fallut attendre Woody Allen, pour que le grand public cesse de lier pathologie

mentale et psychanalyse. À peine dégagée du physiologique, elle devenait une méthode réservée à une certaine classe sociale, intellectuelle et bourgeoise, dont le désœuvrement et les questions existentielles, trouvait son écho dans les cabinets cossus des psys new-yorkais. Woody Allen fait un usage comique et métaphorique de la psychanalyse. Au lieu d'être favorisée par l'analyste, la liberté de choix disparaît au profit du lien de dépendance à l'égard de l'analyse. Au lieu d'être relativisé, le narcissisme des analysants est complaisamment cultivé, d'autant que leurs problèmes sont tout ce qu'il y a de plus banal : rencontre du partenaire sexuel, désir d'être aimé, angoisse de la maladie et de la mort. Alors qu'elle devrait être évacuée dans la cure, la névrose en sort renforcée pour le bonheur du spectateur mais au service d'un cliché : « la psychanalyse c'est long, c'est cher et c'est nombriliste ». « Mes films sont une forme de psychanalyse, disait Woody Allen, sauf que c'est moi qui suis payé, ce qui change tout ».

Il y a quelques années de cela, j'écoutais une émission radiophonique sur diverses méthodes consistant à faire émerger des traumatismes de l'enfance. La psychanalyse se retrouva au cœur du débat, et ce à la suite du témoignage d'un père, fâché avec sa fille, depuis que celle-ci en analyse, avait révélé qu'elle savait avoir été violée par lui dans sa petite enfance. Ce père, désespéré, appelait pour dire son impuissance. Il clamait son innocence et cherchait auprès de ses interlocuteurs une solution, comment ramener sa fille à la raison, faire entendre que rien de ce qui lui était reproché n'avait eu lieu ? Ce qui m'embarrassa dans cette intervention fut la réaction des psys eux-mêmes, ils semblaient gênés aux entournures, leur froideur, à l'égard du témoin, participait à donner du crédit à la plainte de la fille, comme si la psychanalyse était une méthode régressive permettant tel un sérum de vérité, de libérer non pas la parole, mais une vérité factuelle, dissimulée derrière des souvenirs-écrans. Si cela était, la CIA aurait utilisé la psychanalyse en vue d'extorsion d'aveux, or il se trouve que la torture reste encore à ce jour, une méthode bien plus efficace.

Alors « si je fais une analyse, ne prendrais-je pas le risque de faire surgir des souvenirs qu'il vaut mieux laissés enfouis ? Et que ferais-je ensuite de tout ce que mon inconscient aura révélé, n'ai-je pas plutôt intérêt à faire avec mon amnésie infantile ? »

Pour répondre à cette inquiétude bien légitime, il faut reprendre le cheminement de Freud. Au tout début, la psychanalyse se centrait sur la quête d'une vérité historique, les faits et seulement les faits donnaient un sens au trauma. L'étiologie des névroses prenait ses racines dans une biographie, dont l'amnésie de certains éléments, engendrait les symptômes. Mais au fur et à mesure de son élaboration, Freud renonça à jouer les Sherlock Holmes. Du récit des patients auquel il donnait du crédit, il a parlé de roman familial. Il peut sembler évident de nos jours, que l'aspect autobiographique d'un récit ne peut avoir

qu'un lien très lâche avec la véracité historique. Les souvenirs se tissant dans la mémoire de l'oubli, le névrosé croit en ce que son inconscient a confectionné, c'est peut-être, aussi pour cela, que vous et moi, aimons la littérature et le cinéma, les histoires en général. André Bazin disait à ce propos : « le cinéma substitue à nos regards un monde qui s'accorde à nos désirs ». Pas de temps mort au cinéma.

Il y a bien longtemps que la psychanalyse n'interroge plus du côté de l'origine qu'elle soit biologique ou factuelle, elle n'est plus celle des premiers balbutiements, Il ne s'agit pas de faire d'une cure analytique un chantier archéologique avec des fragments de pièces historiques et une datation au carbone 14. Et pourtant, lorsque vous évoquez la psychanalyse avec des profanes vous ne manquerez pas d'entendre la dimension Historique comme étant la pièce majeure de cette expérience : « ce qui m'est arrivé » alors qu'il s'agit d'historicité, c'est-à-dire, comment l'analysant parle de ce qu'il a vécu et d'où il parle. Telle est la structure, un discours, qui nous tient bien plus que nous ne le tenons.

En analyse, nous cherchons à nous débarrasser de notre passé infantile, et en fin de compte, nous attendons de cette expérience qu'elle vienne donner du sens à tout ce qui reste suspendu à un questionnement douloureux. Pour autant, l'analyste ne peut en aucun cas se faire le correcteur de ce qui est vrai ou faux dans le récit qu'il entend. Après tout la psychanalyse s'occupe aussi des rêves, elle ne cherche pas à les réduire à un symbolisme naïf, à une définition archétypale ou à une prémonition significative d'un futur évènement. Les lacaniens ne s'occupent pas de l'analyse du rêve mais de celui du rêveur. Nous en revenons toujours au discours et comment il enferme en son sein un trauma qui se répète encore et en corps.

Ce que l'expérience psychanalytique démontre c'est que la vérité elle-même à structure de fiction, comme le disait Lacan, elle fait apparaître sa nature de semblant. Pour citer Lacan à nouveau « l'inconscient est le chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge » C'est-à-dire qu'elle est voilée par le fantasme, il n'y a pas d'autre moyen d'attraper cette vérité mi-dite, qu'à partir d'une production subjectivée par le langage. Le sujet s'invente une famille, un roman comme le soulignait Freud, sauf qu'il ne sait pas ce qu'il invente. Il ne sait pas que là où il croyait avoir vécu une histoire, il avait en réalité construit une série de fantasmes. Ce gain de savoir dans une vérité qu'il avait imaginé à la fin d'une cure modifie sa biographie infantile. Ce qui se joue dans une cure, n'est pas de parvenir à la vérité factuelle de quelques évènements depuis longtemps oubliés, ce qui est en Jeu c'est la reconstruction du passé, c'est-à-dire la manière dont ce passé intéresse la position d'énonciation présente du sujet, comment il transforme le lieu même à partir duquel parle ou est parlé le sujet.

Parler en analyse est un acte, un acte de transformer le réel du symptôme par le biais de mots uniquement, sans recourir à une opération inédite sur le corps, nous pouvons déterminer le moment ou Wilhelm Reich cessa d'être un psychanalyste, lorsqu'il abandonna le médium de la parole et commença à s'en remettre au massage corporel pour libérer les tensions névrotiques.

La vérité d'un sujet est prise dans cette forme discursive qui la structure. Une anecdote pourrait métaphoriser mon propos : c'est l'histoire d'un ouvrier qui tous les soirs en quittant l'usine pousse une brouette. Les cadres le soupçonnent de cacher un larcin dans cette brouette, et chaque soir ils auscultent scrupuleusement les coins et les recoins de l'engin sans rien trouver. Finalement ils découvrirent ce qu'il en était, ce que l'ouvrier volait, c'était des brouettes. L'inconscient n'est pas caché dans la brouette il est la brouette elle-même.

Ce savoir qu'un analysant acquière le long d'une cure, qui est savoir d'une vérité qu'il avait imaginé, n'est pas celui de la connaissance des processus inconscients, sorte de psychologie psychanalytique qui permettrait au terme de constituer un corpus relatif à un inconscient objet, caché dans la brouette, corpus constitué de généralités psychologiques. Ce qui serait un savoir positivé, Lacan parlait dans je ne sais plus quel dernier séminaire, d'un gain de savoir négatif. « Tu peux ne pas savoir ».

Si Analyser c'est chercher l'analphabète, écrit Colette Soler, nous sommes très loin d'une forme d'échange où un intellectualisme de salon viendrait trouver sa loge.

« Analyser, c'est connecter des unités hors sens avec d'autres signifiants associés… passer du Un erratique qui émerge en surprise, à la chaîne du langage »[1]. Tout en adhérant à cette formulation, nous ne pouvons réduire le champ de l'expérience analytique à l'attente patiente de l'émergence d'un lapsus, d'un mot d'esprit ou d'un signifiant erratique ou énigmatique, c'est cela, mais pas seulement, c'est aussi dans ce flot de paroles qui charrie des vagues de souffrance, que s'acquiert cette possibilité pour l'analysant d'apprendre à perdre ce qu'il croit avoir perdu. Son paradis, sa complétude. C'est quelques fois, juste dire son impossible à dire, parce que la norme sociale vous impose un discours dans lequel vous ne vous reconnaissez pas toujours. C'est aussi un espace de rencontre qui fait lien social. Ou l'on vous écoute et où l'on vous croit (sans trop y croire). Que penseriez-vous d'un analyste qui s'écrierait :

[1]. Colette Soler, *L'inconscient réinventé*, PUF, 2009, p. 58

« mais il faut savoir ce que vous voulez, la dernière fois vous m'avez dit exactement le contraire »

Autre cliché : le psychanalyste est un individu débarrassé de son

inconscient. Il sait faire là où les autres butent.

L'inconscient ne peut en aucun cas être substantialité, or l'idée d'un savoir-faire de l'inconscient, laisse supposer qu'a la fin d'une cure, vous serez un expert en la matière psychique qui vous constitue. À partir de cet aphorisme Lacanien « les non dupes errent » pourquoi ne pas le retourner en cette formule « les non dupes ne errent plus ». Celui qui peut cesser son errance, n'est ce pas celui qui fait taire cette volonté d'écrire ce qui ne peut s'écrire, ou qui s'écrira un jour ? Fatalisme me direz-vous ? Non, simplement une possibilité offerte, celle de ne plus tomber dans les pièges de la douleur et dans la recherche infinie de sa compréhension. Tu es cela. Du symptôme qu'il a, le sujet passe au symptôme qu'il est. C'est cette possibilité d'un savoir y faire avec et non d'un savoir-faire de l'inconscient, Nous avons tous rencontré un jour, les maîtres de l'inconscient, ces intouchables, au savoir lié à la vérité. Lacan les repère notamment dans le film «Psychose», il voit dans la diatribe du psychiatre convoqué pour expliquer la folie de Norman Bates, toutes les marques du débrouilleur d'embrouilles, comme il le dit ironiquement. C'est « celui qui se présente là pour trancher sans appel au terme de tous les recours »[2]. La fin d'une analyse consisterait alors en une identification à l'analyste, un sujet non divisé, qui sait ce qu'il fait et qu'il fait ce qu'il sait, sans symptôme. Et pourtant, comme le soulignait Lacan, des symptômes, tout le monde en a.

[2]. séminaire *Le transfert*, Seuil, p. 23

La psychanalyse pour Lacan et pour Freud était une méthode de lire les textes oraux ou écrits, elle n'a jamais été dangereuse sauf lorsque les psychanalystes s'imaginaient détenir un pouvoir sur la guérison de leurs patients. Lacan tord ce signifiant de patient, il ne veut pas de cette passivité dans laquelle le psychanalyste, seul membre actif, aurait un savoir sur la douleur de celui qui parle, le terme choisi est analysant, et confère ainsi la place d'un sujet à celui qui est allongé, et celui de semblant d'objet est désormais occupé par le psychanalyste. Faisons un bon jusqu'en 1977 ou Lacan parle dans son séminaire du «sujet supposé savoir», l'analyste : « Une attribution, ce n'est qu'un mot. Il y a un sujet, quelque chose qui est, qui est supposé savoir, le savoir est donc un attribut. Il n'y a qu'une seule chose c'est qu'il est impossible de donner l'attribut du savoir à quiconque, celui qui sait, c'est dans l'analyse, l'analysant, ce qu'il déroule, ce qu'il développe, c'est ce qu'il sait, à ceci près que c'est un Autre, mais y a-t-il un Autre ? Que c'est un Autre qui suit ce qu'il a à dire, à savoir ce qu'il sait.[3]

[3]. séminaire *L'Insu*, séance du 10 mai 1977, inédit

Entre 1956 et 1957, Lacan tient un séminaire intitulé « La relation d'objet ». Il s'insurge contre cette psychanalyse postfreudienne, celle qui est envisagée comme une sorte de remède social. Il s'oppose à cette fureur de l'adaptation du sujet à l'ordre social, aux normes morales, « de l'aveu même de ceux qui sont engagés dans cette voie, dit-il, le progrès de l'expérience analytique serait d'avoir mis au pre-

mier plan les rapports du sujet à son environnement[4]. Après tout, pourquoi ne pas affirmer que le sur-mesure est à la psychanalyse, ce que le prêt à porter est aux psychothérapies, la psychanalyse, elle, ne vise pas à faire correspondre le dire et le dit, l'énoncé et l'énonciation, elle doit continuer à s'opposer à l'approche du sens commun qui accepte la prétendue réalité externe en tant que telle, comme quelque chose de donné par avance et qui réduit l'appareil psychique à la question de savoir comment cet appareil réussit à s'accommoder de la réalité, à s'y connecter. Alors que la psyché construit son propre univers, « La psychanalyse conformiste, serait celle qui s'asservit à la réalité sociale existante, à ses rapports de domination considérant comme pathologique toute distance critique prise à son égard »[5]. Il n'y a qu'à lire les postfreudiens et leur cure type, pour saisir toute cette dimension performative et adaptative dans laquelle ils engageaient leurs patients.

4. ibid. p. 18

5. Slavoj Žižek, *Lacan à Hollywood*, Éditions Jacqueline Chambon, 2010, p. 88

Vous connaissez cette expression : jeter le bébé avec l'eau du bain.

L'ego-psychologie proposait de débarrasser le bébé de son eau sale, de ses symptômes, de tout ce qui apparaissait comme une perturbation dans le but de conserver le moi aussi intact que possible, purifié de toutes ses taches sombres, un beau bébé tout propre à son papa ou à sa maman analyste. Lacan expulse le bébé, le moi, il vise le réel, l'eau sale, de telle sorte que le parlêtre puisse se confronter à ce qui organise sa jouissance, qu'il s'y reconnaisse. La stratégie des associations libres depuis Freud, ne consistait-elle pas à piéger la fonction de l'ego de telle sorte qu'une fois son contrôle diminué, puisse surgir en pleine lumière, l'or-dure de la jouissance ? Chassez le naturel et le voilà qui revient au galop, car comment comprendre que si le moi n'est pas maître en sa demeure, les disciples de Freud, lui ait redonné ses lettres de noblesse ? Après sa mort, les mouvements psychanalytiques s'appuient outrageusement sur l'idée d'un moi fort ou d'un moi faible. Ces derniers sont traités d'individus « prégénitaux », dépendants de la persistance de certaines relations dites objectales. Et ce sont ces personnages que le cinéma hollywoodien, se targue de redresser ou d'éradiquer. L'élucubration des psychanalystes est dénoncée par Lacan dont la cure type consistait « en une liquidation parfaite des affects, aboutissant (et je cite Lacan) à cette adaptation que l'on nomme la relation d'objet qui donne à tout observateur le sentiment d'une personnalité harmonieuse »[6]. Lacan stigmatise à ce propos le principe malin du pouvoir auquel ouvrent certaines directions de cure qui se donnent pour fin le bien de l'analysant sous la forme de lui donner enfin le phallus, le sien, celui de l'analyste, l'hostie. Si l'on veut savoir ce que Lacan brocardait, il faut lire « la cure type » de Maurice Bouvet, mais je n'ai pas le temps pour vous rapporter les extraits nécessaires à cette compréhension.

6. Séminaire *La relation d'objet*, Seuil, p. 12

Pour ceux qui ont vu le film de Hitchcock, « Pas de printemps pour Marnie », ils conviendront avec moi que nous sommes dans ce

cliché, la cure express de Marnie, débouche sur cette rectification de l'objet phallique : l'homme, comme devant être ce qui manque à la femme. Pour résumer le film, il s'agit de l'histoire de Marnie, qui alors qu'elle est une toute petite fille, tue à coups de tisonnier, un marin, avec laquelle sa mère prostituée se bagarrait une nuit d'orage. Devenue adulte, la jeune femme, frigide, cleptomane et phobique, fait main basse sur les coffres-forts des entreprises dans lesquelles elle travaille comme secrétaire. Au cours d'une de ses cavales, elle rencontre un homme, qui lui proposera un mariage contre son silence. Malgré ses résistances, Marnie sous l'injonction de son époux, se pliera en toute fin du film, à une séance analytique de 5 minutes, grâce à laquelle elle s'allégera de la dépendance d'avec sa méchante mère. Les trois objets qui la représentaient, à savoir, le sexe, l'orage, le sang, seront détachés du sujet Marnie, par le simple acte de se remémorer la scène originaire et traumatique dans laquelle ils étaient enfermés.

Ainsi libérée de tout ce qui était enfoui dans sa mémoire, elle quitte au bras de son père-mari-psychanalyste le lieu de son enfance dévastée. La morale triomphante, fait dire à Marnie qu'elle va rembourser l'argent volé, de plus, elle qui refusait toute approche érotique de la part d'un homme, s'accroche au bras de son sauveur et semble prête pour une future lune de miel. Liquidation parfaite des symptômes et projet d'un avenir amoureux, harmonieux et sous l'égide de la repentance. Marnie peut désormais se soumettre aux assauts sexuels de son merveilleux mari, sans plus jamais tenter de se noyer au fond d'une piscine.

Le rapport sexuel peut s'écrire à présent, comme l'évidence que le maître du suspense n'avait pas lu Lacan, et la primauté posée sur la liaison du symbolique et de l'imaginaire ne faisait pas grand cas du symptôme comme solution dans la rencontre avec le désir de l'Autre.

Je paraphrase la définition de Freud à propos du symptôme « le symptôme atteste l'existence de l'inconscient fondé sur un désir refoulé dont le symptôme est le substitut » Il ne s'agit pas de rectifier le symptôme en analyse, puisque c'est la solution du sujet face à un effet de corps et de dire. Il finira par se liquéfier.

Lacan citera Renan, écrivain et philosophe, pour mieux fustiger une psychanalyse engluée dans la norme dont l'idée de la complétude entre l'homme et la femme « Que la bêtise humaine donne une idée de l'infini eh bien s'il avait vécu (Renan) de nos jours il aurait ajouté : et les divagations théoriques des psychanalystes »[7].

Il est vrai que « si l'harmonie en ce registre n'était pas chose problématique, il n'y aurait pas d'analyse du tout »[8]. Il n'y aurait ni littérature, ni poésie, ni tout autre art, cherchant à sublimer l'impossible rapport entre les sexes.

7. Séminaire «*la relation d'objet*». p. 25

8. ibid.

A contrario, Le film d'Emmanuelle Bercot « La tête haute », nous invite à entendre autrement les différentes occurrences de dires qui enferment très tôt l'individu, le coincent et le poussent quelques fois à la violence et à la transgression.

Il y a d'autres clichés sur la psychanalyse véhiculés par les psychanalystes eux-mêmes, et j'en tiens pour preuve un livre qui m'est très vite tombé des mains, mais que j'ai repris pour l'occasion, de le contester.

Il ne vous aura pas échappé que nous vivons dans une société où les traumatismes de l'enfance se déploient dans les librairies comme autant de romans autobiographiques et non comme des autofictions. Quelles que soient les motivations de l'auteur, il ne peut pas ignorer que certains aspects de sa biographie seront modifiés, ne serait-ce que les noms les lieux, et sans parler de ce que sa mémoire aura travesti.

Mais lorsqu'un psychanalyste se prend à témoigner de sa cure analytique, comment peut-il ignorer que son récit sera une fiction ? Je prends ici pour exemple cet ouvrage qui s'intitule : « Qui sont vos psychanalystes ? » de Jacques Alain Miller et 84 Amis. Vous trouverez dans cet ouvrage de 580 pages, une succession de témoignages dont les titres laissent circonspect : « les frissons d'une cure », « une interprétation sans parole », « les secrets d'un acte manqué », « pourquoi je ne suis pas devenu analyste ». Bref, M. Miller veut secouer les analystes, il les somme de se montrer, de s'expliquer, de venir coucher sur papier leur désir d'analyste. La passe se réactualise non sous une forme orale, mais dans un travail d'élaboration écrite où le moi, sous la plume d'un « je », vient se raconter et justifier sa place d'analyste. D'un comment j'ai relevé le gant. Il reprend la demande de Lacan « que s'est-il passé dans votre analyse à vous, qui vous fasse penser que vous pouvez légitimement prétendre à occuper la place de l'analyste ? »

L'idée en soi n'est pas mauvaise, mais il est perdu de vue que dans tout récit une part d'invention vient se greffer à l'insu du plein gré de l'auteur. «Voici ce qui se cache derrière le psychanalyste que vous venez consulter», nous dit J.A. Miller en préambule, c'est une amorce excitante, qui se propose de dévoiler ce qui est caché derrière chaque psychanalyste de la noble association. La sacro-sainte transparence est de retour, la promotion d'une jouissance assurée par le strip-tease des psychanalystes qui n'ont rien à cacher, contrairement aux autres. C'est donc par la passe réinventée par Miller, que nos 84 Amis vont se mettre au travail de venir récupérer ce réel de leur cure qui sera hystérisé à travers ce recueil. La question se pose alors : comment prouver dans une production littéraire et symboligène, cette chute de son amour pour la vérité ? Comment venir dire cet enthousiasme surgissant quand tombe la satisfaction d'un savoir sur cette vérité menteuse, quand se liquéfie la jouissance de se raconter. N'est-ce pas dans ce cas de figure, ravaler

le discours de l'analyste sur le discours du maître, renforçant l'aliénation, élidant pour le coup, comme dans la science le sujet de l'énonciation ?

D'autre part si la fin de cure peut permettre au sujet de s'identifier à son symptôme fondamental, ne signifie pas qu'il ait identifié ce même symptôme. Assumer n'est pas savoir. Dire la lettre de son symptôme, définir un algorithme de sa fin de cure, ne traduit-il pas la volonté de ranger la psychanalyse au rayon des sciences dures, quand ce n'est pas celle de faire la promotion d'un groupe s'autoproclamant expert en la théorisation du réel ?

Le réel est-il fait pour être su, écrit et publié ?

Ne risque-t-on pas à retracer les contours d'un périple de refaire le voyage à partir de sa fin ? Ne tombons-nous pas nous-même à partir d'un vieil album photo, dans le piège de notre imaginaire qui refait l'histoire à partir du cliché ? Alors comment un psychanalyste peut-il accepter d'être aussi naïf, en se portant caution solidaire, ils sont 84 tout de même, d'un témoignage de ce fait qu'il soit devenu analyste ? Pourquoi venir justifier de ce que fut une aventure aussi intime que celle-ci, la justifier raisonable-ment. Dans la passe telle qu'elle fut demandée par Lacan, on attendait d'un passant qu'il témoigne oralement de sa vérité menteuse, qu'il hystérise son analyse, auprès d'un analysant arrivé à un certain moment de sa cure, il fallait qu'il puisse démontrer devant un jury de psychanalystes, comment cette démystification de la vérité qu'il s'était imaginée l'avait guéri du mirage.

Que vous apprend sur votre analyste, le fait qu'il écrive ceci sur sa propre fin de cure. « Ce qui me faisait horreur répondait au mathème lacanien a sur (-phi) c'est-à-dire l'objet foie gras, le festin, vient à la place de l'élision imaginaire du phallus. C'est une vérité générale sur mon être qu'à se particulariser » fin de citation. L'analyste par sa discrétion renonce à toute forme de capitalisation à travers une renommée, il se soutient d'un acte et d'un désir qui seul le fonde, que Lacan ait eu l'audace de proposer cette procédure de la passe dans un temps logique qui lui appartenait, n'excuse pas le phénomène qui se propagea à partir de cette proposition, comment expliquer que beaucoup d'analystes dont je rappelle qu'ils s'autorisent d'eux-mêmes se soient précipités dans des demandes de passe, sans même s'apercevoir que par là même, ils continuaient autrement à faire jouir le maître ? En se pliant à l'injonction d'un dire sur le dire, ce qui est impossible, (pas de métalangage) ne redevenaient-ils pas les analysants de Lacan, sommés de satisfaire à sa demande, de se ranger sous la bannière d'une école comme refuge alors qu'elle ne peut s'instaurer que comme un lieu de la reconnaissance d'un travail de recherche, n'aurait-il pas au contraire fallu refuser ? Ce qui aurait pour le coup attesté d'un renoncement à toute forme d'hystérisation à l'égard d'une Autorité, fut-elle imaginaire ou

incarnée ? Pourtant, à peine libérés de ce qui constituait un idéal du moi, les voici qui se précipitent vers une autre garantie, grappillant au passage quelques insignes distinctives au sein du troupeau, AE AME AP, bref, autant de médailles pour bons et loyaux services à la cause de la Cause. Des médailles, mais surtout du grade, car L'AP, n'est pas à la hauteur de l'AE ou l'AME. Nous sommes tous égaux oui, mais pas logés à la même enseigne, qu'on se le dise. Qu'en est-il de ce que formulait Lacan : «Nous sommes tous des épars désassortis» et de cette autre formule «l'analyste ne s'autorise que de lui-même, et de quelques-uns…» les quelques-uns sont-ils à coincer sous l'égide d'une institution, sous la férule d'un maître ? En ce sens, comme Lacan finit par le conclure, la passe est un échec.

À quand un diplôme de psychanalyste délivré en fonction d'une norme préétablie qui séparerait le bon grain de l'ivraie ? Pour rappel, Freud craignait que la psychanalyse ne tombe entre les mains des médecins et des religieux, il désirait qu'elle soit profane, et le profane est celui qui ne se soumet à aucun dogme, ni à un savoir ni à un pouvoir. Quand le médecin veut guérir la tumeur, le prêtre, sauver votre âme, nous vérifions qu'ils s'occupent alors de ce qui doit aller pour l'autre, ils s'appuient sur une norme celle qui quantifie, qui calcule, qui classe, qui pardonne, quand le psychanalyste s'occupe de ce qui boite, de ce qui rate et que Lacan, nomme le RÉEL.

Alors on peut dire que la psychanalyse subvertit toutes les normes, culturelles, religieuses, morales, c'est pour ces raisons, qu'elle est gênante, incommode et scandaleuse, elle ne propose pas de retrouver l'harmonie perdue, elle ne vend pas de la complétude avec un partenaire, du bonheur à tous les étages, elle ne répond pas à l'illusion d'un père mythique omnipotent et protecteur, celui qui donne du sens à la vie, elle ne met pas une illusion au service de notre narcissisme.

Qu'il y ait des psychanalystes qui ne respectent par l'éthique de la psychanalyse, qui n'endossent pas la responsabilité de leur acte, qui utilisent le transfert comme un outil de savoir et de pouvoir sur celui qui parle, certes, Il n'y a aucune garantie contre l'escroquerie ni la canaillerie. Mais si le psychanalyste peut poursuivre sa tâche éthiquement, il ne le peut que par son désir, or ce désir, est un désir de mise au travail de l'analysant, qu'il apprenne son métier, comme le soulignait Lacan, désir transféré sur sa parole, sur les signifiants qui entourent et véhiculent les processus psychiques. C'est aussi un désir pour la psychanalyse, un transfert sur cette méthode, que l'analyste a accrédité lors de sa propre cure. C'est un désir qui se paie d'un prix : interpréter au lieu de répondre, faire entendre plutôt que parler, laisser ses opinions au fond de sa poche plutôt que les suggérer, bref ne pas céder et ce n'est pas toujours facile. Je rappelle que ne pas céder sur son désir, ne consiste pas à faire de l'analyste un homme sans affect, un esprit pur et détaché, un saint, ce serait viser un idéal impossible. L'analyste doit

faire la part des choses entre ce qu'il éprouve, ce qui lui appartient, ses résistances et ce qui appartient à l'analysant pris dans le transfert.

Pas de télépathie ni de transsubjectivité, ni de parité, dans un même axe dans le transfert. La psychanalyse ne vise pas l'égalité avec un échange des places, voir des douleurs, je pense à Ferenczi. À ce titre, elle ne peut se targuer d'être humaniste, avec des visées consolatrices ou sacrificielles.

Nous ne sommes pas des auteurs de productions universelles, ni des conducteurs allant d'un point A au point B, peut-être plus humblement, des empêcheurs de tourner en rond, des retourneurs de l'instantané d'un dire sous une forme inversée. Des sans ressources, mais pas sans ressort. Il ne s'agit pas pour les psychanalystes contemporains de se cacher sous leurs manteaux sombres d'une suffisance bien maîtrisée, le psychanalyste doit s'exprimer, entre autres, de la psychanalyse, des difficultés qu'ils rencontrent à transmettre ce champ disciplinaire dans une société en crise, de se positionner comme un contre-pouvoir au discours de la science et son corollaire, celui du maître, c'est autre chose que de se lâcher sur la scène médiatique en position de sujet sachant, comme nous l'avons constaté après les attentats. Toute l'âpreté de notre mission vient du fait que contrairement au discours de la science, elle ne peut faire que du cas par cas en élidant toute forme d'universalité ou d'objectivité.

Freud avait signifié lors de son voyage aux États-Unis, qu'en important la psychanalyse aux Américains, il leur apportait la peste. Il avait raison, elle a pourtant contaminé peu de monde, les antivirus du New Age et les cantiques sirupeux, auront eu sa peau. Alors où va la psychanalyse ? Dans le mur, ont ironisé certains, non sans raison, elle ne peut que s'affronter au mur du religieux, au mur de la science. Il revient aux psychanalystes, la tâche de résister aux chants des sirènes, de continuer à s'indigner, à s'opposer au «disc-our-courant», afin que cette révolution freudienne n'échoue pas dans le panthéon de la philosophie, ou pire, qu'elle ne soit plus qu'un vestige du passé de notre histoire culturelle, avec ses ruines et son tourisme intellectuel.

Georges Froccia

Quelle psychanalyse pour quel psychanalyste ?

Le monde est inexplicable, c'est à nous, humains, de l'expliquer. Lorsque nous l'expliquons dans le champ de la psychanalyse, nous oscillons entre la connerie et l'imbécillité nous dit Jacques Lacan puisque de toute façon nous butons sur le mystère du monde. Nous ne savons pas. Ce mystère posé par la psychanalyse, s'appelle inconscient. L'inconscient différencie la pratique psychanalytique de toutes les autres pratiques. Nous nous trouvons dans le champ de la psychanalyse lorsque l'hypothèse de l'inconscient explique nos symptômes et nos autres manifestations involontaires. Pas d'inconscient, pas de psychanalyse. À notre insu, il domine et dirige ; il est une limite au sens. Cette limite, ce mystère définit notre non-savoir sur un savoir problématique. Ce savoir reste le point de butoir pour Lacan qui va jusqu'à vouloir dépasser l'inconscient. Ceci dans le séminaire que nous travaillons cette année : L'insu que sait de l'une bévue c'est la mourre.

Ce que je vous propose aujourd'hui, c'est de comprendre comment peut se définir l'inconscient puis, en raison de la butée qu'il représente, travailler l'attente continuelle d'une révélation que Lacan pose comme révélation d'un espéré…

« *Signifiant nouveau, celui qui n'aurait aucune espèce de sens, ça serait peut-être ça qui nous ouvrirait à ce que de mes pas patauds, j'appelle le Réel.* »[1],

Il s'agit à partir de cette énonciation lacanienne de développer les conséquences induites ; conséquences qui définissent, parmi d'autres possibles, un certain praticien la psychanalyse.

[1]. Jacques Lacan, séminaire *L'insu que sait de l'une bévue, s'aile à mourre*, édition de l'ALI, page 132.

I Quel inconscient ?

Comprendre ce que l'on ne comprend pas, voir ce que l'on ne voit pas, entendre ce que l'on n'avait pas entendu est-il toujours du registre de l'inconscient ? Je peux le décider.

J'ai mis dix ans pour remarquer que les yeux fermés, mon chat tigré présentait dans la fourrure de ses paupières, un pelage qui dessi-

nait de grands yeux ouverts et redoutables. Dix ans pour voir une évidence : un maquillage qui le présentait grand yeux ouverts alors qu'il dormait. Maquillage qui laisse croire, aux éventuels prédateurs, qu'il est rigoureusement éveillé alors qu'il dort.

Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas vu cela durant dix ans. Mais je peux décider que mon inconscient y est pour quelque chose. Les yeux grands ouverts peuvent représenter la métaphore de ce que l'inconscient est en capacité de cacher et de révéler : ce que je ne sais pas et dont je peux avoir la révélation. Le psychanalyste pose l'inconscient comme matrice où se situe le déchiffrable de notre relation au monde et le déchiffrable de la construction de nos symptômes. Explication signifie sens, donner du sens, repérer un signe. Et pourtant c'est hors sens, à côté de cette explication, du côté du signifiant, et dans l'espace du transfert que se révèle une modification dans notre relation à nous-même. Je ne sais pas pourquoi j'ai vu ce jour-là les grands yeux dans la fourrure. C'est hors sens, en roue libre que se tisse la révélation d'un autre sens, d'une éventuelle cause qui ne sert à rien. Cause à négliger car c'est le savoir inconscient qui place le dire et le renouvelle à partir d'une structure, la sienne. Ainsi, l'interprétation de l'analyste ne peut être que l'expression de son propre inconscient et non de son savoir.

Deux citations à cet endroit pour ponctuer notre point de départ : La première est de Roland Chemama :

« La question, donc, est à la fois celle de la vérité où un sujet admet de se reconnaître, et celle de la production d'un effet de sens qui pourrait s'inscrire. C'est pour cette raison que l'enjeu d'une cure ne concerne pas le vérifiable mais avant tout, le déchiffrable. »[2].

La seconde est de Moustapha Safouan :

« L'inconscient est cette partie de la mémoire où les représentations des choses, autrement dit les signifiés (…) sont réinscrits comme des signifiants qui s'engagent et engagent avec eux le sujet dans des relations auxquelles il ne comprend rien »[3]

Pour cheminer vers la compréhension et l'utilisation de ce concept d'inconscient, je vais me référer à un exposé de Christian Fierens.[4]

Christian Fierens rappelle tout d'abord *R*, le *réel* comme base d'une pyramide, *réel* qui nous manque radicalement et qui pourtant permettrait la construction des formations imaginaires sur lesquelles se développerait le traitement du symbolique. Nous sommes avec les nœuds borroméens : R S I. Un quatrième nœud, une construction supplémentaire, le transfert, permettrait le repêchage du *réel*. Cette construction poserait l'existence d'une réalité psychique pour forcer une prise sur le *réel*. Mais cette réalité reste *charlatanisme* car le transfert, l'existence du psychanalyste conduirait elle aussi à une illusion car elle

[2]. Roland Chemama, Christiane Lacôte-Destribats, Bernard Vandermersch, *Le métier de psychanalyste*, 2016, éditions éres, page 25.

[3]. Moustapha Safouan, *Dix conférences de psychanalyse, Du réel dans la psychanalyse*, éditions Fayard, 2001, page 15.

[4]. Christian Fierens, *l'existence et l'ek-sistence*, Séminaire de l'ALI, Paris 29 août 2012

repose sur une existence fondamentalement manquante. C'est pour cela que s'impose l'écriture d'*ek-sistence*, une existence qui nous échappe. Du coup c'est ici qu'apparaissent les qualificatifs d'imbécillité et de connerie chers à Lacan. L'imbécillité nous dit Fierens est sans attache, sans support, sans béquille alors que la connerie est pleine d'attaches, de béquilles, de prothèses et de fixations psychologiques tout aussi connes les unes que les autres. On pourrait préciser que nous serions alors soit sur le versant de l'obsessionalité soit sur le versant de l'hystérie Nous voici donc entre la connerie du nœud à quatre de la connerie et l'imbécillité de *l'ek-sistence* qui est le nœud à trois. La question qui se pose alors est de savoir si existerait un discours qui ne serait pas du semblant. À cet instant de la recherche, Lacan invente ce qui correspond à une vérité, c'est *le noumène*, c'est-à-dire à croire à tout ce qui nous mène. RSI bien sûr en fait partie. Cela débouche sur la position langagière sue comme illusoire. Je sais que je suis dans l'équivoque et la duplicité. Je me trouve sur la prise en considération d'un dire qui me fait *parlêtre*. Je sais que je suis assujetti au langage. Enfin à partir de ce savoir que je suis pris dans le langage, je crois en la possibilité d'une écriture qui me permet d'écrire une nouvelle ouverture par le biais de *l'inter-prétation*, interprétation orientée vers le saisissement de la faille qui va permettre la naissance d'un nouveau *parlêtre*.

Maintenant, nous nous trouvons dans le séminaire *l'insu*, que nous travaillons cette année, là où Lacan s'attaque à l'inconscient pour le dépasser avec l'espoir de trouver un nouveau signifiant. C'est la recherche de ce dépassement qui va définir une des pratiques psychanalytiques, celle qui correspond aux derniers séminaires de Lacan.

II La pratique de la psychanalyse.

Il s'agit d'accepter pour l'analyste que l'interprétation ne peut être que l'expression de son propre inconscient et non de son savoir. S'appuyer sur un quelconque savoir évacuerait cette pratique psychanalytique. Pratiquer une forme poétique dans le langage serait la seule ouverture ; forme poétique puisqu'elle échappe au sens :

« Si vous êtes psychanalyste, vous verrez que ces forçages par où un psychanalyste peut faire sonner autre chose que le sens, car le sens c'est ce qui résonne à l'aide du signifiant ; mais ce qui résonne, ça ne va pas bien loin, c'est plutôt mou. Le sens ça tamponne, mais à l'aide de ce qu'on appelle l'écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de ce que pourrait être l'interprétation analytique. »[5]

Pratiquer la psychanalyse c'est se faufiler sur un chemin dépourvu de sens où il n'y aurait aucune place pour l'explicable ou l'inexplicable. Chemin bien particulier qui va à l'encontre de tout ce qui est proposé dans la culture. Même si cette culture galvaude l'idée d'inconscient, elle le réduit à un poncif, à une idée fermée, figée, un livre que

5. Jacques Lacan, séminaire *L'insu que sait de l'une bévue, s'aile à mourre*, édition de l'ALI, page 119.

l'on n'ouvre pas. La culture évoque l'inconscient pour mieux le mettre à l'écart. Ce phénomène est tout à fait compréhensible : Nous avons tous besoin d'une construction, d'un cadre et l'inconscient ne se discipline pas à un cadre. C'est l'acceptation de cette absence de cadre qui fait que la culture évacue la psychanalyse en la sclérosant. Les psychanalystes ne sont pas à l'abri de la nécessité d'un cadre. Ils s'exposent forcément à poser certains cadres au risque de clôturer ce qu'ils disent ouvrir par ailleurs.

« La bonne volonté de l'analysant ne rencontre jamais rien de pire que la résistance de l'analyste ».[6] affirme Lacan dans *l'insu.*

[6]. Jacques Lacan, séminaire *L'insu que sait de l'une bévue, s'aile à mourre*, édition de l'ALI, page 52.

Du coup, Cette acceptation contre nature du non-savoir, produit des manières fort différentes de pratiquer la psychanalyse**.** Voici ce qu'en dit Roland Chemama.

« Mais en l'absence d'une norme généralisable, qui séparerait clairement ce qui est psychanalyse de ce qui ne l'est pas, cette question est-elle entièrement renvoyée à chaque analyste, chacun ayant, pour son propre compte, à reprendre la question de ce en quoi sa pratique est analytique, mais aussi, éventuellement, en quoi il peut, ou doit, s'éloigner à l'occasion de ce qui a priori semblerait exigible de tout analyste ? »[7]

[7]. Roland Chemama, Christiane Lacôte-Destribat, Bernard Vandermersch, *Le métier de psychanalyste*, 2016,éditions éres, page 27.

Dans un groupe de travail, on m'a posé la question suivante quand arrêtes-tu de penser en psychanalyste ? J'ai buté et pour répondre j'ai pris ce livre que je vous montre aujourd'hui. J'ai dit : « voici ce livre fermé. J'en fais le tour, je le manipule dans tous les sens. Le livre fermé, c'est une métaphore du mot sans résonance, de la lettre sans mouvement, du texte sans élaboration. Fermé, le livre est inerte, objet de décoration, comme tous ces métrages de belles reliures vendues pour une bibliothèque qui se veut cossue et décorative. Nous sommes dans la matière et l'image. Mais c'est de la matière et de l'image qu'il s'agit de partir, de l'objet, de l'image et du sens. J'ouvre le livre, il laisse apparaître un possible nouveau monde, une image et un sens nouveau susceptible d'aboutir à une interprétation nouvelle du monde, un nouvel amour dit Fierens dans son exposé ». Pratiquer la psychanalyse n'implique-t-il pas, chaque fois que cela est possible, d'ouvrir ce qui est fermé ? Ouvrir avec du sens, ouvrir avec son histoire, ouvrir là où c'est encore vierge de sens mais et ce mais est important, sachant que cela est une duperie, s'ouvre la possibilité de *l'inter-prétation* définie plus haut. Nous ne pouvons faire table rase du sens et de l'historicité de l'analysant, c'est le livre fermé qui demande à être ouvert. L'interprétation nécessite le sens comme point de départ. Pour pouvoir ouvrir un livre il faut qu'il y ait un livre. Cela est je pense le chemin du psychanalyste même lorsqu'il n'est pas assis derrière son divan.

La métaphore, *ouvrir des livres*, serait du registre nécessaire dans le privé du psychanalyste ; pratiquer l'interprétation, du registre du

psychanalyste en posture de praticien.

Ouvrir sans cesse des livres pour rencontrer un sens nouveau, puis au risque d'y rencontrer l'imprévu, se préparer au scandale. Scandalum, c'est ce sur quoi on trébuche, c'est un péché puisque c'est rejeter le religieux au sens de relier pour qu'advienne un religieux individuel avec le sens de relire Autre-ment le texte écrit.

Cette ouverture qui peut mener par l'interprétation à une relecture est un scandale puisqu'hérésie. Le psychanalyste est-il prêt à assumer l'hérésie et le scandale ? Lacan l'a fait en son temps, Freud aussi. Ici se pose inexorablement, à chaque séance la vraie question aussi bien pour le psychanalyste chevronné que le psychanalyste en devenir : suis-je dans la possibilité de permettre l'ouverture qui peut s'avérer scandaleuse ? Mon interprétation peut-elle de ce fait se désaliéner de mon *Grand Autre* ? Mon interprétation est-elle capable d'assurer un aller-retour d'inconscient à inconscient ? C'est le résultat d'un long travail susceptible de se tisser en analyse, non pas en psychothérapie, puis en supervision. C'est l'accession mystérieuse à un art.

Véronique Ratto

Tu me demandes où va la psychanalyse… Mais je sais que tu le sais. Alors pourquoi me racontes-tu des salades ?

Je ne dévoilerai pas complètement les conditions par lesquelles l'idée des salades est venue s'immiscer dans nos titres d'exposés de ce soir, mais disons qu'elle est le résultat d'un échange jovial et quelque peu débridé entre collègues et amis. Autant vous dire que j'ai pas mal « ramé » par la suite pour en faire quelque chose.
J'espère que je ne vous en raconterai pas trop des salades ce soir, car si l'on prend la définition stricto sensu de cette expression qui date du XIXe siècle, elle serait utilisée pour dire qu'on raconte des histoires, des bobards. L'image de la salade venant représenter le mélange d'ingrédients souvent nécessaires pour raconter des histoires : mensonges, excuses, mélange de vrai et de faux, etc.

Pour accompagner mes quelques lignes de synthèse que vous avez sans doute reçues par mail en début de semaine, j'ai proposé une œuvre trompe-l'œil de 1950 peinte par Giuseppe Arcimboldo. C'est celle que vous pouvez voir en arrière-plan. Mon choix pour ce tableau n'était pas sans intention, je vous en dis un mot. Pour le peintre, il s'agissait de figurer Rodolphe II[i]. Nous pourrions tout aussi bien voir une salade de fruits, le visage d'un homme, un nez au lieu d'une poire, des lèvres à la place des cerises, ou pourquoi pas, l'ensemble de ces propositions selon le regard porté sur la toile ou l'humeur du moment. Alors, où est la vérité ?

Mais continuons de cheminer avec « ce qui est de raconter des salades ». Je vous invite à entendre une autre interprétation plus en lien avec la psychanalyse. Je propose qu'il puisse s'agir aussi du langage désorganisé, souvent hermétique, véritable « salade de mots » du psychotique unissant les néologismes à l'incohérence syntaxique, ou bien encore la salade que le névrosé peut raconter à son psychanalyste comme nous venons de le voir dans l'extrait de la vidéo avec Fabrice Lucchini. Cela sous-entendrait-il que la psychanalyse est contraire à la vérité ? Plutôt il s'agit là d'une autre vérité, la vérité du sujet.

C'est en partant de cette réflexion mais également par association d'idées que j'ai proposé le titre de mon exposé car notre question

[i]. Rodolphe II est un prince de la maison d'Autriche né le 18 juillet 1552 à Vienne et mort le 20 janvier 1612 à Prague. Il est empereur des Romains de 1576 à sa mort, et règne également en dehors de l'Empire sur le Royaume de Hongrie et le Royaume de Bohême

annuelle « Où va LA psychanalyse ? » a résonné en moi comme une demande de vérité.

Cela m'a fait penser à la célèbre histoire entre deux juifs se rencontrant dans une gare de Galice que Freud relate pour traiter le mot d'esprit. « *"Où tu vas ?", demande l'un. "À Cracovie", répond l'autre. "Regardez-moi ce menteur !", s'écrie le premier, furieux. "Si tu dis que tu vas à Cracovie, c'est bien que tu veux que je croie que tu vas à Lemberg. Seulement, moi je sais que tu vas vraiment à Cracovie. Alors pourquoi tu mens ?"* »[1].

Lacan reprendra plusieurs fois cet exemple au cours de son enseignement, notamment en amenant cette question que soulève la petite histoire, et qui vient faire écho à notre précédent propos : « *pourquoi me mens-tu à me dire le vrai ?* »[2]. Cela me semble-t-il, suppose et implique « *dans la dialectique de l'intersubjectivité, la conception d'un Autre garant de la bonne foi auquel se réfère la parole même mensongère* »[3]. Quelques pages après, dans ce même ouvrage *Autres écrits* - Postface au Séminaire XI, Lacan nous laissera entendre que l'amour de la vérité n'a pas de fin et qu'à s'orienter de son seul principe, l'analyse pourrait devenir interminable.

« Où va LA psychanalyse ? » voudrait-il à dire alors qu'il existe une psychanalyse type applicable à tous ? LA psychanalyse n'existe pas… Elle existe au 'un par un', au 'une par une'.

Il me semble que nous pourrions alors plutôt nous questionner sur « Où vont les psychanalystes ? » car finalement si la psychanalyse existe ce n'est « *qu'à travers ses praticiens, ceux qui jour après jour, tentent d'écouter ceux qui s'adressent à eux, poussés par leurs souffrances* »[4]. C'est chacun dans son coin, dans son 'face à rien', « sans filet » que ça va on ne sait pas où…

Certains psychanalystes font les tribunes de journaux et se répandent… ils se répondent même. Est-ce cela la psychanalyse ? Je dirais que c'est leur droit le plus absolu, le droit de tout sujet de s'exprimer sur les faits de société… de là à dire qu'il s'agit de psychanalyse… J'aime à penser que la psychanalyse n'existe que dans l'acte impliquant l'analysant et son analyste, que c'est là et seulement là que la psychanalyse se doit d'exister, et aussi et surtout d'évoluer, de se remettre en cause. Ailleurs, dans tous les autres endroits où on les entend parler, ce sont des hommes, ce sont des femmes, comme les autres et dont l'opinion ne vaut pas plus que celle de n'importe qui.

Revenons à notre salade. Nous avons pu voir que si l'Autre garantit une relation au vrai, il n'en constitue pas pour autant la vérité totale ou rigoureuse prônée par les religions ou les sciences. Alors si la psychanalyse n'est pas une religion et si elle n'est pas une science, serait-elle un art ? Un art, avec tout ce qu'il y a de rigoureux mais également de singulier, d'unique. J'avoue que je suis séduite par cette idée. Mais ainsi, nous nous positionnons loin des contraintes de mesure, de rentabilité, de productivité voir de reproductibilité, exigées dans notre

[1]. S. Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, Folio, essais, 1992, p. 218.

[2]. J. Lacan, Postface au Séminaire XI, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 504-505.

[3]. N. Guérin, « Augustin Giovannoni, Les figures de l'homme trompé », Essaim 2011/2 (n° 27), page 138.

[4]. R. Chemama, C. Lacôte-Destribats, B. Vandermersch, *Le métier de psychanalyste*, 2016, éditions éres, p. 17.

société actuelle.

On pourrait penser que la psychanalyse est dépassée tant elle est critiquée aujourd'hui. Elle est au contraire omniprésente. Je dirais qu'elle est même dépouillée d'un bon nombre de ces concepts complètement banalisés dans les médias et dans le discours social actuel : inconscient, symptôme, transfert pour n'en citer que quelques-uns. De même, il fréquent d'entendre des termes comme « mélancolique, psychotique, psychose, autiste » à tort et à travers, surtout à tort d'ailleurs. Il semblerait que ce jargon soit promu au rang du bien parlé et qu'il faille en caser au moins un dans une conversation.

Prenons l'exemple de l'inconscient. « *Aujourd'hui l'inconscient freudien est généralement admis. Mais (...) c'est à condition que cela n'ait aucune conséquence. Prévenu de l'existence de l'inconscient, le sujet contemporain la néglige. Cela se marque dans son rapport au langage trop souvent réduit à sa valeur informative, coupé de sa valeur d'évocation, de sa dimension métaphorique* »[5] laissant croire « *que les mots disent les choses, et que l'on peut ainsi saisir l'objet directement* »[6].

[5]. Ibid., page 9.

[6]. Ibid., page 164.

Pourrait-on aller jusqu'à penser que l'on se détourne des divans car l'exercice serait devenu trop compliqué, trop stressant d'autant qu'il ne résout pas dans l'immédiat, si tant est d'ailleurs que l'on puisse utiliser le terme résoudre. Aussi, la fin de la cure telle que la concevait Lacan se place à l'opposé des thérapies telles que les TCC ou l'EMDR qui ont le vent en poupe aujourd'hui et qui visent la bonne « guérison » du patient. Il me semble néanmoins que si la psychanalyse n'avait pas d'effet thérapeutique, elle n'existerait plus depuis longtemps.

J'ai commencé à lire *La folle histoire des idées folles en psychiatrie*, un ouvrage récent dans lequel on peut lire de la part de l'un de ces auteurs, psychiatre de surcroît : « *il va falloir qu'on arrive un jour à se décrasser de l'approche psychanalytique, qui est une excellente manière de faire un développement personnel, mais qui n'est pas un soin et qui ne sert pas à grand-chose dans une pratique thérapeutique. J'aime bien répéter que la psychanalyse fait d'autant plus de bien qu'on va bien, et de mal qu'on va mal* ». Celui-ci même reconnaîtra pourtant, qu'à ses débuts de jeune psychiatre, il avait eu « l'idée folle » de faire dialyser ses patients schizophrènes après avoir étudié la présence chez eux d'une endorphine anormale. Le but étant d'épurer leur sang. Il relate notamment l'effet spectaculaire qu'il pensait que sa technique avait eu sur l'un des patients, qui après vingt ans d'hôpital psychiatrique, s'est retrouvé quasiment sans traitement pendant un ou deux ans. Il s'aperçut finalement que sa technique n'était pour rien dans cette amélioration. Pour ce patient, le simple fait d'avoir son psychiatre à son service ainsi qu'une équipe de néphrologues avec l'attention de tout le personnel, le fait d'aller tous les jours en ambulance jusqu'à l'hôpital, tout cela avait provoqué chez lui un effet placebo qui n'avait rien à voir avec la théorie du psychiatre. Ce constat ne viendrait-il pas servir la

psychanalyse et contredire quelque peu ses propos précédents au sujet de celle-ci ?

La science est du côté de la vérité, tout au moins la vérité du moment et ne veut rien savoir du sujet mais le souci de guérir est-il forcément lié à la recherche de la vérité ? La psychanalyse est au contraire du côté de la vérité *du sujet et non de la vérité pure. C'est « le savoir psychanalytique qui s'enrichit chaque jour de vérités tout à fait singulières, celles qui concernent d'abord un sujet individuel. La vérité, au fond, ce n'est même pas ce que « cherche » l'analyste. C'est ce qui surgit dans ce que dit l'analysant, et notamment dans certains phénomènes particuliers, comme le lapsus ou le mot d'esprit. L'analyste est seulement celui qui « sait y faire » avec ces éléments de vérité* »[7].

[7]. Ibid., page 20.

Alors comment faire avec le discours médical et les contraintes institutionnelles lorsque l'on est psychanalyste ou psychologue clinicien orienté par la psychanalyse dans une institution de soins ?

Le discours médical et le discours analytique sont antinomiques. "Antinomiques" mais pas nécessairement "antagonistes", pour autant que chacun s'en tienne à traiter les demandes qui relèvent de son champ d'expérience.

La médecine s'impose non seulement de comprendre mais surtout de guérir les désordres qui assiègent le patient. Elle tente de rendre adéquats les mots dont elle use, et la réalité matérielle qu'elle décrit et sur laquelle elle cherche à agir toujours plus efficacement. La psychologie clinique et la psychanalyse de leur côté s'en tiennent à la parole qui s'échange entre les acteurs en présence. Le psychologue clinicien s'en tient au champ de la parole et du langage et procède d'une analyse du discours déployé dans le transfert. Même si nous avons affaire à des maladies, c'est à des malades que nous nous adressons. C'est en tout cas ce que nous essayons de faire dans la clinique analytique. La dérive de la médecine serait de s'adresser, elle, à la maladie seule.

Le traitement de la demande diffère également fondamentalement. En effet, la logique médicale scientifique est une logique dans laquelle la réponse est toujours attendue alors que le mode de réponse du psychologue clinicien se référant à la psychanalyse va être justement de ne pas répondre par un agir qui empêche la parole de se déployer. Il importe donc à ces patients de pouvoir dire leur désir sans s'entendre répondre du côté d'un savoir scientifique. Parfois, dans des circonstances en apparence peu appropriées, une écoute permet une parole, un instant de dire. Nous ne rencontrons pas les patients pour une analyse classique. Néanmoins, il me semble que durant ce temps d'hospitalisation, ce début de travail engagé, nous pourrions espérer que le patient arrive à entendre quelque chose qui l'amène à poursuivre son travail à sa sortie d'hôpital.

Pour résumer, il s'agit donc d'admettre cette "coexistence des discours" et d'accepter que dans ces circonstances cliniques particulières, le cadre de la méthode psychanalytique puisse être remanié. Cela

nécessite de connaître nos limites mais également celle de l'institution qui est confrontée plus que jamais à des contraintes budgétaires favorisant plutôt les techniques cognitivo-comportementales que la clinique d'inspiration psychanalytique. On s'attache à supprimer au plus vite les symptômes, cela en faveur d'une durée d'hospitalisation de plus en plus courte. Fut un temps, la psychiatrie était encore largement ouverte à la psychanalyse et à la psychologie clinique, permettant alors un champ de pensée commun aux psychiatres et aux psychologues cliniciens. De nos jours, la psychanalyse a du mal à se justifier face aux nouvelles thérapies comme les Thérapies Cognitives et Comportementales ou l'EMDR qui semblent mieux convenir aux contraintes et aux exigences actuelles.

Face à ce constat, les psychanalystes devraient-ils baisser les bras, abandonner, considérant que leur pratique ne convient plus à notre monde contemporain que ce soit au sein des institutions ou bien dans leur cabinet ?

Je ne le crois pas. Je serai plutôt d'accord avec Roland Chemama qui pense que si le psychanalyste « *renonce à son désir d'analyste, c'est lui au fond qui participe à la mutation qu'il dénonce par ailleurs* »[8]. Selon lui, il s'agirait au contraire de s'adapter et de tenter de répondre aux questions spécifiques que posent les pathologies contemporaines, d'en apprendre plus sur le sujet contemporain.

Comme tout ce qui fait peur, il me semble que la psychanalyse a besoin d'être démythifiée, épurée de ses clichés et qu'on lui rendrait service en insistant sur le fait qu'elle est faite par des humains, pour des humains.

Je conclurai en reprenant une citation de François Roustang qui me semble être une proposition d'ouverture intéressante pour peu que chaque analyste examine la question de ce en quoi sa pratique est analytique, mais aussi, éventuellement, en quoi il peut ou doit s'éloigner à l'occasion de ce qui a priori semblerait exigible de tout analyste :

« *C'est sans doute qu'analysants ou analystes adoptent presque malgré eux le style de Freud, quand ils ne miment pas celui de Lacan. Mais un style ne s'imite pas, si ce n'est pour ne rien dire et pour faire rire. Alors, autant écrire, autant travailler à sa façon, quitte à être qualifié de dissiden*t »[9].

8. Ibid., page 164.

9. F. Roustang, Elle ne le lâche plus, 1981, Collection Critique

Hervé Andréani

Je ne mange que des salades (quelle est la place de la théorie psychanalytique dans la pratique d'un psychologue clinicien)

Comment la théorie psychanalytique peut-elle influencer l'écoute d'un clinicien dans une prise en charge ?
Ce soir je vais tenter de vous évoquer ce que la psychanalyse peut avoir comme place dans mon orientation de psychologue clinicien.
Cette année à travers notre séminaire nous nous demandons où va la psychanalyse ?

J'ai pour habitude de traiter les choses de manière trop pragmatique, de manière simple (on pourrait dire) et là déjà cela semblerait paradoxal de lier psychanalyse et pragmatisme… Mais cela permet d'introduire mon sujet de ce soir à savoir, ce que certains pourraient trouver d'improbable, tenter de lier le métier de psychologue à l'approche psychanalytique.

Dans ce titre du séminaire que pouvons-nous entendre par psychanalyse finalement ? S'agit-il de la praxis, dans le sens d'une pratique mettant en œuvre le désir du sujet, entre autres par son implication dans une cure ; ou s'agirait-il de la théorie psychanalytique ?

Il y a deux facteurs primordiaux pour qu'il y ait cure analytique ; le langage et le transfert, sans quoi il s'agirait de tout autre chose.

Comme nous le rappelle Lacan on ne peut pas parler de psychanalyse sans s'appuyer sur le langage, pas d'analyse sans discours.

De la même manière pour le transfert toute rencontre à objectif thérapeutique peut s'établir aisément dans le registre de la manipulation de celui-ci (du transfert), car il y a toujours transfert, là où la particularité de la pratique analytique ne peut se constituer que dans la neutralisation de toute tentative de manipulation du transfert.

La psychanalyste nous apprendrait elle à nous positionner dans la relation transférentielle sans l'utiliser ? Cela serait-il vraiment réalisable ? (d'autant plus en face-à-face).

La cure reste bien évidemment un travail qui demande de grands

investissements.

Le temps par exemple semble être un des principes qui pourrait mettre le plus en évidence le décalage qui existerait aujourd'hui, entre la cure analytique et le fonctionnement vers lequel la société semble tendre.

C'est ce qui est le plus reproché aujourd'hui à la psychanalyse, avec la question de coût financier bien évidemment, mais c'est bien là que la psychanalyse existe et se positionne sans s'en décaler.

Nous connaissons tous la valeur du temps pour le fonctionnement psychique, quelles que soient les approches théoriques, nul ne pourrait dire que le temps n'a pas une valeur essentielle psychiquement dans la manière dont un sujet peut apprendre à faire avec ce qu'il vit.

Pensez à certains exemples, le deuil étant selon moi le plus représentatif de la valeur que le temps peut symboliser pour le sujet.

Même si le fonctionnement sociétal souhaite faire changer les choses… Le deuil, quel qu'en soit l'objet, est un événement psychique qui peut nous permettre d'épingler l'importance que le temps peut représenter pour un sujet.

La société tente en vain de réduire cette valeur tant importante et la psychanalyse semble être la seule à résister à ces différentes attaques. Beaucoup de pratiques, comme a pu le citer Véronique, viennent s'inscrire en opposition totale à cela, en proposant des thérapies « en un clic », des thérapies dites « brèves ».

Le temps représente bien une valeur dont on ne pourra jamais faire abstraction dans la pratique d'un travail psychique.

Quand à l'avenir de la théorie psychanalytique, paradoxalement depuis Freud elle n'a plus aucune preuve à faire.

Aujourd'hui, comme Serge Lesourd pouvait le dire en introduction de son intervention, (à notre séminaire cette année), nous pouvons entendre des termes psychanalytiques dans le discours de chacun, il est partout dans notre quotidien… actuellement par exemple, chaque intervention politique donne lieu à une analyse du discours, les médias se gargarisent volontiers des lapsus et autres marques de l'inconscient de nos politiques…

De même dans la majeure partie des approches des sciences humaines, économiques ou managériales… la théorie psychanalytique est partout.

Il est facile d'introduire ces propos, sans donner de référence vous me direz, pensez simplement au fait d'employer de manière systématique la question de l'inconscient,… peut être à tort à travers, je vous l'accorde… mais il s'agit bien de l'inconscient Freudien, là où ça pense ce qu'il est différent de l'inconscient comme il était envisagé jusqu'alors comme ce qui échappe. L'inconscient dont on entend parler quotidiennement à travers ces expressions, j'ai fait ça de manière inconsciente…

Nous pouvons donc relever différents éléments de discours nous rappelant que la psychanalyse est plus que jamais inscrite dans le social et s'est largement immiscée aujourd'hui dans notre culture.

Pourquoi un tel titre je ne mange que des salades ?

Ce titre, qui a surgi au cours d'un déjeuner (comme vous pouvez vous en douter), est une expression que j'emploie couramment au sens propre du terme. Pourtant cette expression m'a questionnée à savoir comment la psychanalyse influence mon écoute de clinicien en n'étant pas dupe de ce que l'on me dit…

En effet même si le discours manifeste d'un patient prend une valeur importante dans la rencontre avec un clinicien, d'autant plus dans les premières séances, c'est avant tout la place du discours latent, ce que l'on entend mais qui ne se dit pas, qui guidera l'écoute.

Pourquoi parler de salades ? Vous me direz que j'y vais peut-être un peu fort ? Mais n'est ce pas cela que nous enseigne avant tout la psychanalyse, que ce que nous disons est avant tout des salades ? Ce que nous disons n'exprime pas ce que nous voulons…

Chez Freud l'intuition qu'un discours en dit toujours plus long qu'il n'escompte en dire, à commencer par le fait qu'il peut signifier tout autre chose que ce qui se trouve immédiatement énoncé.

Freud dès l'interprétation des rêves met en lumière l'importance de la question de la polysémie, par laquelle un même énoncé peut avoir à la fois un sens manifeste et un sens latent - voire condenser une pluralité de significations différentes.

La polysémie est donc la manière dont un seul énoncé peut recouvrir une multitude de sens. Le malentendu est partout ! (Exemple les SMS…)

Dans sa théorisation Freud décrit les mécanismes par lesquels le désir inconscient peut se dire en rusant avec la censure. Mécanismes dont les plus connus sont la condensation et le déplacement. La condensation à entendre comme métaphore et le déplacement comme métonymie.

La métonymie serait un procédé par lequel un concept est désigné par un terme désignant un autre concept qui lui est relié par une relation nécessaire (l'effet par la cause, le contenu par le contenant, le tout par une partie…) rapport de contiguïté d'un mot pour un autre, par exemple prendre la porte, boire un verre, Paris s'éveille…

La métaphore est quant à elle un procédé par lequel on transporte la signification d'un mot à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une analogie, d'une comparaison sous-entendue.

C'est là que Lacan se saisit de cette définition pour introduire la notion de substitution signifiante, en mettant en évidence que le signi-

fié, (le concept la représentation mentale des choses) le mot écrit n'a d'importance que par rapport aux réseaux des signifiants. Lacan met donc en évidence là l'autonomie du signifiant par rapport au signifié.

Reste qu'il faut distinguer, de la phrase effectivement dite, ou dicible, cette autre chaîne où le désir inconscient insiste. C'est ici la question du signifiant qui trouve tout son sens et renvoie à la question de la répétition : retour réglé d'expressions, de séquences phonétiques, de simples lettres qui scandent la vie du sujet, quitte à changer de sens à chacune de leurs occurrences, qui insistent donc en dehors de toute signification définie.

C'est généralement quand le sujet aux prises avec ce qui insiste qu'il vient nous rencontrer pour évoquer l'insupportable de ce qui se répète.

Nous racontons tous des salades, et notre travail de clinicien est d'écouter les salades de nos patients… là où l'on se doute que le positionnement du psychanalyste est de ne les écouter que très peu… en se décalant de ce discours manifeste.

Vous pouvez entrevoir ici ce que j'évoquai volontairement de manière exagérée, comme quelque chose de paradoxale que serait la place d'un psychologue clinicien d'orientation analytique. Quelle posture adopter quand nous sommes d'orientation analytique ?

Comment se départir alors, quand un patient vient nous rencontrer pour parler de ses difficultés, dans un discours manifeste alors qu'en position d'analyste vous entendez qu'il peut s'agir de toute autre chose… comment faire avec ce que j'ai introduit du côté du discours latent ?

Notre travail de clinicien consiste à recevoir la parole de nos patients, leur souffrance, leurs histoires, et de les aider à faire du tri dans leurs pensées.

C'est surtout en entendant leur discours du côté de l'hystoricité, comme l'introduit Lacan, que notre écoute prend tout son sens. Ce qu'ils évoquent est à entendre du côté fictionnel. Car ce que nous apprend la psychanalyse est avant tout la valeur de la vérité subjective comme construction fictionnelle.

Tout notre travail est d'essayer d'écouter à la fois quelque chose de cette vérité, de ce dire, mais surtout d'entendre quelque chose de leur désir, de ce qui se dit.

Certains praticiens laissent de côté ce qu'il y a de latent dans le discours du patient, et ne s'occupe donc que du discours manifeste, de la partie moïque du sujet on pourrait dire… Ne serait ce pas à cette place que l'on attendrait un psychologue ?

Comme nous dirait Lacan, pourquoi se soustraire à ces questions que l'inconscient provoque ?

Je ne mange que des salades certes, mais les salades de mes patients ne m'empêchent pas d'entendre autre chose.

Comme répondre à une demande qui semblerait latente sans répondre à une demande manifeste ?

Mais c'est quoi être psychologue en somme ? Les contours de cette profession semblent finalement beaucoup flous que celle d'un psychanalyste et pourtant ce n'est pas la pratique la plus simple à évoquer !

Être psychologue serait de travailler à partir d'un référentiel de théories psychologiques très vastes.

Référentiel très large car allant de la psychanalyse à la Neurobiologie en passant par la cognitive (qui associé à l'approche comportementale à permis de mettre en place les TCC thérapie cognitivo-comportementale) et son approche particulière au symptôme, tant opposé à la nôtre.

Être d'orientation psychanalytique pour un clinicien c'est avant tout ne pas penser soigner l'autre… Et lui transmettre l'idée que ce n'est pas du soin mais une aide pour apprendre à faire avec son symptôme.

Le symptôme est un retour de la vérité. Il ne s'interprète que dans l'ordre du signifiant qui n'a de sens que sa relation à un autre signifiant.

C'est donc aborder le symptôme comme une construction subjective qui n'est autre qu'un compromis économique psychique, et comme quelque chose de noble ; et non comme d'autres disciplines de la psychologie peuvent l'entrevoir, comme un élément à faire disparaître coûte que coûte.

J'ai introduit rapidement la question du temps car c'est cette question qui met selon moi le plus à mal l'approche analytique aujourd'hui.

Le premier travail d'un clinicien d'orientation psychanalytique ne serait-il pas aujourd'hui de réintroduire la question du temps, de la durée d'un travail psychique ?

Dans les premières consultations même si nous ne sommes pas dupes du discours manifeste comme d'une histoire fictionnelle du sujet, le patient est dans l'attente de se sentir compris, qu'on l'entende… Même si nous saisissons autre chose dans ce qu'il se dit, dans ma profession de clinicien il est difficile d'être uniquement dans une position en creux comme la psychanalyse nous invite à le faire.

Il est vrai que l'éclairage de la psychanalyse nous permet de nous saisir de quelque chose d'un désir inconscient, les lapsus et autre dénégation sont à la portée de tous, mais que faire du manifeste, de ce avec

quoi le sujet se sent aux prises dans une écoute analytique ?

Être d'orientation analytique se situe donc dans toutes ces différences-là. C'est faire l'hypothèse de l'inconscient, l'hypothèse de la primauté du signifiant sur le signifié, c'est prendre en considération le transfert, pour mieux s'en départir, prendre on compte le discours à travers sa polysémie…

Michèle Zuntini

Un abécédaire Lacanien

"Le mot qui fait mouche en vous, on peut dire que c'est qu'il rouvre au maximum cette dimension du refoulement originaire".
Susciter une énonciation, la vôtre. J'ai construit cet abécédaire autour des mots, aphorismes, formules lacaniennes qui m'ont traversée, inspirée.
Peut-être une façon de répondre sur un mode poétique à la question "Où va la psychanalyse ?"

J'aime bien les Abécédaires, petits livres pour apprendre l'alphabet, les rudiments, les principes d'une connaissance, d'un art, sorte de mode d'emploi ordonné.

Je rêve d'en broder pour que le temps de la lettre j'associe des mots comme alouette, abandon, arythmie, amulette, algorithme etc..

À la lecture du séminaire « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » concernant le A, j'ai pensé à

<u>Analystes possédants :</u>

« Précisément des gens dont vous sentez que l'objet du désir ne leur est pas à eux-mêmes inconnu, qu'ils peuvent le désigner très précisément, ce qui inquiète peut-être c'est que la voix du fantasme est chez eux si forte qu'il n'y aurait comme pas d'espoir pour la voix du S(Ⱥ). Or quand l'Autre est en position de savoir absolu, le sujet peut arriver en S(Ⱥ) après avoir fait l'expérience de la dépossession totale de la pensée.

Supposons un analyste qui ne soit pas passé par cette dépossession de la pensée et qui entretiendrait avec la théorie psychanalytique des rapports de possédant, comme ceux de l'Avare avec sa cassette.

Ce que perd cet analyste, c'est la dimension de la topologie qu'il y a en lui, c'est-à-dire la dimension du lieu de l'énonciation, la dimension de la présence qui en lui peut répondre « présente », répondre de ce qu'il énonce. »[1]

Dans cette question « Où va la psychanalyse ? », je répondrai par une autre question « Où vont les psychanalystes ? ». Enfin certains qui semblent courir à la perte de cette belle invention.

Des analystes qui vous inspireront un jugement éthique de méfiance et qui devraient se souvenir de ce que préconisait Lacan : «

[1] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 8 février 1977 ALI.

Il recommande aux analystes de son auditoire, qu'ils ne se donnent pas d'importance, qu'ils ne se haussent pas du col, qu'ils ne s'efforcent pas d'arriver à sortir des interprétations trop gorgées de sens. »

Des interprétations boursoufflées de leurs intentions personnelles. C'est à cette occasion qu'il leur demande aussi de ne pas faire semblant d'être Lacan et il leur intime cet ordre : « Prenez exemple là-dessus et ne m'imitez pas ! » « Chacun sait que je suis gai, gamin même, on dit : je m'amuse ! »

Aussi lorsque Noam CHOMSKY lui a proposé une sorte de modèle de science linguistique conforme à l'esprit des équations newtoniennes, Lacan lui a répondu « Je suis poète ».

Alors qu'il s'est servi du mathème comme « ruse poétique », ses élèves, par contre, ont transformé la mathématisation en un projet à prendre à la lettre.

B comme Bévue : une-bévue :

« Il n'y a rien de plus difficile à saisir que ce trait de l'une-bévue. Cette bévue, c'est ce dont je traduis, l'unbewust, c'est-à-dire l'inconscient. En allemand, ça veut dire inconscient, mais traduit par « l'une-bévue » ça veut dire tout autre chose, ça veut dire un achoppement, un trébuchement, un glissement de mot à mot. Et c'est de ça qu'il s'agit quand nous nous trompons de clef pour ouvrir une porte et que précisément cette clef n'ouvre pas. »[2]

[2] J. Lacan, L'insu que sait…, Leçon du 10 mai 1977 ALI

La notion d'une-bévue veut dire seulement que l'homme sait plus qu'il ne croit savoir. C'est aussi un tout faux et un tournage en rond de la philosophie. Par ce terme Lacan essaie d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient. Il nous envoie dans de multiples directions qui soutiennent qu'il n'y a pas une vérité, qu'aucune certitude, conviction n'est possible. La vérité c'est qu'il n'y a pas de vérité.

C'est à multiplier sa polyphonie, la sienne, qu'on peut espérer inventer, créer sa propre vision. À propos de vision, une-bévue ne signifie pas seulement une erreur, même si le lapsus et l'acte manqué sont exactement des erreurs qui font des trous dans le langage ordinaire.

Une bévue signifie littéralement double vue. Le préfixe « be » signifie deux. Cette double vue permet le regard simultané des contraires et des contradictions. Cette parole englobant la vision des contraires est l'oxymore :

Une lumière sombre
Une docte ignorance
Un infini inachevé
Un silence assourdissant
Adorer détester
Un grand petit
Un feu froid

Avec l'oxymore, nous sommes dans l'impossible. Justement, l'inconscient ne se soutient qu'à se présenter comme impossible. L'oxymore est le langage des poètes et des artistes. Ne choisir ni entre les contraires, ni entre les contradictoires mais les voir en même temps, comme par une double vue : l'unbewust.

C : Coupure

« Ce qu'offre à lui d'issue la coupure. »[3]

[3] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 16 novembre 1976 ALI

Cette phrase m'a marquée ; c'est quand Lacan parle du pneu qui est un tore. Il est retourné, en ce sens que désormais son intérieur est ce qui passe à l'extérieur. Il y a donc eu retournement. La forme est différente, et ça se présente comme une trique. C'est une trique qui n'en reste pas moins un tore. C'est la coupure qui permet ce retournement.

Il est à remarquer qu'en éludant le O, en comprimant le mot torique on obtient trique. Ce procédé peut être bien utile pour traquer ce qui se cache parfois derrière les mots.

(Staferla, sphère, l'un en peluce, varité.)

La mise en valeur comme enveloppement de ce qui est à l'intérieur est quelque chose qui n'est pas sans avoir affaire avec la psychanalyse. C'est le symbolique qui enveloppera totalement l'imaginaire et le réel. Lacan identifie le sujet à la coupure.

Une série de coupures ponctue l'histoire du sujet (naissance, sevrage, apprentissage de la propreté, deuil, épreuves etc..). Ces coupures n'affectent le sujet que parce qu'elles sont signifiantes.

Le signifiant est à la fois unité distinctive (trait unaire) et coupure dans le tissu du langage. Comme trait unaire il se réduit à être différent de tout autre et de lui-même, et donc, à inscrire la différence.

Quand on dit par exemple : « On est comme on est », ou « Jean-Pierre c'est Jean-Pierre », le premier terme complètement identique au deuxième renvoie pourtant à quelque chose de très différent.

D m'a fait choisir Duplicité :

- État de ce qui est double
- Hypocrisie, dissimulation

L'inconscient n'est pas un être mystérieux caché en chacun de nous. Le plus souvent, il se dit sans que nous y prêtions garde. Et il le fait notamment au niveau du « double sens » des mots, au niveau de la polysémie des signifiants.

Par exemple, le mot « sacer » en latin signifie sacré, mais aussi maudit. Deux signifiés opposés manifestés par le même signifiant.

Je cite Lacan : « […] Je veux dire par là qu'une parole peut être à la fois pleine de sens – elle est pleine de sens parce qu'elle part de cette duplicité ici dessinée – c'est parce que le mot a double sens, qu'il est S2 que le mot sens est plein lui-même. Il n'en reste pas moins que la volonté de sens consiste à éliminer le double sens… »

Michel Arrivé, dans un article très minutieux sur *Lacan gram-*

mairien précise « La parole Lacanienne ne se confond pas, en dépit des premières apparences, avec la parole Saussurienne : c'est qu'elle se dédouble. Les deux objets qui résultent de ce dédoublement sont d'un côté la parole pleine parfois dite parole véridique ou encore vraie parole ou parole fondamentale et d'autre part la parole vide associée au discours courant, disque ourcourant. Parole remplie de signification, univoque, doxale. »[4]

[4] Michel Arrivé, *Lacan grammairien*, Interfaces Psy, 2004

Dès l'interprétation des rêves, Freud nous dit que le contenu latent et le contenu manifeste du rêve, ne sont pas dans un rapport de signe à signification, mais de texte à texte, de texte traduit à texte original, de signe écrit à signe verbal, de hiéroglyphes à alphabet, de rébus à proverbes. C'est une traduction d'une langue dans une autre.

La ruse, l'habileté de la psychanalyse serait de réintroduire le signe inclus par son exclusion. Cet autre signe d'un non-dit singulier, pas d'une signification.

Gilles Deleuze écrivait : « Nous ne cherchons pas en Freud un explorateur de la profondeur humaine et du sens originaire, mais le prodigieux découvreur de la machinerie de l'inconscient par lequel le sens est produit, en fonction du non-sens », et Lacan de reprendre « […] L'inconscient d'être structuré comme un langage, c'est-à-dire lalangue, qu'il habite, est assujetti à l'équivoque donc chacune se distingue .

« Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissée persister ».

E : Escroquerie

Vol commis par des moyens frauduleux.

« La psychanalyse est peut-être une escroquerie mais ça n'est pas n'importe laquelle. C'est une escroquerie qui tombe juste par rapport à ce qu'est le signifiant.

Et le signifiant il faut quand même bien remarquer qu'il est quelque chose de bien spécial : il a ce qu'on appelle des effets de sens. Et il suffirait que je connote le S2 non pas d'être second dans le temps mais d'avoir un sens double pour que le S1 prenne sa place, et sa place correctement. Il faut quand même dire que le poids de cette duplicité de sens est commun à tout signifiant.

La psychanalyse n'est pas plus une escroquerie que la poésie elle-même, qui se fonde précisément sur cette ambiguïté dont je parle que je qualifie de sens double. »[5]

[5] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 15 mars 1977 ALI

« Il n'est pas absurde de dire que la psychanalyse peut glisser dans l'escroquerie. Notre pratique est une escroquerie.

Du moins considérée, à partir du moment où nous partons de ce point de fuite (le réel) : bluffer, faire ciller les gens, les éblouir avec des mots qui sont du chiqué. C'est quand même ce qu'on appelle d'habitude du chiqué, à savoir ce que James Joyce désignait par ces mots plus ou moins gonflés, d'où nous vient tout le mal ?

Du point de vue éthique, c'est intenable, notre profession. C'est bien d'ailleurs pour cela que j'en suis malade parce que j'ai un surmoi comme tout le monde. »[6]

[6] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 26 février 1977 (Bruxelles) ALI

Noam CHOMSKY qui a connu Lacan dans les années soixante-dix a confié qu'il le considérait comme un charlatan conscient de l'être qui se jouait du milieu intellectuel parisien pour voir jusqu'à quel point il pouvait produire de l'absurdité tout en continuant à être pris au sérieux.

On pense à l'art du vendeur : « Il faut faire désirer à quelqu'un un objet donc il n'a aucun besoin pour le pousser à la demander ». Il me semble que ce mot poétique d'escroquerie est plutôt un déplacement de la part de Lacan, un jeu de mots à ne pas prendre à la lettre. Cette escroquerie a été le prétexte à des interprétations sauvages de la part de ses détracteurs.

Leurs arguments très agressifs témoignent que leur énonciation est titillée mais ils préfèrent la dénonciation et le jugement, plutôt que le libre cours de leurs associations pour ce terme qui me semble plutôt bien choisi et un rien provocant.

F : Fiat trou

Ce « Fiat lux » que Lacan a rebaptisé « Fiat trou » a pour propriété de se muer aussitôt chez le sujet, en un trou réel dans le symbolique, créant une interaction entre ses deux modalités de l'être. Ce sujet, ainsi effectue l'acte qui lui permettra de se trouer lui-même (refoulement originaire), pour « sortir du trou », de l'ornière du traumatisme et ainsi « faire son trou ». Ouvrir sur l'inespéré et son espace de nouveau, de liberté et de création.

Avec la psychanalyse, cet inespéré se fait nomination de ce trou, qui divise le sujet entre un faire (fiat) et un non-être (trou) ; nomination que rendent possible et le pouvoir poétique de la métaphore paternelle et l'effacement de ce même nom du père dont le sujet aura su « se passer à condition de s'en servir ».

« Fiat trou, que le trou soit », dit Lacan.

Une autre manière de dire « que soit la parole de l'unbewust ».

La poésie fait trou, il n'y a que la poésie qui permette l'interprétation. Ce savoir qui ne se sait pas, fait que nous savons tous, nous inventons tous un truc pour combler le trou dans le réel. On invente. On invente ce qu'on peut, bien sûr, fantasme, masochisme, mauvais objet, persécution, bref… ce sont des trouvailles. Il n'y a bien que le trou qui vaille.

L'inconscient se manifeste toujours comme ce qui vacille dans une coupure du sujet, d'où ressurgit une trouvaille, que Freud assimile au désir. Alors la tuché rencontre avec le Réel est aussi rendez-vous avec une trouvaille ou une retrouvaille qui ne peut se dévoiler que dans la coupure, mode d'action du signifiant. Donner accès à quelque chose de caché, que Lacan appelle trouvaille : seul trou qui vaille.

Cette notion de trou qu'il forge avec son nœud borroméen, en nouant le symbolique, l'imaginaire et le réel sans qu'aucune dimension ne prenne plus d'importance que les deux autres.

C'est ce trou qu'il maintiendra jusqu'au bout quand il écrit « élaborer l'inconscient, comme il se fait dans l'analyse, n'est rien qu'y produire ce trou ».

G, Grammaire

« Regardez bien le côté formel, grammatical des choses. »[7]

« Mon dire que l'inconscient est structuré comme un langage n'est pas du champ de la linguistique. L'inconscient habite une langue. La condition de l'inconscient c'est le langage, point de langage, point d'inconscient. »

Creuser cette mine très riche de l'élision ou de la prononciation exagérée qui change le sens. Contracter ou étirer les mots. Dans le séminaire qui nous occupe, c'est le mot « torique » qui se transforme.

Concernant le savoir, il est nécessaire de s'attacher aux subtilités de la langue. Ceci nous intéresse parce que l'une-bévue est quelque chose qui substitue à ce qui se fonde comme savoir qu'on sait, le principe de savoir qu'on sait sans le savoir.

« Le « le », là, porte sur quelque chose, ce « le » est un pronom dans l'occasion qui porte sur le savoir lui-même, en tant non pas que savoir, mais que fait de savoir.

C'est très important ces nuances comme ça de langue. Ça ne peut pas se dire : ce « y faire » dans toutes les langues. « Savoir y faire », c'est autre chose que de savoir faire. »[8]

Ça veut dire se débrouiller, savoir y faire avec son symptôme, s'en laisser enseigner. Savoir le débrouiller, le manipuler, s'en servir. Le savoir y faire est une manière de jeter des ponts entre le sens et le réel, de façon à obtenir, au travers du semblant, ne serait-ce que quelques bouts de ce réel.

Il n'y a pas d'autre issue à la fin de l'analyse que de savoir y faire avec ce qui reste d'inanalysable. Se débrouiller avec l'incurable. Se servir du symptôme plutôt que de rester toujours l'instrument de son pathos.

« Quand tu auras fini tes devoirs, tu pourras jouer avec la tablette… »

Le futur antérieur est absent d'autres langues, c'est désigner un passé non encore accompli. Freud a bien repéré cette intemporalité de l'inconscient, en posant le sujet de l'inconscient comme marqué d'un présent, déjà passé dans l'anticipation d'un futur, lui-même sous condition d'un passé qui demeure actuel, c'est le fameux « Wo es war, soll ich werden. ».

Lacan écrit : « Le français dit : là où c'était… Usons de la faveur qu'il nous offre d'un imparfait distinct. Là où c'était à l'instant même, là où c'était pour un peu, entre cette extinction qui luit encore et cette

[7] J. Lacan, Séminaire Livre III : *Les psychoses*, 1955-1956

[8] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 11 janvier 1977 ALI

éclosion qui achoppe, je peux venir à l'être de disparaître de mon écrit ».

Le futur antérieur, le temps de la promesse, l'imparfait et son ambiguïté, sont à étudier soigneusement. « Un instant plus tard, la bombe éclatait », « Un moment plus tard, le train déraillait », ce qui veut dire justement qu'elle n'éclate pas. L'évènement peut ou non s'être produit.

Tel est le statut du sujet de l'inconscient : « Désamorcé juste avant d'advenir, un peu comme celui qui sujet d'un « aura été », n'aura frôlé l'accès à l'être que pour devenir ce qu'il était déjà. »

« Il n'y subsiste que cet être dont l'avènement ne se saisit qu'à n'être plus. »[9]

[9] Michel Arrivé, *Lacan grammairien,* Interfaces Psy, 2004

H comme Hérétique

Juste une petite phrase

« La bonne façon d'être hérétique par rapport à l'orthodoxie freudienne est celle qui, d'avoir reconnu la nature du sinthome, ne se prive pas d'en user logiquement, c'est-à-dire d'en user jusqu'à atteindre son réel, au bout de quoi il n'a plus soif. »[10]

[10] J. Lacan, Le Séminaire, livre XXIII, *Le sinthome,* 1975-1976

Sevrer le symptôme de son sens.

I comme Insu :

La psychanalyse n'est pas une science, c'est une pratique. L'inconscient émerge dans une coupure, il se produit dans des phénomènes d'achoppement, de défaillance, de fêlure. Il n'est pas donné. Il se manifeste dans la surprise : le sujet dépassé s'aperçoit en savoir plus et moins qu'il ne pensait. Mais l'ouverture de l'inconscient s'accompagne de sa fermeture.

Ce qui s'est donné et s'est fait désirer, se dérobe, impossible à saisir. Freud a écrit : « N'interprétez pas ! Taisez-vous, et servez-vous de vos oreilles pour ne pas entendre. » On jugera si ce vœu a été entendu.

L'inconscient ? dit Lacan.

« Je propose de lui donner un corps, parce qu'il est pensable, qu'on pense les choses sans les peser, il y suffit des mots. Les mots font corps. Ça ne veut pas dire qu'on y comprenne quoi que ce soit. C'est ça l'inconscient, on est guidé par des mots auxquels on ne comprend rien. C'est là notre pratique : c'est approcher comment des mots opèrent. »[11]

[11] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 17 mai 1977 ALI

J comme Jactance et Jaspiner :

Jactance : attitude d'une personne qui manifeste avec arrogance ou emphase la haute opinion qu'elle a d'elle-même.

Vanité – Orgueil

« Cet air de jactance par lequel on semble s'exalter en soi et s'applaudir » Sainte Beuve

Parole – Bavardage

Jacter : parler, bavarder, jacasser. « Elle a mis un doigt sur ses lèvres pour me dire de ne pas jacter. »

Jacter > Jacques > Jacquard : métier à tisser.

Lacan parle souvent de tissage quand il parle du langage, son étoffe.

Jacquot : nom familier du perroquet gris cendré et on connaît beaucoup de « jacquots » qui répètent sans les entendre les aphorismes Lacaniens en les sortant de leur contexte et sans bien sûr « n'en rien saisir ».

Jaspiner : caqueter – Du même radical que jaser.

Bavarder – Causer

K comme Klein pas Mélanie mais bouteille de… :

Cet abécédaire va comporter des trous. Certaines lettres ne seront pas honorées. Des inachevés, des failles, des absences, ce travail cahin-caha en comporte beaucoup.

Je dirais que la « faille soit ».

L comme Logique :

Domaine très vaste qui nécessiterait une intervention à lui seul. La logique modale a été inventée par Aristote. L'interprétation qu'en fait Lacan en donne une logique de l'inconscient.

Le nécessaire : ce qui ne cesse pas de s'écrire.

Quand une chose ne peut être autrement qu'elle n'est, nous disons qu'il est nécessaire qu'il en soit ainsi. C'est une relation du sujet au réel qui ne cesse pas. Le symptôme par exemple.

Le possible : ce qui cesse de s'écrire.

La contingence : privilégiée par Lacan, est une modalité à part entière qui ne peut pas être assimilée au possible. C'est ce qui cesse de ne pas s'écrire. C'est peut-être la modalité logique qui indique le mieux le temps du déplacement subjectif à l'œuvre dans la cure. Le symptôme cesse de ne pas s'écrire pour le sujet. La contingence exclut à la fois le nécessaire et l'impossible.

L'impossible : ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Il s'agirait du réel lui-même, cette dimension qui échappe à toute symbolisation. Deux propositions contradictoires ne peuvent être vraies en même temps. Leur présence simultanée dans le réel est invérifiable logiquement.

Concernant la logique du fantasme, c'est la fonction d'obturation du réel.

Le bouchon, l'écran.

Réel qui désigne l'indicible du sujet, ce qui lui est insupportable à rencontrer et qui n'en constitue pas moins ce sur quoi il ne cesse de buter.

Il protège le sujet non seulement contre l'horreur du réel mais

aussi contre les effets de sa division, conséquence de la castration symbolique ; autrement dit, il le protège contre sa radicale dépendance par rapport aux signifiants. Il ne s'agirait pas de l'éradiquer mais de le traverser, d'en faire le tour et de repérer la part prise par le désir de l'Autre concret de l'enfance, dans sa constitution. Ce fantasme, c'est l'objet que le sujet imagine être pour l'Autre, objet imaginaire pris dans le symbolique.

Cette imaginarisation peut être résumée, dite en une phrase. La construction du fantasme dans l'analyse amène à ce savoir : savoir quel objet j'ai voulu être pour l'Autre. Le sujet conduit sa vie en fonction de son fantasme, de sa conduite.

« C'est bien en quoi l'inconscient n'a de corps que de mots »[12]

Ne pas perdre de vue que la psychanalyse n'est pas une logique mais une pratique.

[12] J. Lacan, L'insu que sait…, notes sur l'intervention du 26 février 1977 (Bruxelles), ALI

M : Mot d'esprit

Rendre compte de la satisfaction particulière qu'il apporte et plus généralement de son rôle dans la vie psychique.

Histoire juive[13]:

Deux amis se rencontrent à la sortie des thermes :

- As-tu pris un bain ?

- Comment il en manque un ?

La condensation réside dans le double sens du verbe prendre. Mais il y a également déplacement de l'accent :

- As-tu pris un bain ? lui demandait le premier,

- As-tu pris un bain ? feint d'entendre le deuxième.

Si dans le mot d'esprit, le sujet peut enfin prendre la parole, c'est qu'en faisant rire il désarme l'Autre, qui pourrait le critiquer.

Défense ? Résistance ? Jeter les masques ? Pris ainsi, le mot d'esprit donne une des représentations les plus précises de la levée du refoulement.

« On se reconnaît dans le trait d'esprit parce que le trait d'esprit tient à ce que j'ai appelé Lalangue. L'intérêt du trait d'esprit pour l'inconscient est quand même lié à cette chose spécifique qui comporte l'acquisition de lalangue. »[14]

« Ce qui se dit à partir de l'inconscient participe de l'équivoque, qui est le principe du mot d'esprit : équivalence de son et de sens, voilà au nom de quoi j'ai cru pouvoir avancer que l'inconscient était structuré comme un langage. »[15]

« Le mot qui fait mouche en vous, on peut dire que c'est qu'il rouvre au maximum cette dimension du refoulement originaire. »[16]

Comment donc ce refoulement peut-il assumer cette contradiction de maintenir cette béance et en même temps d'être ce qui cesse de ne pas s'écrire ?

« Lacan n'a pas hésité à employer le mot de communion dans la production du mot d'esprit. Ce mode de communion qui se produit en

[13] Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*

[14] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 16 novembre 1976 ALI

[15] J. Lacan, *L'insu que* sait…, *Leçon du 11 janvier 1977 ALI*

[16] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 8 février 1977 ALI

S(Ⱥ). On pourrait dire que la barre du sujet et de l'Autre à communier ensemble, porte le sujet dans l'incandescence de ce manque partagé, aux sources même de l'existence, bien au-delà de l'objet, bien au-delà du fantasme.

Le fait même que dans cette voie le sujet renonce au fantasme, le court-circuite, démontre à ce moment-là que ce qui est accentué par lui est la recherche de cette expérience du manque à l'état pur. »[17]

[17] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 8 février 1977 ALI

N comme Négation :

« Le Réel tel qu'il apparaît, le Réel dit la vérité mais il ne parle pas. Et il faut parler pour dire quoi que ce soit. Le symbolique, lui, supporté par le signifiant, ne dit que mensonges quand il parle, lui. Et il parle beaucoup ». [18]

[18] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 15 février 1977 ALI

Il s'exprime d'ordinaire par la verneinung… Et ce à quoi se reconnaît typiquement la verneinung, c'est qu'il faut dire une chose fausse pour réussir à faire passer une vérité.

C'est dans la psychanalyse que cette promotion de la verneinung, à savoir du mensonge voulu comme tel pour faire passer une vérité, est exemplaire.

« Je sais ne veut jamais rien dire, et on peut facilement parier que ce qu'on sait est faux. Est faux, mais est soutenu par la conscience, dont la caractéristique est précisément de soutenir de sa consistance ce faux.

C'est au point qu'on peut dire qu'il faut y regarder à deux fois avant d'admettre une évidence, qu'il faut la cribler comme telle, que rien n'est sûr en matière d'évidence – et c'est pour ça que j'ai énoncé qu'il fallait évider l'évidence, que c'est de l'évidement que l'évidence relève ».[19]

[19] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 15 février 1977 ALI

Ce « je sais », « je suis convaincu », qui est conscience, c'est-à-dire non seulement savoir, mais volonté de ne pas changer. Poursuivant sur ce thème récurrent de la négation Lacan pose la question : « Est-ce qu'on peut dire que la négation soit un signe ? »

Freud énonce : c'est que la négation suppose une bejahung. C'est à partir de quelque chose qui s'énonce comme positif qu'on écrit la négation.

Le signe est à rechercher comme congruence du signe au Réel. Le principe du dire vrai, c'est la négation. Ainsi la négation comme symbole, s'articule au Réel.

O comme Opérer : « Qu'est ce qui dans l'analyse opère ? »

La valeur de la psychanalyse, c'est d'opérer sur le fantasme. Le savoir obtenu à la fin de l'analyse, c'est un savoir obtenu sur le fantasme. Il n'y a pas d'autre entrée pour le sujet dans le réel que le fantasme.

La construction du fantasme consiste en un retournement de la pulsion en fantasme proprement dit. S (barré) <> a

Arrivé là, le manque de l'Autre est radical, impossible à combler. Le sujet peut entériner le fait que son propre désir est en cause dans tout ce qui lui arrive et cesse alors d'être l'objet du destin. Son fantasme n'est là que comme écran devant l'insoutenable du réel.

Temps de désêtre où le sujet n'est plus réduit qu'à une simple coupure et l'objet à un rien, à un manque d'objet.

« J'aurais bien pu me réserver à moi tout seul la satisfaction de jouer sur l'inconscient sans en expliquer la farce, sans dire que c'est par ce truc des effets de signifiant qu'on opère. »[20]

[20] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 11 janvier 1977 ALI

« Je suis passé par la linguistique mais je n'y suis pas resté. Je suis encore à interroger la psychanalyse sur la façon dont elle fonctionne. Comment se fait-il qu'elle tienne ? Qu'elle constitue une pratique qui est même quelques fois efficace ?

Naturellement, là, il faut passer quand même, passer par une série d'interrogations. »[21]

[21] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 17 mai 1977 ALI

P comme Poésie :

J'ai choisi des extraits de *L'écriture poétique chinoise* de François CHENG.[22]

[22] François Cheng, *L'écriture poétique chinoise*, Editions Seuil

Dans des poèmes qui impliquent plusieurs personnes, l'ambiguïté due à l'absence de pronoms personnels ne nuit pas toujours à la compréhension, mais ajoute souvent des nuances subtiles.

L'exemple suivant nous montre le poète rendant visite à un moine taoïste, un ermite ; le poème implique un « je » et un « tu » sans que les deux pronoms soient jamais utilisés :

Pour se rendre à l'endroit où demeure l'ermite, îlot entouré de nuages, porte fermée par les herbes folles, le visiteur traverse un paysage sinueux tout habité par la présence de l'Ermite. Le cheminement matériel devient ici un cheminement spirituel.

Lorsqu'enfin, au terme de sa randonnée, en l'absence de l'ermite, il se trouve face à face avec la fleur du ruisseau, il est de fait en pleine présence de l'esprit de l'Ermite et gagné soudain par l'Éveil.

La suppression des indicateurs pronominaux fait que le discours objectif, descriptif, coïncide avec le discours intérieur, qui dans le même temps est un dialogue incessant avec l'autre. C'est au cœur de cette coïncidence qu'on atteint l'état hors de la parole.

Un chemin/traverser maints endroits
Lichens-mousses/percevoir sabots traces
Nuages blancs/entourant îlot calme
Herbes folles/enfermant porte oisive
Pluie passée/contempler pins couleur
Colline longée/atteindre eau source
Ruisseau fleur/révéler Chan esprit
Face à face/déjà hors parole.

Ellipse de la préposition, laissant place à des interprétations fort diverses. Le poète a recours soit à l'omission des éléments indiquant le temps, soit à la juxtaposition de temps différents qui rompt la logique linéaire. Il y a donc des chocs, des rapprochements brutaux qui créent des rapports d'action et d'interaction.

« On peut dire d'une certaine façon que la poésie est imaginairement symbolique.

La langue est le fruit d'une maturation, d'un mûrissement de quelque chose qui se cristallise dans l'usage, il reste que la poésie relève d'une violence faite à cet usage et que nous en avons des preuves »[23]

Lacan évoque François Cheng et son livre *L'écriture poétique chinoise*.

« Prenez-en de la graine – si vous êtes psychanalystes. Vous verrez que c'est le forçage par où un psychanalyste peut faire sonner autre chose, autre chose que le sens. Car le sens, c'est ce qui résonne à l'aide du signifiant ; mais ce qui résonne, ça ne va pas loin, c'est plutôt mou. Le sens, ça tamponne. Mais à l'aide de ce qu'on appelle l'écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de ce que pourrait être l'interprétation analytique. Les poètes chinois chantonnent, modulent. Il y a un contrepoint tonique, une modulation qui fait que ça se chantonne car de la tonalité à la modulation il y a un glissement.

Que vous soyez inspirés éventuellement par quelque chose de l'ordre poétique, pour intervenir, c'est bien en quoi, je dirais, c'est bien vers quoi il faut vous tourner.

La métaphore et la métonymie n'ont de portée pour l'interprétation qu'en tant qu'elles sont capables de faire fonctionner d'autre chose. Et cette autre chose dont elles font fonction, c'est bien ce par quoi s'unissent, étroitement le son et le sens. C'est pour autant qu'une interprétation juste éteint un symptôme que la vérité se spécifie d'être poétique. »[24]

« Il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation et c'est en cela que je n'arrive plus, dans ma technique, à ce qu'elle tienne : je ne suis pas assez pouâte, je ne suis pas pouâte-assez ! »[25]

[23] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 15 mars 1977 ALI

[24] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 19 avril 1977 ALI

[25] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 17 mai 1977 ALI

Q : Question

Alain Didier Weill prend l'exemple de la musique.

« […] si donc la musique vous fait de l'effet comme auditeur, tout se passe comme si elle vous apportait une réponse. Cette réponse fait surgir en vous l'antécédent d'une question qui vous habitait en tant qu'Autre, qui vous habitait sans que vous le sachiez. Il y aurait une réponse à une question qui vous habiterait.

Grâce au retournement de la pulsion, les choses s'inversent, c'est-à-dire que la musique devient une question qui m'assigne, en tant que sujet, à répondre moi-même à cette question.

Car c'est l'énonciation du sujet qui est mise en mouvement par les signifiants de l'auteur ; en sorte que ce n'est pas l'interprète qui est

le passeur du texte, c'est le texte qui est le passeur de l'énonciation du comédien ou du musicien. »[26]

[26] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 8 février 1977 ALI

La Hokhma ou quoibilité :

Un des sens de « hokhma » c'est démangeaison, frottement, pour qu'il y ait sagesse et non seulement idéologie ou bêtise, il faut qu'il y ait confrontation, opposition et non acquiescement passif à tous les discours qui sont offerts, même les plus séduisants. Il faut qu'il y ait dialogue où chacun apporte une parole autre, une pensée autre.

Comme dit magnifiquement « Alain » : « Une pensée, même vraie devient fausse à partir du moment où l'on s'en contente. ».

« […] Le talmud insiste longuement sur l'importance du questionnement, jusqu'à considérer le non-questionnement comme la faute primordiale. La violence, de manière générale, est le refus de poser encore et encore des questions.

La violence, c'est considérer que nous avons déjà un savoir sur l'autre, le monde.

Dans le « pourquoi » se trouvent en attente le germe de la révolte, le refus d'un laisser-être destinal.

L'homme n'est pas le berger de l'être mais la sentinelle du questionnement, le gardien de la « quoibilité ». […] [27]

[27] Marc-Alain Ouaknine, *Introduction au talmud*

R comme Réveil :

« Un discours est toujours endormant quand on ne le comprend pas. Alors il réveille.

Bref le réveil, c'est le Réel, sous sa forme de l'impossible, qui ne s'écrit qu'à force ou par force. »[28]

[28] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 19 avril 1977 ALI

S comme Savoir :

Un signifiant S2 représente un signifiant S1 refoulé et S2 s'y est substitué. C'est du côté du S2 que Lacan situe le savoir.

S2 peut renvoyer à n'importe quel signifiant : il désigne les signifiants disponibles déjà là. Concrètement S2 n'est jamais indéterminé.

L'univers de chacun est tel que les associations sont toujours très singulières et montrent les limites et les contraintes de cet univers.

Chez le sujet parlant S2 désigne ce qui répond à l'initiative d'un S1. Ce qui répond est toujours tributaire d'une articulation que ce soit celle du discours courant ou qu'elle soit portée par une énonciation plus effective. S2 renvoie au réseau des signifiants qui sont venus marquer le réel du corps, et cela de façon distincte pour chacun.

Le savoir n'abrite aucun sujet positif : au contraire puisque le sujet se révèle comme effet de la séparation structurale entre S1 et S2. Il est littéralement divisé de son savoir, et produit de cette division, comme l'indiquent par exemple la surprise du lapsus ou l'étonnement au détour d'un rêve.

La vérité se produit comme énonciation et comme coupure dans ce que répète et inscrit le savoir : c'est en quoi elle sollicite la fonction

de l'interprétation. Remarquer ainsi de ce par quoi le sujet s'éprouve, dans sa propre parole, comme divisé de ce qu'il dit, c'est-à-dire de son savoir.

Le savoir est le prix de la renonciation à la jouissance.

« On ne peut tout de même pas manger son gâteau et le garder », ce que le sujet récupère n'a rien à faire avec la jouissance mais avec sa perte. Le plus-de-jouir est ce qui répond non pas à la jouissance mais à la perte de la jouissance.

Il est de nature de « a » d'être perte.

« a » c'est la mise. La mise quand elle est dans le « jeu », c'est perdu. Ce savoir à découvrir nous le concevons comme ordonné quelque part, déjà en place.

« On est fait » comme dans cette phrase de la Bible : « Les parents ont mangé des raisins verts et les enfants en ont eu les dents agacées. ».

Ou comme le lion de la fable qui est pris dans des rets au sortir de la forêt. On a souvent besoin d'un plus petit que soi, et c'est le rat qui sauve le lion.

Un plus petit (a) que soi, le sujet pris dans les rets du langage, comme le lion, parviendra-t-il à se séparer, s'extraire de ce bain qui le précède et le nourrit ? Ce bain dans lequel il a été jeté ? De cette particularité, en fera-t-il une singularité ?

L'être humain n'est pas le maître du langage, il est du non-parlant qui doit apprendre la langue de ses proches.

Lacan dans une conférence à Nice en 1974 donne une image pour dire pourquoi certains mots vont avoir cette importance : « les mots qui vont frapper le corps sont comme de la limaille de fer, ils sont polarisés par ce qui était déjà là dans les parents du sujet.

Le sujet est marqué par le désir des êtres parlants qui l'ont précédé, ce désir laisse une trace sur le corps où s'enracine l'inconscient. Le symptôme c'est l'inscription au niveau du Réel de l'inconscient, de ce véritable criblage, comme on dit que des projectiles criblent une surface, y font des trous. »

Quant aux impasses où nous coince le savoir, ce n'est pas de savoir ce que l'Autre sait, c'est de savoir ce qu'il veut. Le fameux « Que vuoi ? ».

T comme…

Tissage, Tressage, Tissus, Triskel

U comme…

Ulysse et les sirènes

V comme Voix :

Il y a beaucoup de phrases qu'énoncent Lacan qui m'inspirent.

« […] La voix du fantasme est, chez certains analystes, si forte

qu'il n'y aurait comme pas d'espoir pour la voix du S(Ⱥ). »[29]

« La vérité peut-on dire demande à être dite ? Elle n'a pas de voix pour demander à être dite. Il se peut que personne ne la dise. »[30]

« Le savoir absolu ne parle pas à tout prix. Il se tait s'il veut se taire. »[31]

« La voix de la raison est basse mais elle répète toujours la même chose. Elle ne répète les choses qu'à tourner en rond. Pour dire les choses, la raison répète le sinthome. »[32]

W comme Witz

Cf Mot d'esprit.

X, l'inconnu, le désir

Cette lettre à elle seule nécessiterait tout un exposé.

Y : Y'a de l'Un

« *Y'a de l'Un*, mais il n'y a rien d'autre. L'Un, je l'ai dit, l'Un dialogue tout seul puisqu'il reçoit son propre message sous une forme inversée. C'est lui qui sait, et non pas le supposé savoir. »[33]

Z comme Zug -> trait

Einzigerzug : trait unique, trait unaire.

« Une personne peut être indifférente et un trait unaire la base d'une identification. »[34]

Selon Freud, lorsque l'objet est perdu, l'investissement qui se portait sur lui est remplacé par une identification qui est « partielle » extrêmement limitée et qui n'emprunte qu'un trait à la personne objet.

Le trait unaire est le signifiant en tant qu'il est une unité et en tant que son inscription réalise une trace, une marque. Le trait unaire parce qu'il permet le comptage, est le support de l'identification du sujet.

Freud montre que le sujet s'identifie à un trait unique de l'objet perdu. L'identification au trait unaire, qui est donc corrélative de la castration et de la mise en place du fantasme, constitue la colonne vertébrale du sujet.

Ainsi par exemple, le nom propre fonctionne comme trait car il compte une différence pure : il se transmet mais ne se traduit pas.

Le trait unaire est donc le signifiant, non d'une présence mais d'une absence effacée. Il s'agit donc d'une marque qui passant obligatoirement par ce point d'effacement, souligne à chaque réitération la différence.

Le rapport du manque au trait institue la logique même du signifiant dont le rôle est de signer à chacun de ses tours une différence. La question de l'existence surgit de cette alternance entre répétition et absence.

C'est parce qu'il est impossible de répéter qu'il est impossible de ne pas répéter. Loué soit le cor de Postillon, cet instrument dont on

[29] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 8 février 1977 ALI

[30] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 15 février 1977 ALI

[31] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 15 février 1977 ALI

[32] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 9 avril 1977 ALI

[33] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 10 mai 1977 ALI

[34] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 16 novembre 1976 ALI

n'est jamais sûr de tirer le même son…

Lacan dit que ce trait unaire nous intéresse parce que, ce n'est pas quelque chose qui a affaire spécialement avec une personne aimée.

« À quoi s'identifie-t-on à la fin de l'analyse ?

Est-ce que ça serait, ou ça ne serait pas, s'identifier en prenant ses garanties, une espèce de distance, s'identifier à son symptôme.

[…] ça peut être le partenaire sexuel.

Le symptôme pris dans ce sens, c'est, pour employer le terme de connaître, c'est ce qu'on connaît le mieux, sans que ça aille très loin.

Alors qu'est-ce que ça veut dire connaître ?

Connaître veut dire savoir faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller, le manipuler. Savoir y faire avec son symptôme. »[35]

« La psychanalyse n'est pas une discipline du bonheur, mais pas non plus une culture du malheur. »[36]

[35] J. Lacan, *L'insu que sait…*, Leçon du 11 janvier 1977 ALI

[36] Marie-José Latour, *« 1, 2, 3 : la répétition »*, L'en-je lacanien, 2010

Olivier Lenoir

Titre Avenir

C'est le titre à venir : avec circonspection et souvent résignation, ne connaissant pas l'avenir, je le laisse advenir et ne le nomme pas plus que je ne nomme ce qui de mon analysant ne saurait être prédit ni prédictible.

Curieuse question que celle-ci : « Où va la psychanalyse ? » quand elle ne peut se dire qu'au présent de son exercice, au présent de l'analysant, au présent de l'analyste.

Ainsi, je ne dirai pas où va la psychanalyse, je redirai à travers ce que j'entends, cet espoir d'une éthique et ces questions qui me sont posées qui font trace d'un nouage toujours fragile toujours renouvelé.

Aujourd'hui la psychanalyse :

C'est donc un titre à venir, Avenir, un Grand A venir ? Or, l'avenir n'est pas sans passé. L'avenir est aussi et déjà derrière nous. En littérature on tente encore d'en faire une science, la science-fiction ; tant d'auteurs ont voulu en parler de cet avenir, ont voulu l'anticiper que sûrement il s'est déjà réalisé quelque part. Le bel avenir : c'était annoncé pour 1984, c'est déjà loin derrière nous ! La vérité annoncée par Orwell est d'une cruelle actualité, diffuse et active, Ubu-Trump est à nos côtés, les tyrans prolifèrent, ils ont à leur usage les technologies les plus inventives, les plus intrusives. Par le biais des TIC et NTIC[1] nos actes et jusqu'à nos pensées sont aujourd'hui parfaitement transparents, agglomérés au big data, à la disposition de tous les marchands d'abord, de toutes les polices bien sûr, ils nous rendent manipulables et purs objets de science et de techniques, infimes points d'une toile immense, le net pas si net. Dans cet imbroglio quelle place resterait pensable pour la psychanalyse ? Car le futur est déjà réalisé !

[1]. Technologies et Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication

Quand Nano et Neuro sont main dans la main

La neuro/nano chirurgie est en route (Clinatec à Grenoble, voyez sa fiche sur Wikipédia) où Orwell est largement dépassé, il est vrai que 1984 c'était il y a maintenant 33 ans, une vieillerie pourtant si actuelle aujourd'hui. Un exemple :

> Clinatec : un centre de recherche d'un nouveau genre […]. Implants de nanotechnologies dans le cerveau, neuro-stimulation, « médecine régénérative », jusqu'à des technologies pouvant changer le comportement : telles sont les recherches menées à Clinatec, à Grenoble, sur des patients volontaires. […].

Un projet, résultat d'une alliance entre industrie nucléaire, « start-up » de nanotechnologies et neurochirurgiens. […], une « clinique expérimentale » où l'on teste des dispositifs électroniques implantés dans le cerveau. […], Une neuro-clinique, pilotée par le Commissariat à l'énergie atomique (CEA) travaille sur les applications des nanotechnologies dans le champ des neurosciences, les maladies neurodégénératives. […] une certaine opacité entoure ses activités. […] Établissement situé en dehors du milieu hospitalier, sur un terrain du CEA, certains bâtiments sont soumis au secret-défense.

On parle interface cerveau-machine, neuro-stimulation profonde, nano-implants dans le crâne. […] alliance entre l'industrie nucléaire, celle des nanotechnologies et des chercheurs en neurosciences.

[…] développement de dispositifs médicaux implantés dans le corps humain […] grâce aux micro et nanotechnologies.

[…] Implants pour une « médecine régénérative »… neurostimulation avant l'apparition des symptômes, pour ralentir le processus dégénératif. […] pré-clinique, dans l'hypothèse où l'on disposerait de bio marqueurs, […] des électrodes implantées dans le cerveau à la naissance, qui s'activeront pour prévenir le vieillissement.

« On peut changer la personnalité de quelqu'un »

On peut donc changer la personnalité de quelqu'un !

On voudrait réduire l'homme à son cerveau, à son comportement, à son utilité, à sa docilité. C'est la prétention du *transhumanisme* et ce n'est pas simple conjuration de puissances financières ou politiques, il faut l'admettre, c'est aussi une demande, une réponse à de véritables angoisses et parfois même à de véritables souffrances, c'est aussi une banalisation de ce qui fut science-fiction. Le Monde du 8 avril posait cette question : « l'homme peut-il devenir le designer de sa propre évolution ? ». Quelle merveille, il pourrait enfin s'éviter la dépression ou bien d'autres difficultés existentielles !

Voilà un avenir sympathique et ce n'est pas fini.

La vérité aujourd'hui

La vérité aussi se modernise, se transforme et se déguise, elle court après les faits, de fait elle devient effet, effet de mode, faits d'effets, faits alternatifs dit-on même (invention de la merveilleuse Kellyanne Conway[2] ; il existe un nouvel article très pointu sur Wikipédia, « ère post-vérité » pour discuter de la nécessité d'introduire un nouveau concept…), merveille et plasticité du langage. Ce n'est pas qu'invention sans effet, on y retrouve ce que Lacan disait d'effet de vérité dans le réel à propos de l'interprétation. La vérité est à l'éviden-

[2]. « Faits alternatifs » est une expression utilisée en janvier 2017 par Kellyanne Conway, conseillère du président Donald Trump lors d'une rencontre avec la presse, afin de décrire les arguments de Sean Spicer, lui-même porte-parole de la Maison-Blanche, relatives à l'importance de la participation publique lors de l'investiture du Président, qui s'est déroulée la veille. https://fr.wikipedia.org/wiki/Faits_alternatifs

ce un concept bien malléable, la vérité est une construction, la vérité est ainsi officiellement devenue ambiguë ; la physique quantique nous a confirmé depuis un siècle cet impossible, on ne peut déterminer la position d'une particule qu'en opérant une mesure, c'est-à-dire en intervenant dans le processus qu'on prétend observer, autrement il n'y a que probabilité et indétermination.

J'ai retrouvé cet article de Ilias Yocaris, dans les cahiers de narratologie : « *Des images et des paraboles : Niels Bohr et le discours descriptif en physique quantique*[3].

[3]. https://narratologie.revues.org/6025

> Des « objets » qui échappent aux « formes pures de l'intuition sensible »
>
> «… l'idée que la mécanique quantique est fondée dans sa totalité sur une rupture historique avec le dualisme cartésien sujet/objet, au profit d'une vision intersubjectiviste et holistique du « réel » microphysique […] En quoi consiste une telle vision ? Du fait qu'il ne saurait être considéré comme une « substance » permanente, l' « objet » quantique ne préexiste pas à proprement parler à son observation ! La grande nouveauté de la mécanique quantique, c'est de donner à voir des « objets » radicalement « contextuels » (Bitbol 1998 : 311 et passim) qui ne correspondent pas vraiment à des « étants » ayant une existence intrinsèque, mais plutôt à « des déterminations et des événements « relatifs » à diverses classes de dispositifs expérimentaux » (Bitbol 1996)
>
> Ainsi par exemple des microparticules comme les photons peuvent présenter dans certains types d'expériences un comportement corpusculaire, mais dans d'autres un comportement ondulatoire… »

Où il est question d'humilité

Avec la mécanique quantique se pose la question de l'impossible du langage pour décrire et tenter de saisir quelque fragment d'un réel qui échappe. C'est une question posée par la science la plus respectable, la plus chère, la plus curieuse aujourd'hui. Écoutons David Lewis, (1941-2001), un philosophe américain, du courant de ce qu'on appelle la philosophie analytique contemporaine pour qui :

> « Il n'est pas possible d'avoir un accès cognitif à l'essence des propriétés constitutives du monde. Cette limitation découle de la présupposition concernant l'être des propriétés voulant que celles-ci soient des qualités pures et que leurs relations spatio-temporelles ne nous disent rien de ce qu'elles sont. […] La physique des particules décrit les entités fondamentales uniquement en fonction de leurs relations causales, comme la masse ou la charge électrique. Il n'est donc pas possible d'acquérir une connaissance de ce que sont vraiment les constituants fondamentaux du monde, quel que soit le niveau de développement de la

physique. Cette conséquence est connue sous le nom d'« humilité » dans la littérature contemporaine, car elle interdit la prétention à la connaissance profonde du monde ».

Cette notion d'« humilité » est si bienvenue, si nécessaire et si absente en même temps de tous les discours et surtout des politiques mais on l'a vu, des psychanalystes aussi, hélas. Car ce ne sera jamais ça : du continu au discontinu et inversement, il y a un infranchissable et c'est précisément la tentative faite par Lacan avec la topologie et surtout le nœud borroméen afin de nous montrer les conséquences de cette impossibilité. C'est notre travail, c'est le plongeon que Lacan nous a obligés de faire dans la plus grande modernité en compagnie de la physique et des mathématiques, mais aussi il faut le noter, en compagnie des poètes. Cette plongée est, j'en suis persuadé, au cœur des tourments de nos civilisations, au cœur de ce qu'on dénomme comme perte de repères des contemporains. Perte de repères, à bien entendre perte du père, à l'origine sans cesse de la demande effrénée d'en retrouver la trace et la recherche névrotique d'un passé où ces repères auraient existé.

Il y eut des certitudes dans le passé, il y eut des dieux des religions, des absolus, des monarchies absolues disait-on.

Changement d'époque

Pierre Barthélémy le 8 mars 2017 dans le journal Le Monde :

« Petit à petit, l'idée que la Terre est entrée dans l'*anthropocène* fait son chemin parmi les chercheurs. L'anthropocène serait une époque géologique dominée par les activités humaines. Par notre action sur l'environnement et notamment sur le climat, nous bouleversons en effet les couches supérieures de cet oignon qu'est notre planète : l'atmosphère, la surface de la Terre – que ce soit la biosphère, le sol, les océans, les glaciers et calottes glaciaires – et le sous-sol le plus immédiat. Les outils que nous avons utilisés pour cela s'appellent agriculture, urbanisation, exploitation minière, énergies fossiles… ».

Une idée que banalise et véhicule l'anthropocène, est que nous sommes aujourd'hui les maîtres de notre monde, l'humanité est devenue toute-puissante et notre bon vouloir est le seul garant de notre humeur. À nous de décider, de dire et la chose est faite ; c'est la parole magique de l'enfant tout-puissant : « Make America great again » et ça marche… enfin, on essaie d'y croire encore, car ça marche dans les conséquences les plus inquiétantes ; ce discours, ça marche parce que ça rassure et ça laisse croire à quelque permanence mais à coup sûr, s'il y a permanence, c'est celle s'agit d'un leurre.

Questions

Tout cela on le sait… Ne manque-t-il rien à ce tableau infernal ?

Que vient faire la psychanalyse là-dedans ?

C'est bien la question, quelle place restera-t-il pour la dimension du sujet dans ce monde en cours (ne pas dire « En Marche ») de réalisation. On peut gloser, hausser les épaules, la psychanalyse est bien évidemment prise, pour ne pas dire engluée, dans les changements civilisationnels, les changements environnementaux et culturels. Elle est née dans la société corsetée de Vienne à la fin du XIXe, elle s'est renouvelée avec Lacan au zénith d'une pensée structuraliste, elle s'est ouverte à la psychose puis Lacan encore nous a proposé la transition vers une topologie déroutante où seul compte le voisinage, peut-être nous resterait-il à franchir le pas vers une géométrie non commutative…

Car aujourd'hui mon discours ne se résumera pas à un catastrophisme facile, je dirais même simpliste, éculé… ayons le courage d'aller plus loin. La catastrophe est là devant nous, prévisible et prévue par beaucoup ; nous ferons un grand pas en avant, avec l'espoir de passer au-dessus de ce vide si séduisant ; c'est un jeu de la marelle, ce n'est d'autre que du récurrent *malaise dans la culture* dont nous parlons, c'est notre fonds de commerce depuis Freud.

Une lettre

Il y eut dans l'histoire de l'humanité, dans la perception que les humains ont eue de leur monde, il y eut la *platisphère*, le monde était plat, le *Flatland* dont parle Lacan dans le séminaire XXI, *Les Non dupes Errent*. Flatland[4] c'est la vision proposée par Edwin Abbott Abbott en 1884. Partant de ce monde résolument plat, Lacan se sert de cette idée :

> « Ces êtres à deux dimensions, c'est nous tous ». On n'adore jamais rien de plus, chez l'être aimé, que le profil, la projection, la silhouette. Mais du volume, de l'épaisseur, le seul maniement de ces cubes de ce que je vous ai conseillé tout à l'heure nous montre à quel point nous sommes absents. »

À cette occasion et combien de fois par la suite Lacan n'hésita pas à nous traiter de débiles, ce n'était pas une simple provocation, il s'englobait dans ce qualificatif, il ne cherchait qu'à montrer la limite du langage, notre seul outil pour approcher le monde. Du Flatland il use bien évidemment pour la mise à plat du nœud borroméen. Mais aujourd'hui, autre malignité de l'époque nous voici plongés dans un autre néologisme : la *plastisphère*, notre monde en effet se plastifie, à grande vitesse. De la platisphère à la plastisphère, il n'est pas certain que nous ayons gagné le S d'un sujet c'est plutôt d'une sujétion que nous avons augmenté notre monde, une tentative là encore de figer les choses et chosifier le sujet, plastifier les océans et la terre et ainsi empêcher la vie même qui n'est que mouvement[5].

Mais reprenons à notre niveau ce phénomène de nomination :

[4]. Les habitants de Flatland vivent dans un espace à deux dimensions, organisé hiérarchiquement. Il y a les lignes, c'est-à-dire les femmes, les carrés, les hommes, mais aussi des triangles, irréguliers, les soldats et les ouvriers, ou isocèles, ce sont les membres de professions libérales, des hexagones, la noblesse, des pentagones, etc., jusqu'au cercle, l'ordre le plus élevé, celui des ecclésiastiques. Tous les habitants de Flatland ont pour particularité de se déplacer sur une surface plane, et seule la vision perspective leur permet de déterminer la distance à laquelle ils se trouvent les uns des autres. L'auteur dépeint leur effroi lorsqu'un étranger venu de Spaceland tente de leur décrire sans succès la réalité d'une troisième dimension.

[5]. Ce mouvement, j'en avais fait le cœur de ma thèse.

Les changements de nomination en psychiatrie et nosographie…

Modernité, scientificité, mode ? Les signifiants de la psychiatrie, largement issus de la psychanalyse, ont vécu et font maintenant partie de l'histoire, obsolètes nous dit-on. Ces changements, qu'en faire ? Ils ne sont pas sans impact car, je cite Christian Rey dans un l'ouvrage de Marika Bergès-Bounes : dans son article « Psychose : un diagnostic interdit » Christian Rey argue : « comment travailler, mais aussi écrire, publier un ouvrage en utilisant encore et toujours ce diagnostic de *psychose* […] diagnostic aujourd'hui déconseillé, voire banni par nos tutelles, par les instances européennes ? »[6]. Christian Rey passe en revue les signifiants, S1 dit-il, qui ont servi pour cette nomination et le poids qu'ils ont pu prendre dans nos discours au point d'en devenir ou risquer de devenir l'agent du discours du maître producteur d'un savoir S2 inconscient en place d'autre du discours. Ici ne se situe pas le danger car dans le discours du maître il y a une structure discursive dans laquelle le S2 ne signifie pas la maîtrise puisqu'il est savoir inconscient mais il désigne le semblant.

[6]. Christian Rey in Marika Bourges & al, p. 39-41

Le S1 *psychose*, était déjà remis en cause par l'antipsychiatrie des années 70 qui récusait tout diagnostic. Les psychanalystes ont défendu ce S1 envers et contre tout : « tous les enfants déficients intellectuellement devaient être diagnostiqués psychotiques. Ceci pour éviter de les stigmatiser par le terme de déficience. […] puis désormais, il ne faudrait plus parler que d'autisme »[7]. Aujourd'hui « en 2016, ce sont les petites lettres qui ont pris la relève [celles du DSM ou CIM…] guirlandes de sigles (TSA, TOC, TIC, TDAH…) […] qui deviennent de vrais S1, absolus, sans rapport avec un S2 inconscient « vrai S1 avec refus de l'impossible, refus de toute résistance du Réel ». Une plastification de la pensée.

[7]. id., Christian Rey in Marika Bourges & al, p. 39-41

Médecine et neurosciences

Avec ces nouveaux signifiants, ces S1 isolés, Maya Malet[8] commente ce lien entre médecine et neurosciences « engagées dans une guerre hégémonique l'une et l'autre […] s'accordent pour instrumentaliser l'éducation et les thérapies de toutes sortes, la psychanalyse quant à elle, résiste encore » à ce qui est devenu un « idéal social de normalité souvent partagé par les familles, s'adaptant elles-mêmes rapidement aux nouvelles normes de santé publique. Or, pour Mannoni, il ne s'agit pas de forcer à s'adapter un enfant autiste, c'est à nous de nous y adapter ».

[8]. Maya Malet in Marika Bergés, *Les enfants intraitables in Les psychoses chez l'enfant et l'adolescent*, p. 332 et 334

Le diagnostic au goût du jour : le TDA/H

Pour Patrick Landman[9] dans la revue SYGNE, il s'agit de:

« Nommer différemment les invariants car la manière de décrire, de nommer les troubles mentaux ainsi que les paradig-

[9]. S YG N E : revue de psychanalyse en ligne), Patrick Landman

mes théoriques dominant la psychiatrie diffère profondément d'une époque à une autre.

Au bout d'un certain temps d'usage les mots employés pour désigner les pathologies mentales s'usent et sont remplacés par d'autres, par exemple la démence précoce laisse place à la schizophrénie. Ces changements dans le lexique de la langue psychiatrique ne reflètent nullement une quelconque avancée scientifique mais plutôt une évolution des mœurs, une modification du regard social sur le normal et le pathologique ou un abandon de paradigmes dont il a été fait un mésusage »[10].

[10]. Patrick Landman in S YG N E

Et le mésusage aurait bien pu être aussi celui de la psychanalyse et son fantasme de toute-puissance à l'acmé de sa diffusion, il faut le reconnaître.

Les modes diagnostiques

Patrick Landman poursuit : « Parallèlement à ce phénomène d'évolution sémantique au sein de la nosographie psychiatrique, on constate un fait récurrent d'une autre nature : les épidémies psychiatriques ou plus exactement les modes diagnostiques ».

Terrible constat que cette irruption dans le langage de cet « effet de mode » ; il en est du signifiant comme de ces vils objets qui nous entourent, le signifiant aussi est victime d'usure, d'obsolescence, de corruption, de mode. Pensons au plurimillénaire « hystérie » et sa banalisation extrême voire sa transformation insultante. Il a, parmi une multitude d'autres, disparu de toutes les nosographies contemporaines.

C'est ma position au sein de cette association d'aide aux parents et familles, où je m'efforce à mettre en question la nomination de la pathologie : patients et familles ont ce besoin, légitime autant qu'illusoire, de savoir ; savoir de quoi il retourne, de quoi ce trouble (mot si fameux, roi du DSM) est fait, quelle en est la raison puisqu'il doit y avoir une raison. En connaître le nom devient un apaisement face à l'abîme ; nous avons un mot pour cet abîme, c'est le Réel lacanien, l'innommé. Ce réel innommable deviendrait acceptable lorsque j'aurai pu le nommer ? Or c'est bien dans le nœud borroméen, cette propriété si délicate à cerner du rond du Symbolique qui vient mordre et découper une portion du Réel inaccessible. Cela, c'est Lacan qui nous l'enseignait, c'est la proposition qu'il fait dans l'approche du patient, dans le transfert et l'écoute du discours de l'analysant mais ce que je viens de décrire comme l'ordinaire de nos cliniques et de nos institutions, ce que Lacan nous a permis d'approcher, cela hélas, n'a plus sa place dans la clinique aujourd'hui, ou seulement caricaturé, déformé. Face à la présente mode, *modernité* dit-on, il n'y a place que pour la caricature. Mais encore, cette caricature il faut l'entendre, il faut les entendre ces changements dans la langue.

Changements dans la langue…

Suivons-les/écoutons-les, c'est notre métier, il y a du métier dans cette écoute, et là, c'est au un par un. Car ces changements ne disent rien d'une dévalorisation quelconque du Symbolique[11], c'était mentionné dans leur(r)e fameuse pétition des psychanalystes, je la qualifiais de leurre, attrape-mouche, comme cet « ordre symbolique remanié » que je traitais de tarte à la crème de tous les conservatismes et pur contresens lacanien. Faudrait-il le croire menacé comme l'énoncent les pétitionnaires (à l'origine, tous affiliés au discours du maître, si profondément sectaire celui-là), je reprends ici les termes du billet d'humeur que j'écrivais à ce propos : « L'ordre symbolique présenté et travaillé par Lacan tout au long de son enseignement n'a rien d'une entité isolable analysable ni repérable, il n'appartient en rien au monde platonicien des idées et le qualifier de « remanié » voire menacé est le confondre avec ce qui relève des idéologies multiples qui animent toute société. S'il y a un ordre symbolique, il n'a pas de valeur universelle, il est à considérer dans un nouage pour chaque Un et il est impossible à séparer des deux autres de la trilogie Réel Symbolique Imaginaire ».

[11]. Référence est faite ici à cette pétition lancée par des psychanalystes et citée dans le journal « Le monde » le 19 mars « *La psychanalyse, c'est l'exact envers du discours du Front national* » où se trouvait invoqué : « L'ordre symbolique remanié ».

Ce changement, ce mouvement est ou devrait être, interne à la psychanalyse elle-même qui loin de se figer sur un corpus fini de texte se doit aussi de se mouvoir et projeter dans ces temps. Pommier nous l'avait rappelé, psychanalystes, il nous faut reconnaître nos propres résistances à la psychanalyse. Il y a ce curieux retournement, une menace constante depuis Freud, alors que la psychanalyse est porteuse de cette subversion profonde, « *Subversion du sujet et dialectique du désir* » propose Lacan dans son article essentiel, elle est trop souvent devenue la gardienne des valeurs et des traditions, c'est la si difficile acceptation de la pluralisation des Noms-du-Père et de ses fameux Non dupes errent quand il faut savoir s'en faire la dupe et s'en servir.

« La psychanalyse comme éthique »[12]

[12]. Roland Chemama, « La psychanalyse comme éthique », érés, 2012

Je tente ici, depuis le début de cette intervention, de montrer en creux la place d'un manque car je l'ai dit en entrée déjà, un mot est absent de ces bouleversements : l'éthique. L'éthique est ce qui fonde tout discours, cette « Science qui traite des principes régulateurs de l'action et de la conduite morale », du grec ethos « caractère, coutume, mœurs ». L'éthique est bien en amont de toute morale. Alors il nous faut envisager : qu'en serait-il d'une *éthique* ?

Contrairement à toute science qui en vient a posteriori à réfléchir sur ses propres déterminations, voire ses conséquences, pour parfois penser une éthique, Roland Chemama inverse la réflexion, ce n'est pas, ce n'est déjà plus *L'éthique de la psychanalyse*[13] il fallait cette analyse par Lacan pour désormais penser radicalement « La psychanalyse comme éthique ». Il entend montrer dans son ouvrage « de quelle façon la psychanalyse, qui a démontré les déterminations inconscientes du sujet humain, le met cependant, pour finir, face aux responsabilités qui sont les siennes. À tout le moins […] elle l'appelle à s'engager dans

[13]. Lacan, séminaire livre VII L'éthique de la psychanalyse.

une véritable énonciation. On voit l'enjeu : il est éthique. »

« La psychanalyse a d'emblée cette dimension éthique. Nous avons affaire à un réel (le désir, la jouissance) qui se dérobe en grande partie à notre saisie. L'inconscient, au sens strict, ne peut être situé que dans ses effets. La vraie question, pour l'analyste, ne consiste pas à en décrire la nature, dont il n'a aucune connaissance directe, mais à maintenir que, quelle que soit celle-ci, il faut y aller. Il en va pour nous d'une forte exigence éthique. Lacan disait que le statut de l'inconscient n'était pas « ontique » (il ne concerne pas l'être) mais qu'il était éthique[14] ».

« Ne pas s'appuyer sur l'autorité d'un savoir, suivre le fil des questions auxquelles nous conduit notre pratique elle-même, c'est déjà une position éthique »[15].

La psychanalyse comme éthique c'est, selon Chemama « par rapport à une absence de garantie [… que] notre pratique démontre, c'est à partir d'elle seulement que nous pouvons concevoir ce qui pour nous vaut comme éthique. »[16]

[14]. cf. Lacan, Les quatre concepts fondamentaux, séminaire XI, Leçon III du 29 janvier 1964

[15]. Chemama, p. 28

[16]. Chemama, p. 29

Conclusion

J'ai pour habitude depuis que je pratique cet exercice de la psychanalyse, que ce soit en institution, avec des tout-petits, des dits autistes de tout âge, des adolescents ou des analysants, de me trouver surpris par cette liberté, cette invention que chacun vient me présenter, c'est bien souvent dans la douleur, dans l'angoisse mais c'est toujours pour moi une invention, celle d'un nouage toujours original, toujours unique, et certainement une surprise toujours à venir.

<<>>

Bibliographie

- Marika Bergès-Bourges & al, Les psychoses chez l'enfant et l'adolescent, ères, 2016
- Roland Chemama, La psychanalyse comme éthique, ères, 2012

Michèle Achard

Où va la psychanalyse dans un monde dirigé par les nombres ?

Alors que notre société peine à assurer la transmission du savoir et de l'expérience, depuis qu'elle a fait de la rupture le moteur de la modernité, la psychanalyse a un rôle à jouer, si elle veut rester présente dans la culture.
Elle a su se désapproprier d'un savoir supposé, faire le saut vers l'impossible en côtoyant le réel, il lui faut pourtant élever sa voix pour se positionner sur la question du transhumanisme qu'impose l'empire de la technoscience.

Dans les années quatre-vingt-dix, lorsque je travaillais dans les foyers d'accueil d'urgence pour enfants et adolescents, j'ai vu débarquer, lors des visites des parents, des armées de robots-jouets tous plus bruyants et trépidants les uns que les autres, ainsi que les premières « Play Stations » animées par leur astucieux héros nommé Mario et non pas Marius, car ce n'était pas assez moderne ni local !

Je me demandais ce que ce nouvel engouement pouvait bien signifier, pour que toute une population enfantine en soit aussi ardemment passionnée. J'ai fini par en conclure, pour ma propre gouverne, que les pouvoirs politico-économiques étaient en train de préparer les générations montantes au règne du mécanique, de l'automatique et du robotique, pour le meilleur profit de leur domination sur les multitudes à venir.

L'humanisme issu du Siècle des Lumières, avait présidé à la création de ces foyers de protection des enfants qui employaient, dans chaque unité, un psychologue ; celui-ci apportait un éclairage le plus souvent psychanalytique pour tenter, bien modestement, de démêler et d'interpréter les nombreux problèmes dont souffraient ces enfants et aussi les difficultés institutionnelles que générait le regroupement d'enfants en souffrance dans un même lieu.

Depuis les années quatre-vingt-dix, les institutions ont dû changer leur culture psychanalytique pour des « process » cognitivistes, qui ont chosifié le singulier, le contingent, le hasard et l'inattendu qui régnaient sur le quotidien vivant de ces établissements. Tous les acteurs adultes de ces foyers se plaignent de la complexification envahissante de ces process et rapports innombrables.

Nous savons, par l'intermédiaire de psychanalystes comme Roland Gori, et son mouvement « L'Appel des appels » que cette logique dite « sécuritaire » a colonisé les établissements de santé, la justice, l'école et surtout la vie politique. Nous le savons bien sûr aussi par notre expérience, en nous apercevant que nous sommes quelques-uns à nous sentir comme des étrangers dans ce monde qui se transforme sans notre consentement.

Même si Lacan a déclaré que la psychanalyse n'était pas un humanisme, pour des raisons diverses, (dont celle de contrepointer Sartre et son livre « L'existentialisme est-il un humanisme ? »), il faut bien convenir qu'elle est plutôt du côté de l'humanisme, en ce sens qu'elle accepte la finitude humaine et tout ce qui s'impose à l'humain comme une nécessité tragique, conflictuelle, singulière et imprévisible. En tant que psychanalyse, disons européenne et héritière du freudo-lacanisme elle a rencontré bien des combats pour rester fidèle à ses humbles limites. Mais son prochain combat sera sans doute d'élever sa voix contre ce qui se dessine à travers les avancées quotidiennes de ce qu'on nomme le transhumanisme.

Face au changement de polarisation de la « civilisation » en faveur de l'Asie-Pacifique, les Européens, et particulièrement les Français, sont conservateurs en matière d'acceptation des NBIC, - programme américain de convergence des Nanosciences, des Biotechnologies, des sciences de l'Informatique et des sciences Cognitives. Ils ne pourront s'opposer aux avancées de ce programme NBIC mondialisé, car les chinois et les Coréens sont à 50 % d'accord pour que leurs enfants soient des humains « augmentés », c'est-à-dire des enfants dont on a augmenté l'intelligence au moyen d'implants dans le cerveau, sous formes de puces extrêmement miniaturisées.

Cette techno science est d'autant plus dangereuse que nous ne sommes pas politiquement prêts à l'encadrer et qu'elle nous sera imposée dans la décennie prochaine par l'environnement globalement mondialisé. Marx avait très bien vu que le couple technologie-économie emporte tout sur son passage.

Mais l'Europe a cependant de l'avance sur les sociétés américaines et chino-coréennes : elle a appris, avec l'épreuve du nazisme, que la technique ne peut se passer de l'éthique. Encore faut-il qu'elle s'en souvienne.

En 1958, Günther Anders, le philosophe et mari d'Annah Arendt a baptisé de « honte prométhéenne » la réaction qui s'empare de l'homme devant l'humiliante qualité des choses qu'il a lui-même fabriquées.

Ce philosophe avait précédemment écrit un livre, en 1956, intitulé « L'Obsolescence de l'Homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle », qui n'a été traduit en français qu'en 2001

et d'ailleurs assez mal.

En 1980, Anders a publié une seconde partie à ce livre, dont le sous-titre est « De la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle ».

Ces deux volumes, tout au long de leurs 800 pages, décrivent et analysent de façon très critique notre condition humaine, à travers les machines, les médias, la vie quotidienne et leur bavardage… etc. Selon Anders, la production de masse détermine la massification de l'homme par lui-même et sa déchéance dans un nihilisme qui n'est même pas possible, tant la situation est désespérée. Entre autres thèmes qu'il analyse de façon très approfondie, son long examen des conséquences de la bombe atomique sur l'esprit humain, sur l'ignorance dans laquelle tous taisent la menace absolue qu'elle représente pour l'espèce humaine et son milieu écologique, en prétendant qu'elle est en bonnes mains est cruellement actuelle, après l'horreur de Fukushima.

Plus tôt, en 1939, Paul Valéry, sensible aux transformations qu'il constatait dans la société française à la suite de la catastrophe sociale engendrée par la guerre de 14-18, disait ressentir « la sensation d'une diminution de l'esprit, d'une menace pour la culture, d'un crépuscule des divinités les plus pures. Sensation qui s'imposait de plus en plus fortement à tous ceux qui peuvent éprouver quelque chose dans l'ordre des valeurs supérieures, dont nous parlons sous le nom d'esprit… Il y a du suicide dans cette forme ardente et superficielle d'existence du monde civilisé » (Paul Valéry, « La liberté de l'esprit » p. 221).

Dans son livre intitulé « Malaise dans la civilisation » paru en 1929, Freud pose déjà le problème de la technique et de son influence pernicieuse sur l'esprit humain. « L'homme change ses organes » écrit-il p. 38, mais la technique vient sans cesse compenser un défaut d'être en provoquant chaque fois un nouveau défaut toujours plus grand, toujours plus complexe et toujours moins maîtrisable que le précédent. Ce désajustement constant induit frustrations, blessures narcissiques et mélancolie.

Mélancolie, tristesse, dépression, toutes ces maladies contemporaines (qui hantent toutes les pages des magazines hebdomadaires lus par les classes moyennes), donnent lieu à l'invention de toutes sortes de thérapies, coachings, etc.. qui n'arrivent pas à endiguer le désenchantement des individus pris dans des sociétés où la consommation ne masque même plus la désaffection de soi par des masses d'êtres humains cannibalisées par la transformation de l'homme selon les normes de la technique.

Si le projet des nazis était de rayer de la carte des vivants les Juifs, les Tziganes, les homosexuels et tous ceux qui étaient rebelles à l'ordre totalitaire ce qui a fait naître le concept d'obsolescence de l'humain, dans la pensée de Günther Anders, il semblerait qu'un courant souterrain continue à ramper dans les coulisses pour produire des effets

stupéfiants dans les sociétés « avancées ». En fait, comme le disait Dany-Robert Dufour, dans son livre « On achève bien les Hommes », le climat actuel de levées des interdits et d'accroissement de la tolérance dans tous les domaines, révèle que, perdure un véritable projet post-nazi de « sacrification de l'humain ». (p. 341)

Les livres de science-fiction, les films qui ont été produits à partir de ces livres - (nous avons pu revoir tout dernièrement à la télévision française « Fahrenheit 451 » remastérisé) - ces productions de l'imaginaire semblent nous préparer à un futur en rupture avec le progrès ordinaire, qui n'a cependant pas cessé de transformer les mentalités, depuis le début du siècle dernier, à une vitesse assez incroyable au regard du rythme des changements passés.

Cette rupture, c'est ce que le philosophe Bernard Stiegler appelle la « disruption » et qu'il analyse tout au long de son livre « Dans la disruption, comment ne pas devenir fous ». Ce mot « disruption » était, à l'origine, employé pour caractériser les traumatismes liés aux catastrophes naturelles, accidents nucléaires, tremblements de terre, tsunamis, etc.. Mais c'est dans le domaine humain une accélération de la société qui « constitue une barbarie « soft » incompatible avec la socialisation. La fuite en avant technologique produit une perte de repères et une désespérance qu'il est impératif d'assumer afin de repenser l'élaboration des savoirs et la macroéconomie ». Bernard Stiegler plaide pour une « bifurcation » qui nous ferait entrer dans une nouvelle époque. Mais quelle époque ?

Nous avons tous en tête l'étonnement stupéfié qui nous a saisis en voyant Oscar Pistorius courir aux Jeux Olympiques de 2012 sur les deux lames qui lui servaient de prothèses à mi-jambes ! Cet Africain du Sud surnommé « The Blade Runner » en référence au film de Riddley Scott, se déclarait lui-même comme « la chose la plus rapide sans jambes » et était considéré comme un héros national dans son pays.

Nous savons aussi qu'il a été inculpé en 2013 du meurtre de sa compagne, le jour de la Saint Valentin, et reconnu coupable de ce meurtre, malgré toutes ses dénégations, par la Cour d'Appel en 2016, qui l'a condamné à six ans de prison ferme.

Il est sans doute un personnage emblématique de cette folie engendrée par la toute-puissance que la technique peut générer chez l'être humain. Sans connaître le traumatisme qui est à l'origine du meurtre de sa compagne qu'il déclarait adorer, on peut penser que cette souffrance est venue à la suite de maintes autres souffrances dues à son handicap et à tout ce qui l'a hissé jusqu'à sa qualification aux Jeux des valides (et non des handicapés), et que la toute-puissance qu'il a alors ressentie n'a pas pu s'intégrer dans un contexte d'échec affectif qui semblait la cause du meurtre de sa compagne bien-aimée.

On ne peut qu'admirer cet exemple extraordinaire que peut produire la technique, mais peut-on objectivement penser qu'une société va refuser le progrès que constitue une telle amélioration pour la vie

des personnes handicapées ? Ce qui s'est passé dans la vie de cet être hybridé par la technoscience pose quand même des questions, qui devraient être extensivement étudiées par la psychanalyse.

Passage à l'acte d'un individu ou passage à l'acte d'une société, l'accélération de ces phénomènes sociétaux n'est plus assimilée par les contemporains et un malaise dans la culture hurle en sourdine dans les sociétés avancées.

Qu'est-ce qui est en cause dans ces changements incroyables liés au devenir de notre société ?

J'ai donné pour titre à ce petit écrit « dans une société dirigée par les nombres », parce que j'avais lu le livre d'Alain Supiot qui décrit dans son ouvrage – La gouvernance par les nombres, (paru en mars 2015) - une société de plus en plus gouvernée par la révolution numérique, où la loi cède la place à la norme et au programme, et où la réglementation s'efface au profit de la programmation, sous l'égide d'une « globalisation », qui engendre actuellement un grand malaise dans notre culture européenne.

Le malaise vient d'abord de la semi-ignorance dans laquelle nous sommes pour comprendre ce qui nous a envahis sans qu'on nous y ayons été préparés. Je vais donc faire ici un bref rappel des bases de cette dite « révolution numérique ».

Les nombres ont toujours dirigé les humains, puisque les premières stèles martelées étaient des suites de chiffres qui indiquaient les quantités de récoltes, les comptabilités des rois et des royaumes etc. On s'est aperçu que les algorithmes existaient déjà du temps d'Euclide, qui, 300 ans avant J.-C. avait trouvé un algorithme permettant de calculer le plus grand diviseur commun de deux nombres entiers. Mais de nos jours, on s'est aussi aperçu que les algorithmes pouvaient aider les ordinateurs à « penser » ! C'est ce que nous voyons lorsque Google termine les mots que nous tapons pour aller, par exemple sur notre compte bancaire ou nous proposer, dès la frappe de deux caractères, plusieurs choix de recherches que nous avons déjà faites auparavant : les algorithmes sont donc des outils informatiques qui ressemblent à une recette de cuisine, en ce sens qu'ils résolvent un problème sans avoir besoin d'inventer une solution à chaque fois. Ces procédés, au lieu de porter sur des matières culinaires, portent sur des chiffres, mais aussi des lettres, des symboles, des images, des sons etc.. qui sont réduits en une suite de symboles qu'on appelle, pour faire court, la numérisation et sont ensuite traités par nos ordinateurs. Il devient possible de stocker ces informations, de les transmettre, d'y effectuer des recherches, de les analyser, de les transformer etc. Ce qui est important et révolutionnaire, c'est la capacité de mettre en œuvre ces modèles (nos fameuses recettes) à des échelles qu'on n'aurait difficilement crues imaginables auparavant. Les algorithmes gouvernent nos téléphones portables, toutes sortes de machines du monde industriel, et jusqu'aux premiers robots

actuels qui commencent à entrer dans nos maisons, via le Japon.

Car, à côté des ordinateurs individuels, domestiques ou industriels, il a des ordinateurs « élevés » en batterie, dans des « fermes » de millions d'ordinateurs : les « data centers ». On y traite là, en utilisant des ordinateurs massivement parallèles, l'énorme et gigantesque quantité de données provenant de milliers d'objets connectés : c'est le domaine des Big Data.

Rentrons plus avant dans la compréhension de la manière dont est traitée l'information des Big Data. La topologie, celle dont Lacan s'est servie pour expliquer la forme modélisée que prend le nouage du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique est une forme de géométrie qui extrapole, dans l'univers mathématique, la façon dont les êtres humains perçoivent les formes. Par exemple, nous, les humains, pouvons voir qu'un X est un X, même lorsque la forme de la lettre est écrasée ou bien formée dans différentes polices de caractères sur notre ordinateur : c'est une perception qui nous est, on va dire rapidement, « naturelle » mais qui ne l'est absolument pas aux systèmes informatiques classiques. En appliquant des pratiques de visualisation aux données numérisées sous forme de chiffres, la topologie permet aux chercheurs observant un ensemble de données, d'identifier des zones comportant des similitudes, même si certains détails sous-jacents peuvent en apparence être différents.

C'est un phénomène qui est bien illustré par la blague qu'affectionnent les topologues : détecter un éléphant, apparu dans des données issues d'une longue suite de chiffres sans intérêt apparent.

La théorie des graphes que Lacan nous a également fait apercevoir est un outil complémentaire à la topologie. Appliquée aux réseaux sociaux, elle décrit chaque personne sous forme de nœuds, tandis que les informations échangées entre les personnes sont représentées sous formes de liens. Les modèles d'algorithmes (nos recettes) issus de cette théorie aident à découvrir le chemin le plus court entre les nœuds, pour saisir, par exemple, les caractéristiques importantes d'une communauté d'amoureux du vélo de haute technologie : ces informations que les entrepreneurs de l'univers du marketing payent cher, sont mises en œuvre par les learning machines, les fameuses machines intelligentes : traiter des volumes énormes de données à une vitesse incroyable permet de révéler des corrélations qui vont prédire, par exemple, l'impact de la météo sur la vente d'un produit alimentaire. Mais la cause qui se cache derrière la révélation reste inconnue aux Big Data, car la notion de causalité n'existe pas pour les Big Data, ce qui fait que, pour la médecine, une décision ne peut pas être mise en œuvre d'après les informations données.

Toutefois, les Big Data peuvent déjà actuellement de mieux en mieux améliorer la santé publique, l'agriculture mondiale, la sécurité des villes, le trafic routier, la gestion de l'eau, des ordures, de la consommation etc. Qui serait contre ce progrès technologique, qui va

aider des gens victimes d'accidents de la route à regagner une autonomie avec des bras ou des jambes bio-numériques, des gens qui perdent la vue, à recouvrer un semblant de vision avec un implant dans le cerveau, qui vont donner le choix à des sociétés à ne pas être alourdies par des fœtus non viables sans une assistance médicale à vie, à des seniors atteints d'un risque génétique certain de la maladie de Parkinson, de prévenir la maladie avant qu'elle ne débute, etc. ? Même si les Français sont les gens les plus conservateurs en regard de cette révolution NBIC, il faudrait être fous pour refuser à des individus tragiquement amoindris le droit d'avoir une vie meilleure. Il est à noter que M. Macron assistait assidûment aux conférences du Dr Alexandre sur le transhumanisme et prenait des notes ! Qu'en déduira-t-il ? Seul l'avenir nous dira s'il se pose les questions fondamentales qu'un penseur peut poser :

Jusqu'où peut-on permettre l'« augmentation » de l'humain ?

Où est la limite ? Qui va décider où placer cette limite ? À quel endroit du monde ? Et même, qu'est-ce qui est déjà en train de fonctionner, sans que les gens de l'hexagone en aient été informés ?

Il n'est pas « hors sujet » de poser de telles questions, parce que, si on veut parler d' « où va la psychanalyse » on ne peut pas juste rester cantonnés à l'intérieur de la niche écologique, lorsqu'à l'extérieur, tout est en train de changer. Derrida y a bien insisté, lors des États Généraux de la Psychanalyse, dans son intervention : « Si la psychanalyse ne prend pas en compte cette mutation, si elle ne s'y engage pas, si elle ne se transforme pas à ce rythme, elle sera elle-même, elle l'est déjà dans une large mesure, déportée, laissée sur le bord de la route, exposée à toutes les dérives, à toutes les appropriations, à tous les enlèvements, ou bien, inversement, elle restera enracinée dans les conditions d'une époque qui fut celle de sa naissance, encore aphasique dans son berceau de naissance centre européen… (transcrit dans « États d'âme de la psychanalyse » Édition Galilée 2000, p. 22).

Si l'on pense à augmenter l'humain, il faut dire qu'avant cette bifurcation, il y a eu, de façon systémique, un phénomène de diminution de l'humain, qui s'est manifestée clairement chez les jeunes générations, depuis les années quatre-vingt. J'ai travaillé environ 40 ans dans les foyers d'enfants et d'adolescents et j'ai vu s'installer, par exemple, progressivement, une véritable chute de l'attention chez les jeunes qui n'est pas due à leur situation d'enfants défavorisés, car elle affecte également les jeunes des familles « normales ». Cette chute de l'attention profonde se présente comme une difficulté à rester occupé par une activité d'apprentissage, de façon appropriée pour accomplir un objectif précis, par une envie constante de bouger physiquement, de crier, de jouer à des jeux violents avec les autres enfants, ou pire, avec les jeux

vidéo, où l'on ne peut pas parler d'attention mais plutôt de captation addictive de l'esprit. J'évoquerai ici cette « hyperactivité » qui a fait couler beaucoup d'encre et qui fait l'objet d'un traitement pharmacologique généralisé ; elle est pour moi le signe d'une écologie de l'esprit qui s'est trouvée anéantie par bien des facteurs civilisationnels en chute, mais en particulier par les réformes constantes des programmes d'éducation scolaire au gré des changements d'équipes politiques et donc à la désorientation des enseignants et des éducateurs qui en a découlé. Ce genre de progrès uniquement produit par des équipes politiques qui traitent la société comme un produit marketing, installe une situation de défiance telle que se généralise un sentiment apocalyptique sans référence à un dieu. Dans ce contexte, une socialisation heureuse et harmonieuse ne peut pas s'installer et laisse la place à une « immense bêtise systémique », comme dit Stiegler. Il écrit, dans son livre paru en 2010 « Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue », (p. 255) : « la prolétarisation généralisée s'est répandue à la fin du XXe siècle et au début du XXIe siècle comme court-circuit non seulement des producteurs et des consommateurs privés de leurs savoir-faire et de leurs savoir-vivre, mais aussi des théoriciens et des savants, privés de leur savoir-théoriser, devenus des prolétaires de l'esprit fournissant leur force nerveuse de travail à des dispositifs qui les court-circuitent de plus en plus souvent et systémiquement » La bêtise systémique qui en résulte provoque l'indigne et l'inhumain dont on peut illustrer le domaine dans la réalité par ces deux exemples : les chômeurs de longue durée réclament un travail pour retrouver leur dignité dans la société ; les immigrés fuyant le désastre de leur pays d'origine sont placés dans des situations inhumaines, qui laissent nos sociétés dans une horreur muette.

Actuellement, lutter contre l'indigne et l'inhumain, c'est être pleinement conscient que la bêtise d'un système, qui nous a déjà fait accepter l'indigne et l'inhumain, peut aussi nous conduire à accepter la présence de robots humanoïdes pour remplacer des humains décidément trop débiles, et à accepter l'idée que la mort peut être abolie…

Il y a un système autonome, qui concerne déjà deux milliards d'êtres humains, deux milliards ! ce sont les jeux vidéo, dont en France on ne mesure pas encore la portée réelle, mais qui sont très visibles dans tous les métros des grandes villes d'Asie, où l'on voit des wagons entiers de jeunes, d'hommes, de femmes, les yeux rivés à leur portable, les oreilles bouchées par leurs écouteurs, qui sont totalement étrangers à leur environnement parce que connectés par des scénarios qui les obnubilent totalement. Les développeurs de jeux vidéo se servent des Big Data pour créer des jeux de plus en plus addictifs ; ils ont pour objectif de connecter 90 % de la population mondiale d'ici la fin du siècle ! Sept milliards d'êtres humains connectés aux « jeux du cirque » postmodernes ! S'ils y parviennent, c'est par cette avenue que s'infiltre-

ront toutes les « roboteries » humanisées et autres monstruosités que la technique aura fomentées.

Dans un tel contexte, où va la psychanalyse ?

Le prologue de la deuxième édition de « La preuve par la parole » de Roland Gori est intéressant à bien des égards, car il actualise la thèse soutenue dans son livre, qui est d'examiner à quelles conditions la psychanalyse, définie comme la mise en œuvre d'une méthode dans une pratique clinique, peut prétendre à la connaissance scientifique, sans renoncer pour autant à la spécificité de sa démarche.

Il écrit, p. 12 de ce prologue : « Comment un Homo Psychanalyticus, voué à la culpabilité tragique du conflit, à l'horreur des jouissances cruelles et féroces, à l'inhibition produite par le désir, pourrait-il avoir la moindre chance de l'emporter, sur les tréteaux de l'opinion contemporaine, contre un Homo economicus, disculpé par ses neurones, programmé par son logiciel génétique, coaché par toutes sortes de « cognitiveries » et en même temps proclamé individu libre et autonome ? Comment la psychanalyse pourrait-elle être aimée par nos contemporains en chantant les bienfaits du désêtre et de la mélancolie dans une culture qui fait de tout sujet un individu conçu comme une micro-entreprise libérale chargée de produire et de rentabiliser sa satisfaction, en partenariat économique avec les autres ? La psychanalyse semble mourir, comme tous les systèmes disciplinaires, auxquels notre civilisation tend à substituer des dispositifs plus adaptés à la gestion des risques des populations différentielles ».

Se retrancher dans une neutralité silencieuse, adopter la posture d'Antigone, ne fait-il pas le jeu de Créon, gouverneur des conduites, via les experts et les coachs.

Gori ajoute : « Si l'on veut comprendre la récusation actuelle de la psychanalyse, dans notre culture postmoderne, il convient de distinguer, avec Foucault, le champ du savoir de celui de la science. Le champ du savoir concerne le problème des conditions de possibilité pour qu'une connaissance émerge, se développe ou s'étiole, à un moment historique donné dans une culture. Le champ de la rationalité scientifique concerne le problème des conditions de validité de ses énoncés et de ses méthodes qui lui donnent sa validité épistémologique (p. 13).

La psychanalyse, où tout ce qu'on sait provient des effets du transfert, dans le cadre de la cure, est insoluble dans les évaluations actuelles techniques, quantitatives, comptables, car sa pratique ne saurait réduire sa méthode à une technique. Évaluations actuelles, car tout se passe, dit Roland Gori, « comme s'il n'y avait pas d'autres moyens d'évaluer que ceux des statistiques, comme s'il n'y avait pas d'autres valeurs que celles du chiffre. Max Weber évoquait déjà ce « romantisme des chiffres », propre à l'ascèse utilitariste et à l'esprit du capitalisme » (p. 14).

Il peut paraître étonnant à certains psychanalystes d'avoir à donner leur avis sur certains évènements ou phénomènes sociaux qui font actualité ou qui pourraient advenir. Ils ont dû être alors étonnés de voir que les associations psychanalytiques les plus en vue ont mené campagne pour faire barrage à la possibilité que le Front National prenne le pouvoir en France. Quoi d'étonnant que les psychanalystes soient horrifiés d'entrevoir qu'un tel évènement puisse arriver, qui ruinerait radicalement la possibilité qu'ils exercent leur métier, en interdisant possiblement l'exercice de la psychanalyse ? Il est heureux que les associations psychanalytiques aient enfin bougé, aient occupé une place dans l'espace public, se soient montrées publiquement hostiles à une occurrence qui pouvait leur être fatale. Enfin, les psychanalystes ont parlé d'une même voix.

Il aurait été important que les lanceurs d'alerte que sont Roland Gori, Jean Pierre Lebrun, Bernard Stiegler, Dany-Robert Dufour etc., aient été suivis plus tôt, ne serait-ce que dans le mouvement « l'Appel des Appels » qu'a lancé Roland Gori, et qui n'a vu briller que l'absence des psychanalystes…

Sans doute est-ce parce que les psychanalystes n'ont pas suffisamment compris que la psychanalyse ne va pas sans la politique, car, en dehors de son aspect strictement intime lié à la cure, par son aspect associatif, elle est un « objet politique » inséré dans un contexte politique lié à une époque actuelle.